

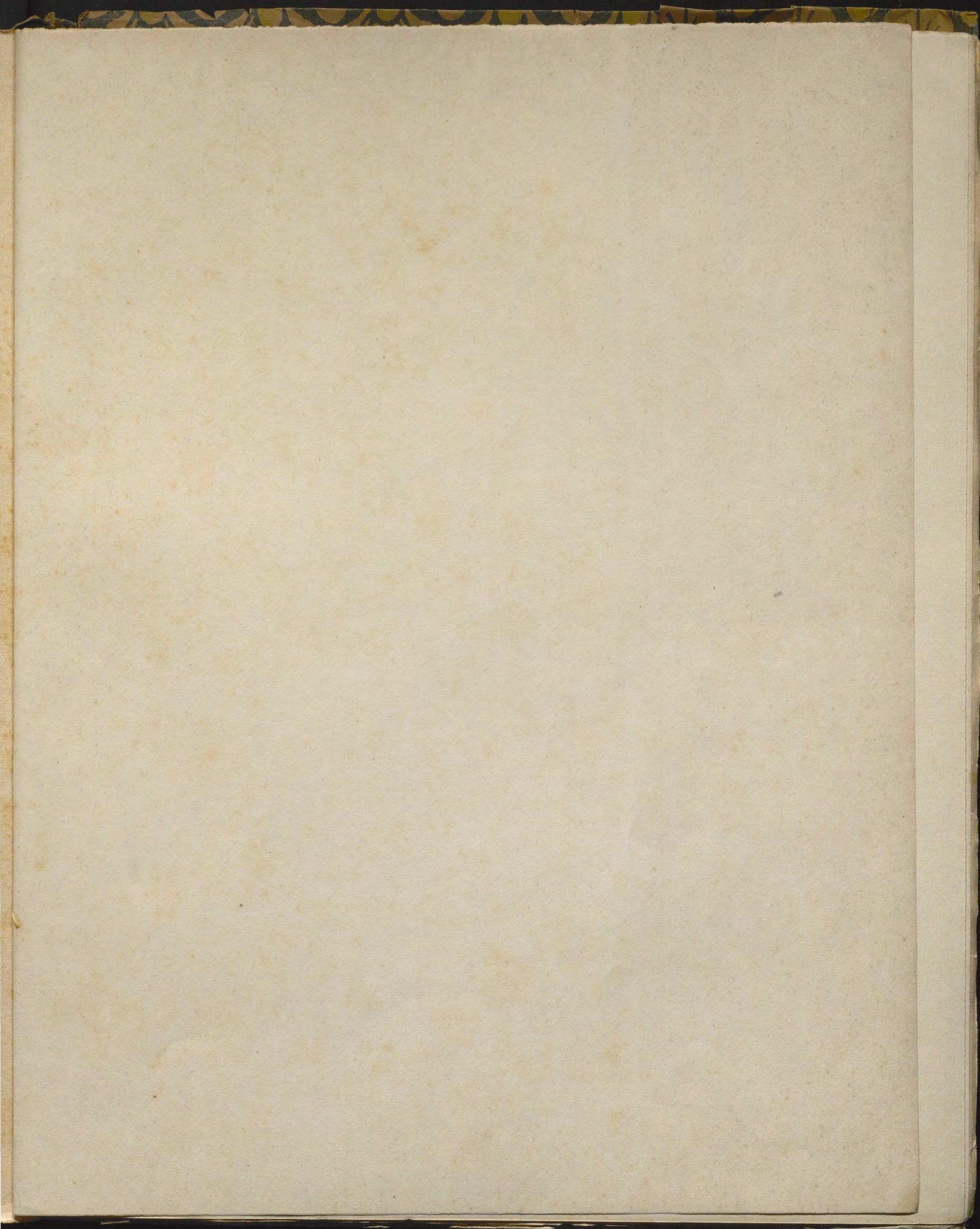


LE
TOMBEAU

DE
LAURENT-VIBERT

1926





LE TOMBEAU DE LAURENT-VIBERT



BHB
1826

LE
T O M B E A U
DE
LAURENT-VIBERT

1926



TOMBEAU

DE

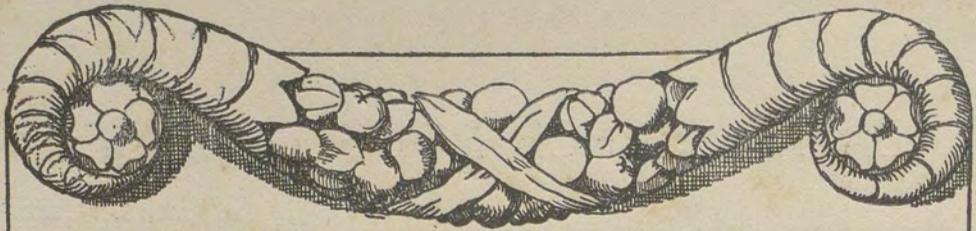
JACQUES-VIBERT

1920

24663-32-A

“LA NAISSANCE NOUS DIVINISE...”

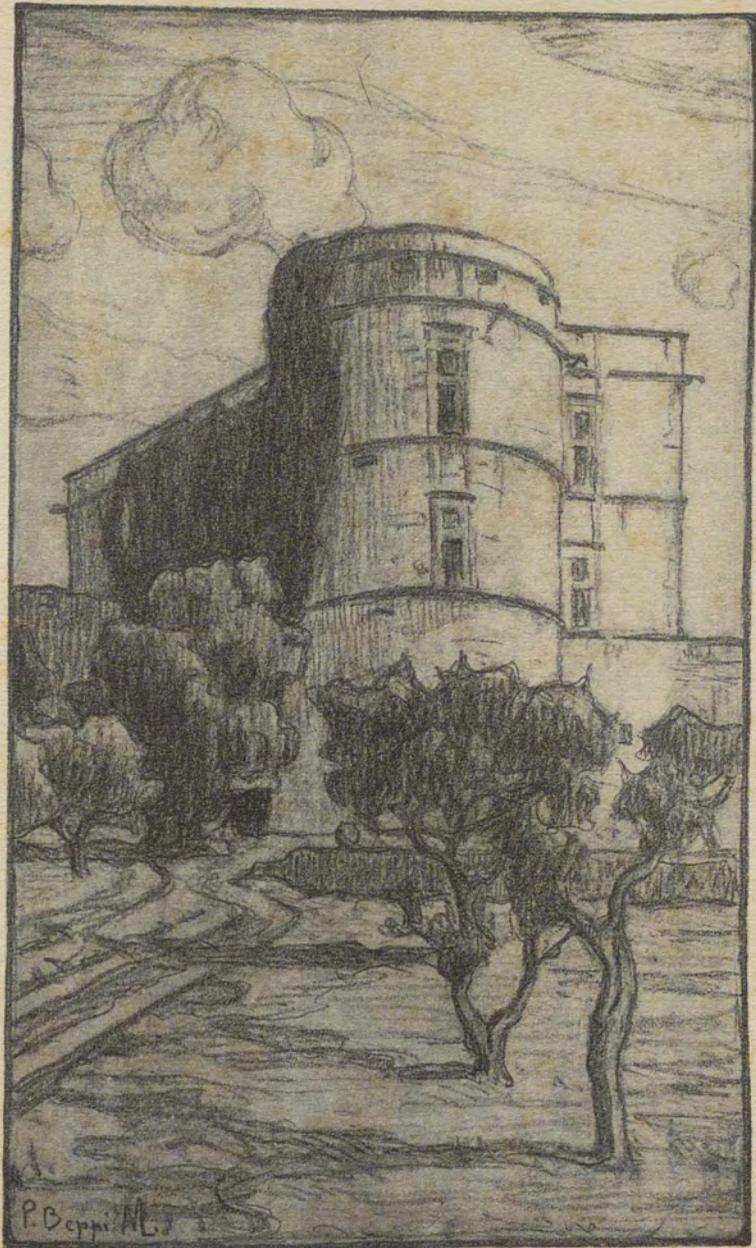
(R. LAURENT-VIBERT)



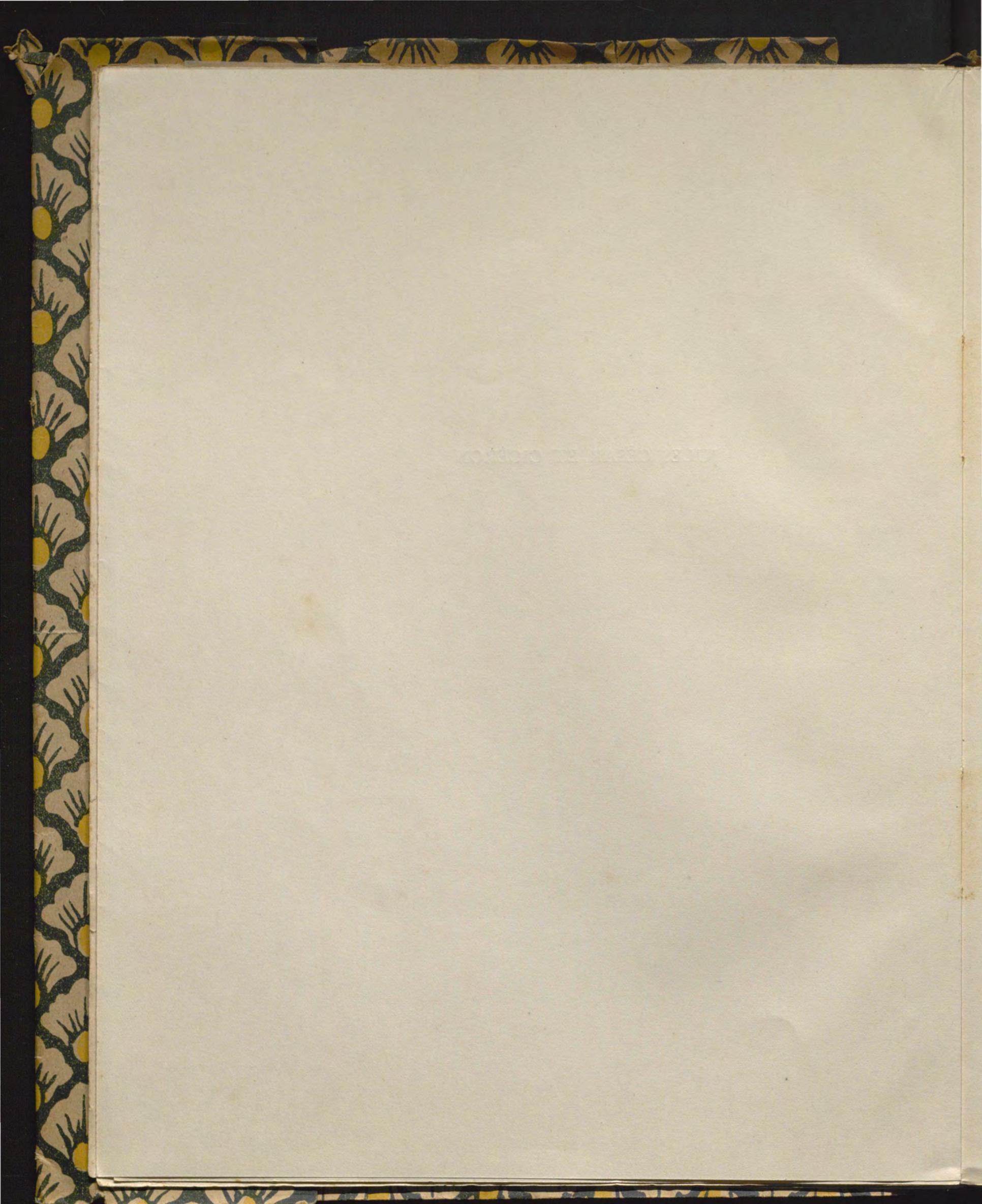
AVX MANES DE LAVRENT VIBERT
NOVS AVONS DRESSE CETTE STELE
NOVS SES AMIS COMPAGNONS DE VOYAGE
CAR C EST LVI QVI A REBAT I
POVR NOVS
ET L HONNEVR DE SON OMBRE
VN CHATEAV ROMAIN DE PROVENCE



HENRI PACON



JULES CÉSAR ET CICÉRON

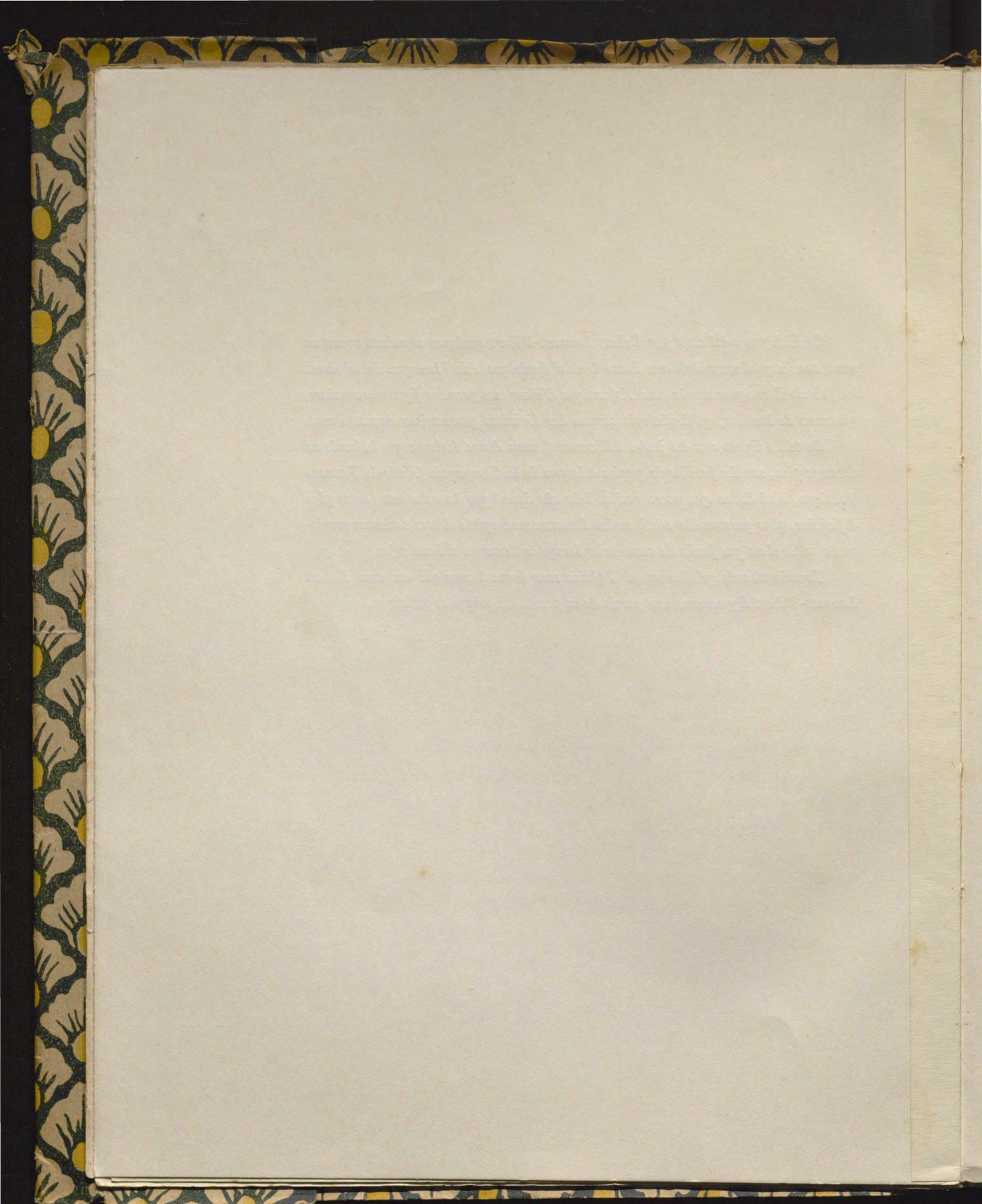


UNIVERSITE COTE D'AZUR

Ce dialogue a été écrit par Robert Laurent-Vibert quelques semaines avant sa mort, tandis qu'il se rendait aux Etats-Unis d'Amérique. Ainsi le regret du sol natal lui faisait-il évoquer sur le noir Atlantique d'hiver ces grandes figures romaines, porteuses de lumière, qu'il vénérât comme des divinités protectrices de notre race.

De telles lignes ont été jetées hâtivement, mais d'une écriture que la houle ne dérange plus, sur des feuilles de papier à lettres de la Compagnie Générale Transatlantique. Nul doute que notre ami ne leur eût donné par la suite une forme plus définitive, plus personnelle aussi, moins directement inspirée de ces cadences magistrales qu'il n'est pas facile de renouveler lorsqu'on tente un si haut sujet.

Tout inachevés qu'elles soient il plaira sans doute à ceux qui ont aimé Robert Laurent-Vibert d'y trouver une partie de sa pensée historique et politique.



Au matin des Troisièmes Saturnales de l'an sept cent huitième depuis la fondation de la Ville, Cicéron qui dormait d'un sommeil agité ouvrit les yeux dès que l'aube blanchit sa fenêtre. Il courut au jour. Le golfe de Pouzzoles s'animait de fraîcheur et de frissons. Le premier rayon du soleil qui frappa le cap Misène retentit comme le cri d'un dieu. En réponse, des jardins de la villa de Philippe, dont les myrtes et les troènes descendaient jusqu'à la plage, s'éleva l'appel strident d'une trompette. Toutes les allées et toutes les pelouses se révélèrent peuplées de soldats. Cicéron distingua les tentes basses, dressées d'un cyprès à l'autre, tout au long de l'avenue qui, du perron de la villa, va droit vers la mer. Un légionnaire avait suspendu son casque de bronze au bras tendu d'Apollon. Les Muses du portique de porphyre gémissaient et le centurion qui, à coups de

cep réveillait les paresseux, s'interrompait pour briser du pouce une rose lourde d'arrière-automne.

Cicéron fléchit sous le poids du destin. Ce tumulte et cette brutalité militaires lui parurent de mauvais augure au seuil d'une redoutable journée. Ce même soir, il devait recevoir à sa table Caius Julius César qui venait de passer la nuit dans sa villa de Philippe. Certes, il voulait faire sa paix avec le dictateur. Mais il désirait que ce fût d'égal à égal ; son génie et son passé lui en imposaient l'obligation sévère. S'il consentait à s'incliner devant les armes triomphantes, Cicéron n'oubliait pas qu'il était personnage consulaire et proconsulaire, que ses troupes en Cilicie l'avaient salué du titre d'imperator sur le champ de bataille de Pindenissum et que, n'ayant jamais reçu les honneurs du triomphe, il avait le droit à ce titre, comme César lui-même. A prononcer intérieurement ce nom, il évoqua distinctement le visage pâle et le front chauve. Quelque chose se brisa dans sa poitrine et il se sentit brusquement timide et irrésolu : l'homme qu'il allait revoir après tant d'années de séparation et de luttes civiles cachait un mystère qui l'inquiétait. Même au temps de leur ancienne amitié, quand César se livrait à toutes les passions de l'esprit et à toutes les débauches, Cicéron, citoyen romain, maître de lui-même, adorateur des dieux de la nature, dont tout l'horizon spirituel était clair, entrevoyait, à certaines minutes d'abandon ou de confiance, luire au fond de l'âme de César un abîme de mélancolie secrète traversée d'exaltation. Le visage fortement dessiné et crispé se détendait et se recomposait sur une autre architecture rayonnante, puis, immédiatement après, le masque glacé et spirituel se remettait en place comme celui d'un mime. Cicéron n'avait jamais pensé qu'un tel déséquilibre intérieur, qu'il méprisait, pût quelque jour permettre à César de se hausser à la tête de l'Etat. L'autorité suprême d'un tel homme lui paraissait dangereuse pour la République. Ne s'entourait-il pas de gens tarés ? Tenait-il quelque compte des grandes charges remplies ? Il s'avan-

çait, isolé, sur une route inconnue. Cicéron avait rejoint Pompée en Epire par fidélité au parti du Sénat, mais surtout il ne croyait pas au succès du vainqueur des Gaules. Crime inexpiable ! César exigeait que l'on eût foi dans son étoile.

Aujourd'hui même il serait son hôte. Dictateur à vie, pontife Maxime, tribun de la plèbe, il était le maître. Cicéron entendait dans les sous-sols le bruit des serviteurs et des cuisiniers qui disposaient les salles et préparaient le repas. La maison retentissait. Penché sur l'appui de la fenêtre, il vit dans les jardins de Philippe s'aligner les soldats sous leur équipement. César était arrivé la veille avec mille hommes de troupe, vétérans de Gaule et d'Asie, qui avaient saccagé les massifs de fleurs en riant aux éclats et en se donnant d'énormes tapes dans le dos. Cicéron trembla pour ses allées de marbre fin qu'interrompaient ou qu'accompagnaient les statues de bronze, celles de marbre, les beaux vases de Corinthe. Il aimait d'une tendresse passionnée ces villas dont il composait le visage selon leur site ou son humeur : Baïes, Tusculum, Gaète, Pouzzoles, Arpinum, autant de stations qu'il avait construites le long de sa vie comme sur les bords d'une route impérissable.

Une voix l'appelait. Il se pencha et reconnut Barba Cassius, un des lieutenants de César. Il descendit et le reçut aussitôt.

— Caius Julius te salue, lui dit Cassius allègrement. Il veut t'épargner le dégât de tes jardins et m'envoie pour que je m'entende avec toi. Tu as commandé en chef, Marcus Tullius. Ordonne. Ce sera plus aisé que de combattre les Parthes.

Cicéron, tout à sa joie, ne s'attarda pas à l'ironie du ton. Les soldats dresseraient le camp dans une vaste prairie, de l'autre côté de la route. Aux portes de la villa et du jardin, on plaça des sentinelles. C'étaient des hommes magnifiques. Sous les lambrequins de la cuirasse, des cicatrices se creusaient dans un poil rude. Les jambes meurtries et nues étaient de bronze. La mentonnière du casque

avait tracé de chaque côté de la mâchoire d'âpres sillons. Cicéron sentit dans ceux-là quelque chose que les siens, en Cilicie, n'avaient pas. Tous respiraient la joie, la certitude, la grandeur. Leurs yeux, brûlés par le regard de génie qui les avait souvent fixés, conservaient le reflet d'une âme sublime. En les inspectant Cicéron frissonna: tous ressemblaient à César.

Il se sentit troublé comme par la présence d'un dieu. Sa matinée se passa à veiller à ce que tout fût prêt. Dans la salle petite, décorée de fresques, qui s'ouvrait sur la mer, il recevrait César et quelques convives de choix ; trois autres grandes salles furent apprêtées pour les affranchis et les esclaves du dictateur.

Il remonta dans sa chambre pour surveiller les abords. L'hiver naissait dans la lumière. A midi, le soleil était éblouissant, mais il n'échauffait pas. La mer, comme un bouclier d'argent, renvoyait au ciel les traits qui ne l'avaient pas pénétrée. Soudain, la porte de la villa de Philippe s'ouvrit. Cicéron reconnut César. Celui-ci fit un signe à quelqu'un qu'on ne voyait pas : il voulait être seul.

Lentement, il descendit les degrés, suivit l'allée droite et parvint à la plage. Il descendit jusqu'à l'écume du flot. Comme le vent soulevait son laticlave, il s'en couvrit la tête, le serra plus strictement autour de lui, et d'un pas régulier il se mit à marcher de long en large, enveloppé de sa toge et de sa pensée.

Cicéron, attentif, subissait de loin le choc et le rythme de cette pensée. Son propre destin s'y décidait peut-être. Quel besoin de recueillement et de silence repliait sur soi cet homme à qui les dieux faisaient une destinée surhumaine ? Le froissement des sandales sur le gravier lui parvint, mêlé au bruit du vent et de la mer. César méditait profondément sans ralentir sa marche. Une fois seulement, il s'arrêta, regarda l'horizon, puis le soleil, se découvrit la tête et, dans un geste large et las, il ouvrit les bras, lentement, comme un dormeur qui s'éveille ou comme une victime qui s'offre. Il reprit sa promenade, puis brusquement immobilisa son regard sur la villa de Cicéron. Instinctivement celui-ci se recula, le

cœur battant, bien qu'il ne pût être vu. César parut prendre une décision et rentra. Quelques instants après, l'appel des licteurs et le mouvement de la ligne des sentinelles précédèrent l'arrivée du dictateur que Cicéron reçut sur le seuil de la porte.

Le dîner fut charmant, la chère exquisite. Deux amis se retrouvaient, également amoureux d'art et de beau langage. Cicéron, rassuré, déployait les grâces abondantes de son esprit. Ils eurent une controverse animée sur les clausules métriques de la prose que Cicéron avait employées dans sa *Lettre à Quintus* et dont il vantait l'harmonie. César ne les admettait pas pour la langue latine s'il les approuvait pour la grecque. « Notre langue, disait-il, est par son origine une langue de soldats et de laboureurs ; nous en avons fait le verbe de la loi. Par l'imitation servile des formes grecques, n'en affaiblissons pas la force et la grandeur. Nous ne pourrons pas atteindre le chant de Pindare ou de Sophocle, mais les Hellènes, malgré leur génie, n'ont jamais pu composer et graver une inscription qui vaille, en simplicité grave, la stèle funéraire d'un centurion ».

Puis ils parlèrent de l'Orient que tous deux connaissaient, de la lente navigation entre les Iles, des lourds bateaux des Rhodiens, de l'enchantement d'Athènes. Comme Cicéron racontait ses démêlés et ses déboires avec Prusias, roi de Bithynie, Barba Cassius l'interrompit : « Qu'espérer d'un roi ? dit-il. Tout roi doit être la risée du peuple romain. Qu'y a-t-il de plus absurde qu'un fils succédant à son père pour gouverner l'Etat ? ». César fixa sur lui un regard d'ironie glacée. Sa voix vibra comme un javelot d'airain. « Barba Cassius, il est heureux que tu sois meilleur soldat que tu n'es habile politique ».

Le dîner s'acheva, mais les dernières coupes couronnées de fleurs avaient à peine fini de circuler que César dit à Cicéron : « Veux-tu faire à mon amitié la grâce d'un entretien ? Je voudrais te parler seul ».

Ils entrèrent dans un cabinet dont Cicéron avait amoureusement dessiné la

forme. Les deux fenêtres ouvraient sur le crépuscule ; le parfum des roses attardées flottait sur la houle légère du vent. Une statue de Psyché, dans le jardin, se colorait de la pudeur du soir. César regarda cette côte campanienne dessinée par les Muses et les Grâces. Les feux allumés par ses légionnaires projetaient jusqu'à la plage l'ombre des lentisques et des cyprès. Sans dire un mot, Il se retourna et tendit ses deux mains à Cicéron :

— Marcus Tullius, dit-il d'une voix grave, j'ai laissé de l'autre côté de cette porte le poids de mes titres et de mes charges. Tu n'as plus devant toi qu'un ami qui veut te parler comme à un ami, plus, comme à un maître. Les dignités que j'ai assumées pour le bien de l'Etat m'obligent en public à garder mon rang. Laisse-moi, mon cher Marcus, saluer en toi, de tout mon respect, le génie de Rome.

Cicéron restait interdit, profondément ému. Les larmes lui vinrent aux yeux. Tous deux s'assirent.

— Crois-tu, continua César, que, séparé de toi par les luttes civiles, je n'aie pas suivi l'ascension triomphante de ta pensée ? J'ai lu tous tes livres. A peine étaient-ils parus, qu'un courrier, désigné d'avance par moi, me les apportait où que je fusse. C'est en Espagne que j'ai reçu ton *Orateur*. La veillée de Pharsale, je l'ai passée sous la tente avec ton traité *Des Devoirs*. Nous étions dans des camps opposés, mais nous servions les mêmes dieux. Tu as fondé pour l'éternité la suprématie de la langue latine ; tu as façonné et assoupli, pour tous les hommes, un instrument divin de concorde et de raison. Marcus, Marcus, pourquoi n'as-tu pas compris que mon dessein était semblable au tien, et que, tandis que tu donnais aux rudes mots du Latium une valeur universelle, je voulais faire de Rome, non pas une conquérante insatiable, mais la reine pacifique du genre humain ?

Me croyais-tu un ambitieux vulgaire ? Tu sais combien j'ai attendu avant d'entrer dans les affaires publiques. J'étais déjà chauve à mon premier tribunat.

Jamais, malgré les apparences, je n'ai désiré les plaisirs sans lendemain des acclamations populaires. Pour moi, tu le sais, rien ne vaut et ne vaudra jamais les joies de l'art et de la beauté. La cadence d'un vers, une statue parfaite, un corps de femme ou d'éphèbe, en faut-il davantage pour gonfler de bonheur le cœur de César ? J'ai goûté à toutes les voluptés et n'en ai méprisé aucune. Nulle coupe n'eut jamais pour moi de résidu amer. J'aime la vie et j'aime toutes les formes de la vie, parce que toutes ses formes reflètent les innombrables visages des grands dieux qui gouvernent l'univers. J'aurais trouvé mille satisfactions secrètes à exercer, sur le bord de la mer, le métier de pêcheur de pourpre ou à broyer le garum dans une arrière-boutique pour le repas des gladiateurs. Je descends d'une déesse qui prodigue à tous les hommes, aux esclaves comme aux hommes libres, les consolations inestimables de la volupté. Vénus est ma mère. Ce que vous avez appelé mes vices n'est que de la piété filiale.

Cicéron n'osait l'interrompre. Il regardait passionnément ce visage et ne le reconnaissait plus. Le front large ruisselait d'intelligence, le nez fin s'animait à des souvenirs, la bouche, que gardaient les deux sillons immobiles et profonds des joues creuses, était dessinée comme un bronze de Polyclète. Les yeux, qui n'étaient jadis que spirituels, aigus, un peu nonchalants, s'étaient emplis d'une lumière souveraine qui s'épandait inépuisablement. Cicéron baissa la tête.

César reprit :

— Mais il y avait Rome et son destin. Marcus, j'ai tout aimé en ce monde, mais je n'ai rien trouvé qui valût la patrie. Mon cœur bondissait quand je revoyais, après une absence, les collines où nos ancêtres ont fondé la Ville. Je me suis prêté avec une complaisance que beaucoup, toi-même peut-être, ont trouvé dangereuse, au charme ou aux leçons de la Grèce et de l'Égypte, mais j'ai dressé pour toujours, dans le sanctuaire de ma pensée, un autel impérissable à la déesse Rome.

— Le Sénat, César, était l'image auguste de Rome même. Pourquoi avoir méconnu ses droits ? Tu pouvais, par des voies légales, devenir grand dans la cité et accomplir tes desseins.

— Non, Marcus Tullius. As-tu pu croire que ce fût par le goût enfantin du pouvoir que j'ai brigué toutes ces fonctions dont je suis plus chargé qu'un légionnaire de ses bagages ? J'avais épuisé à trente ans les vanités que donne la puissance du magistrat, et j'en ai cinquante. Il m'est indifférent désormais d'être le premier dans la République, mais ce que je veux, c'est, nouveau Romulus, fonder une nouvelle Rome.

Il m'a fallu devenir le maître. A mon retour d'Epire, je pouvais, tu le sais, fermer les portes du Sénat et faire planter des choux sur les places où s'assemblent les Comices. Mais j'ai voulu ménager le peuple romain et exercer, par des fonctions traditionnelles superposées sur une même tête, la mienne, l'autorité suprême qui est maintenant nécessaire à Rome.

Ce n'est pas aux Rostres, Marcus, ni à la curie, ni au prétoire, que j'ai compris en une lente initiation, qui me laissait parfois brisé comme un corybante, la destinée de Rome inscrite par les dieux sur leurs tables d'indestructible airain. Si je me suis imposé la tristesse des longs exils volontaires, c'est que j'entendais mieux, infiniment mieux, de Rhodes, d'Athènes, de Tyr ou de Thèbes, la voix profonde de la patrie. Notre cité, Marcus, fondée par le pieux Enée, fut toujours jalouse de se garder intacte dans ses murs ; elle n'admettait qu'avec une prudence de prêtre les étrangers, que dis-je, nos voisins mêmes, au titre de citoyen romain ; et, forte de cet isolement et de cet orgueil, elle n'a vu la guerre et la conquête que sous la forme d'une joyeuse dévastation. Pour tous les Romains, pour les meilleurs de nos amis, l'Asie, la Grèce, la Cilicie, l'Afrique, la Mauritanie, ne sont que terres de pillage. Tu as vu les convois de barques ioniennes acheminer vers Rome les richesses des sanctuaires, tu as vu les compagnies de publicains

écraser d'impôts d'antiques populations, les magistrats ou les tribuns militaires trafiquer de leur autorité pour dépouiller les villes et les champs, et, en s'enrichissant à la manière d'affranchis cupides, faire partout haïr le nom romain.

Tu as été proconsul. Tu as voulu, je le sais, arrêter ce commerce honteux, indigne d'hommes libres. Revêtu du pouvoir souverain, maître des armées et des magistrats de ta province, tu croyais aisément venir à bout des prévaricateurs, des chevaliers corrupteurs et corrompus, adoucir les impôts, soulager les peuples qui se pressaient dans leurs temples dépouillés en levant vers toi des mains suppliantes. Qu'as-tu pu faire ? Tu découvrais chaque jour, derrière l'affranchi, qui était en nom dans une affaire, quelque consulaire ou quelque sénateur qui, de Rome, dirigeait avec un implacable esprit de lucre les gestes d'un intendant, plus vil qu'un esclave, mais auquel il t'était désormais interdit de toucher.

— Tu dis vrai, Caius ; après l'échec en Cilicie de toutes mes illusions, je n'ai plus eu qu'une pensée, revenir à Rome.

— Tu as eu tort, Marcus. J'ai voulu, quant à moi, sonder cette plaie honteuse, tout autour de cette mer que nous avons faite nôtre, et j'ai compris qu'il ne s'agissait nullement de la malice des hommes — ceux-ci resteront toujours tels que les a faits Jupiter —, mais de l'insuffisance de nos institutions. Notre Sénat, nos Comices, nos Magistrats ont assuré le service et la grandeur de la patrie tant que Rome n'a été qu'une ville dont chacun voyait et touchait les murailles. Les brigues, le tumulte des élections, les batailles furieuses sur l'escalier du Temple de Castor, n'affaiblissaient pas l'Etat, parce que les intérêts publics, réduits à ceux d'une cité pastorale et guerrière, étaient clairs et évidents pour tous. Le bruit des luttes du Forum s'éteignait à la porte Capène et le silence des légions marquait l'unanimité du peuple romain.

La conquête du monde est accomplie. Le genre humain attend de nous les lois qui le feront vivre et non les coups qui le pourraient achever. Nous nous

acharnons sur le corps du vaincu et nous tarissons stupidement les sources de notre grandeur nouvelle. Rome est désormais grande comme le monde, Marcus Tullius. Elle est le monde lui-même. Or, qu'avons-nous pour remplir ces fonctions sublimes ? Des corps municipaux, dont l'horizon se borne à l'enceinte de Servius Tullius, aux plus bas intérêts, aux soucis d'élection et de clientèle, aux rivalités de factions. La sottise et l'envie sont souveraines. Comment faire entendre à notre Assemblée que nous devons, avant toute chose, administrer les intérêts et les droits de ces milliers d'hommes qui attendent de nous la paix et la justice ? Je ne veux ni clore le Forum ni remplir les prisons, mais il faut à cet immense empire un maître, et un seul.

Marcus, les lois fixées par les dieux pour la conduite des hommes sont à ce point inéluctables qu'elles courbent sous leur nécessité les têtes les plus rebelles. Depuis que Rome est devenue universelle, n'as-tu pas vu se succéder la dictature toute puissante d'un seul ou d'un très petit nombre ? Mais que de déchirements, de crimes et de sang ! Rome gémit et meurt dans les luttes civiles. Je veux tarir cette plaie au flanc de la patrie. Crois-tu que j'eusse combattu à Munda et à Pharsale pour que l'histoire se bornât à ajouter le nom de César à ceux de Pompée, de Sylla et de Marius ? Me crois-tu possédé d'une ambition si basse ? Non, je veux donner à Rome la seule forme d'Etat qui lui convienne.

— Laquelle ?

— La royauté.

— Tu es insensé, Caius. Le peuple romain exècre tout ce qui lui rappelle les Tarquins. Le nom seul de roi ou de Basileus lui fait horreur.

— Le nom m'importe peu, Marcus. Il faut à Rome un roi de fait et non de mot. Dictateur à vie, Pontife Maxime, j'ai pris comme prénom le titre d'Imperator. J'essaye, tu le vois, d'adapter la royauté aux susceptibilités romaines. Cela même est insuffisant : la multiplicité des charges maintenues distinctes sur une

même personne semble autoriser le retour à une dissociation de pouvoirs qui serait la ruine de la République. Quand cette vérité royale frappa mon esprit comme le trait irrésistible d'un dieu, j'étais en Egypte. La pérennité de cet empire, pendant des millénaires, sous les rois chargés de la double couronne, fut la grande leçon politique de ma vie.

— Caius, Caius, ne fais pas de concession aux dieux et aux déesses étrangères. Ce sont les ennemis de Rome.

— Je lis dans ta pensée, Marcus. Tu me crois aveuglé par la passion. Pour toi donc comme pour les autres, un amour barbare m'empêcherait d'être Romain ? Quelle sottise ! Pendant les cinq ans que je passai en Egypte, c'est grâce à la Reine Cléopâtre que j'ai pu connaître et méditer les secrets d'une puissance qui, alors que Lycurgue n'était pas encore né, couvrait l'Asie et l'Afrique de villes riannes, gouvernait sagement les cités, élevait des temples et exaltait dans ses statues et ses reliefs la forme divine de l'homme. De Philae à Alexandrie, j'ai dénombré les dèmes, interrogé les magistrats, inspecté les milices, étudié la forme des moulins, suivi les canaux d'irrigation qu'on dit tracés de la main même des dieux, tant ils sont d'une antiquité vénérable. La sève de ce peuple souverain s'épuise après cinq mille années, mais il nous appartient d'emprunter à ces maîtres, aux yeux de qui les Grecs n'étaient que des enfants, les règles de l'art politique. Son but est de gouverner les peuples et non d'obtenir, par le vote favorable des foulons ou des cabaretiers, le Tribunat de la plèbe ou l'édilité curule. Marcus, j'ai lu mon destin dans les yeux de Cléopâtre. Les dieux se plaisent à étayer la force de l'homme par la faiblesse redoutable de la femme. Je connais, grâce à elle, la certitude. Grâce à elle, la flamme de l'autorité royale, bienfaisante et souveraine, j'ai compris qu'il me la fallait saisir en un poing qui ne la laisserait pas vaciller. Les consulaires qui viennent chaque jour au Palatin s'incliner devant la Reine savent désormais par mon exemple et mon scandale qu'à mes yeux les

murailles de Rome, élargies jusqu'au contact des Barbares, vont des Colonnes d'Hercule jusqu'au désert de l'Euphrate, et que, sous la protection des aigles, il n'y a plus de vainqueurs ni de vaincus, mais un empire fraternel.

Cicéron ne répondit pas. La dialectique de César le pénétrait, mais il pensa, dans un élan d'étroite fidélité, aux dieux lares exclusifs de toute contamination étrangère, dont le petit autel de pierre ornait son vestibule.

— César, tu n'es pas éternel. Même si tes idées sont justes, elles disparaîtront avec toi.

— J'y ai pensé, Marcus Tullius, et ce n'est pas un des moindres mérites de la royauté pharaonique que la succession héréditaire aux deux couronnes rouge et blanche. Hélas! je n'ai pas de fils de sang latin. L'enfant qui m'attend à Rome, s'il a mes lèvres et les plis précoces de mes joues, lève sur moi, quand je le prends dans mes bras, les yeux noirs des gazelles du désert. Je ne puis ni ne veux l'imposer à Rome. Mais ma famille est abondante et l'adoption est légitime. La religion l'encourage et la consacre. Il me faut un héritier, Marcus. J'y pourvoirai. J'y ai pourvu. Mon œuvre serait vaine si je laissais Rome dans le désordre et l'impuissance, sans un chef et un maître désignés par mon sang et par ma volonté.

Il prit un temps, et regardant fixement Cicéron :

— Mes jours sont comptés, je le sais. Les assassins me guettent. Ils sont partout, ce sont tes amis et les miens. On ne fonde rien de grand sans soulever des haines inexpiables. Je ruine des voleurs plus puissants que moi, ils me tueront. Quand je sentirai le fer, je m'envelopperai la tête de ma toge de pontife, et je mourrai sans une plainte. Les dieux m'ont trop aimé, Marcus, j'ai trop goûté la lumière et la joie pour que je ne sacrifie pas le peu de jours qui me restent à une patrie à qui je dois plus qu'à tout au monde. Marcus, mon Marcus, tu es sans doute le seul homme qui puisse me comprendre. Ton génie est frère du mien. Tu aimes comme moi Rome jusqu'à la mort : cette mort, tu la recevras

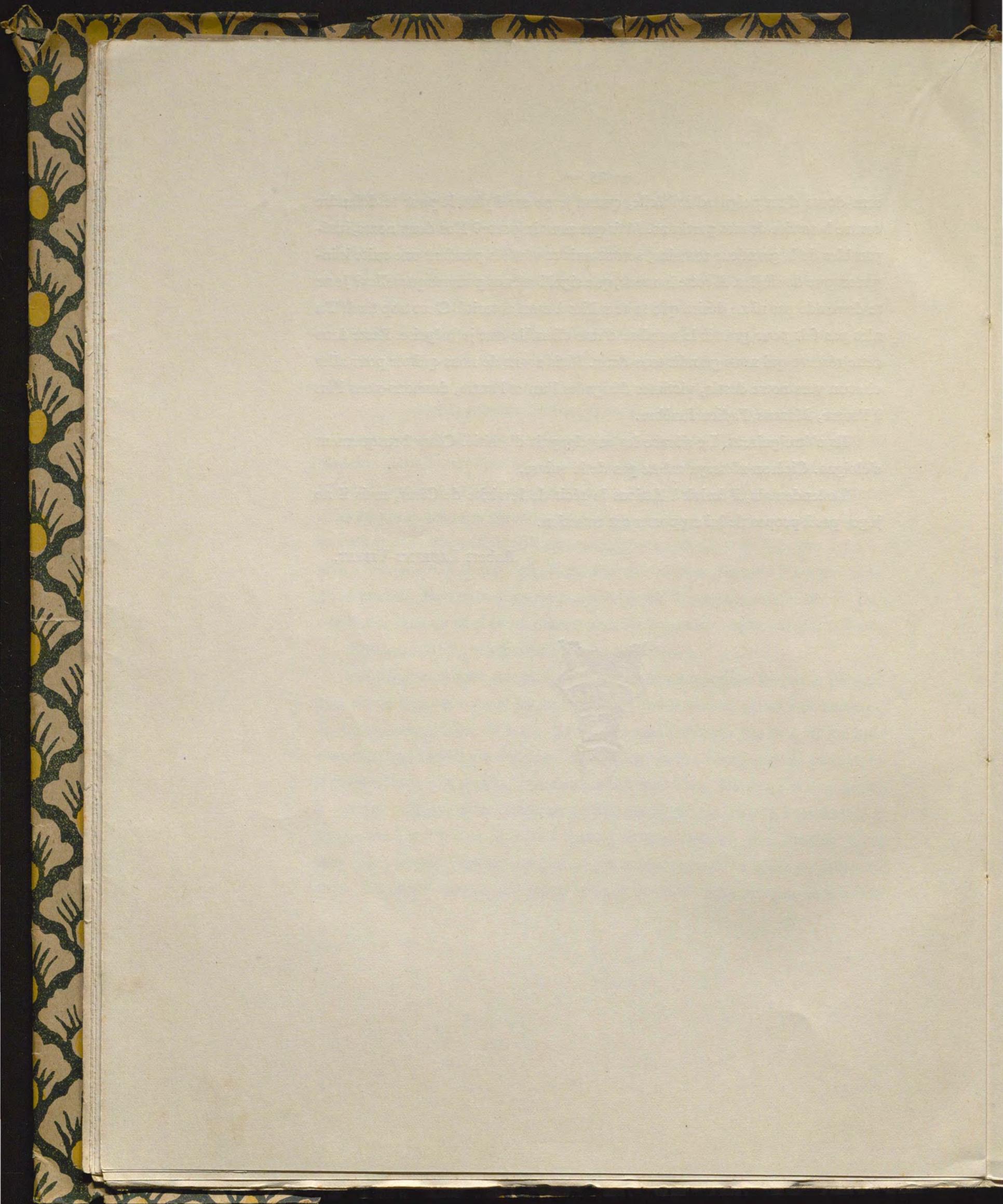
sans doute d'un poignard imbécile, quand je ne serai plus là pour te défendre contre la sottise de mes partisans. Mais que nous importe ? Nos deux noms, inséparables de la grandeur romaine, seront unis et vénérés pendant une suite ininterrompue de siècles. A cette hauteur, que signifient nos pauvres querelles ? Je ne te demande pas ni ne désire que tu te rallies à mon autorité. C'est trop tard ! Tu n'es pas fait pour grossir le nombre d'une clientèle que je méprise. Reste dans cette réserve qui nous grandit tous deux. Mais avant de nous quitter pour aller chacun vers notre destin, victimes désignées l'un et l'autre, donnons-nous l'un à l'autre, Marcus, l'adieu funèbre.

Ils s'étreignirent. Le silence les enveloppait d'amitié. César brusquement s'éloigna. Cicéron n'essaya même pas de le suivre.

Le lendemain, il écrivit à Atticus le récit de la visite de César, mais il ne jugea pas à propos de lui rapporter cet entretien.

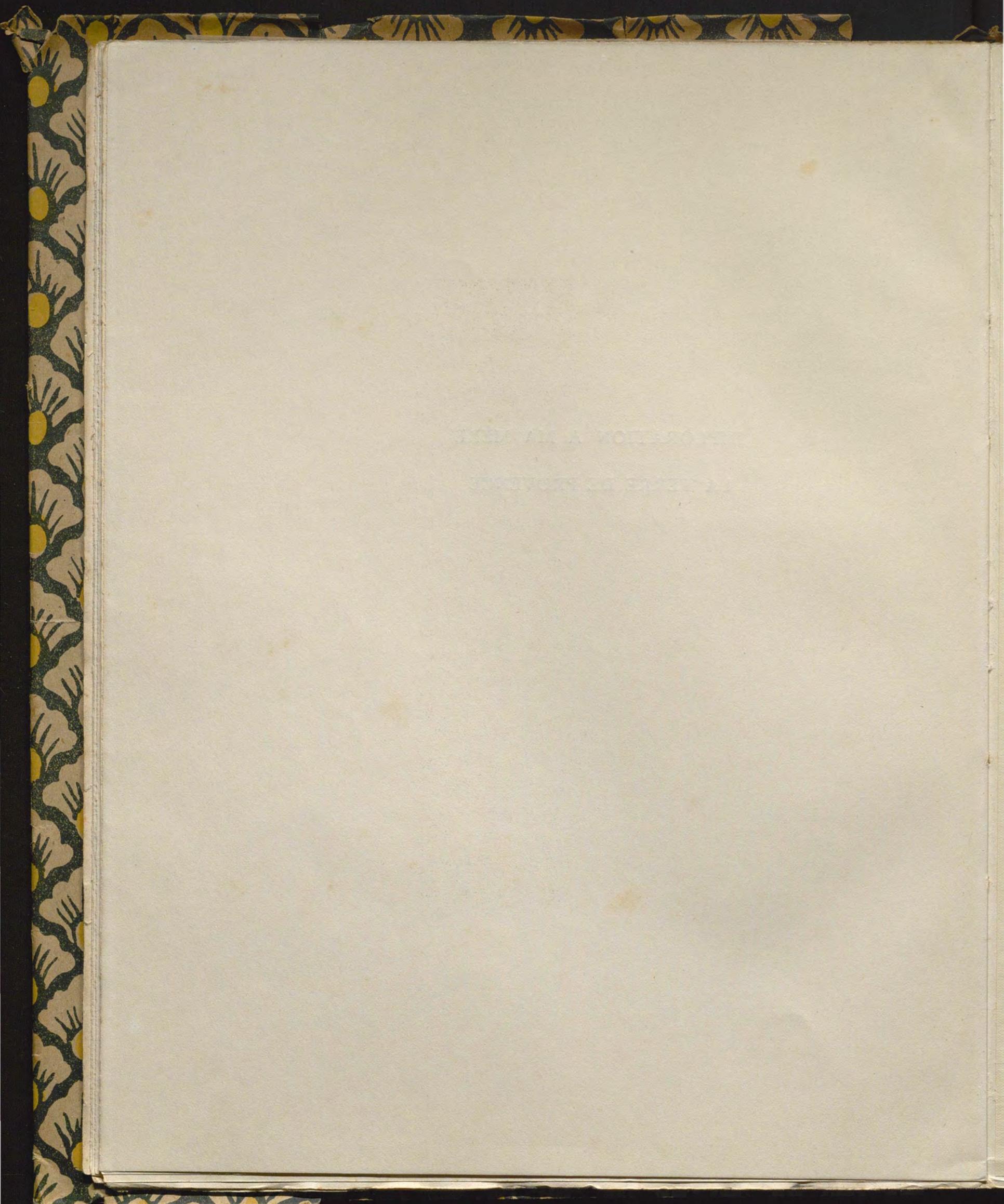
Robert LAURENT-VIBERT.

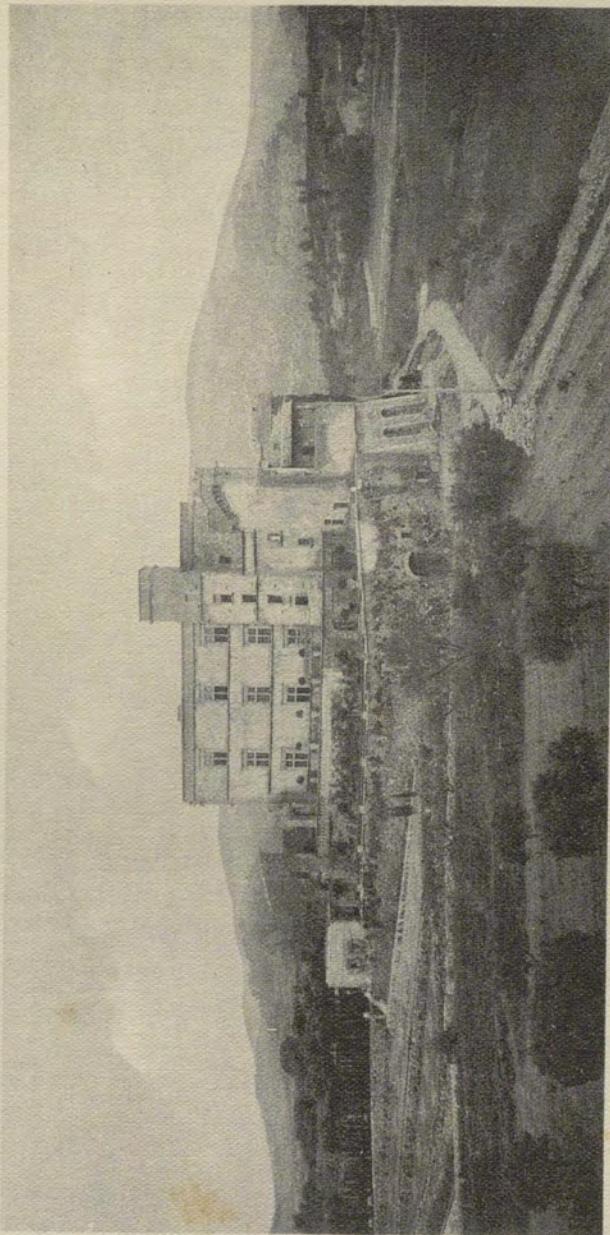


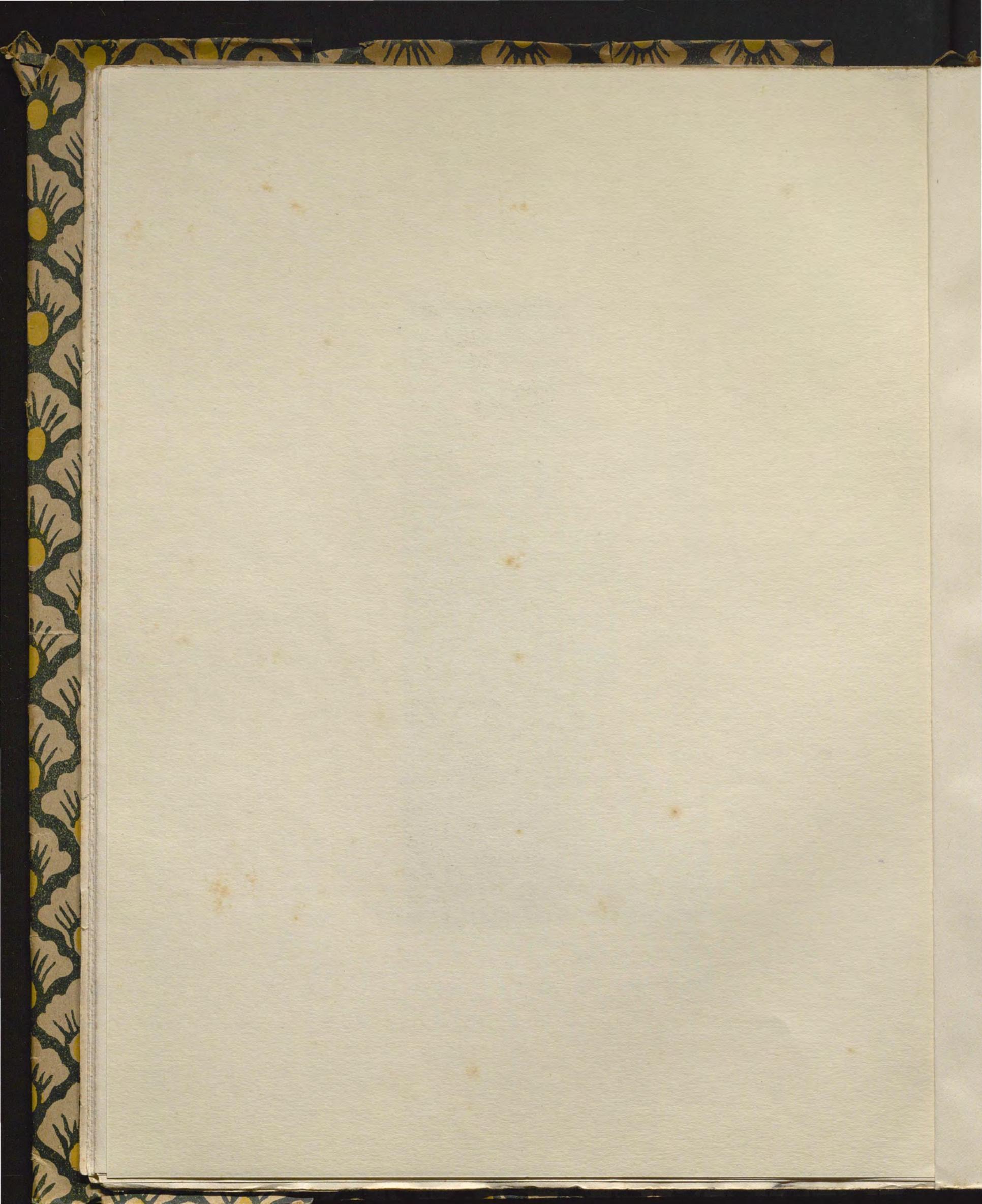


IMPLORATION A MA MÈRE

LA TERRE DE PROVENCE





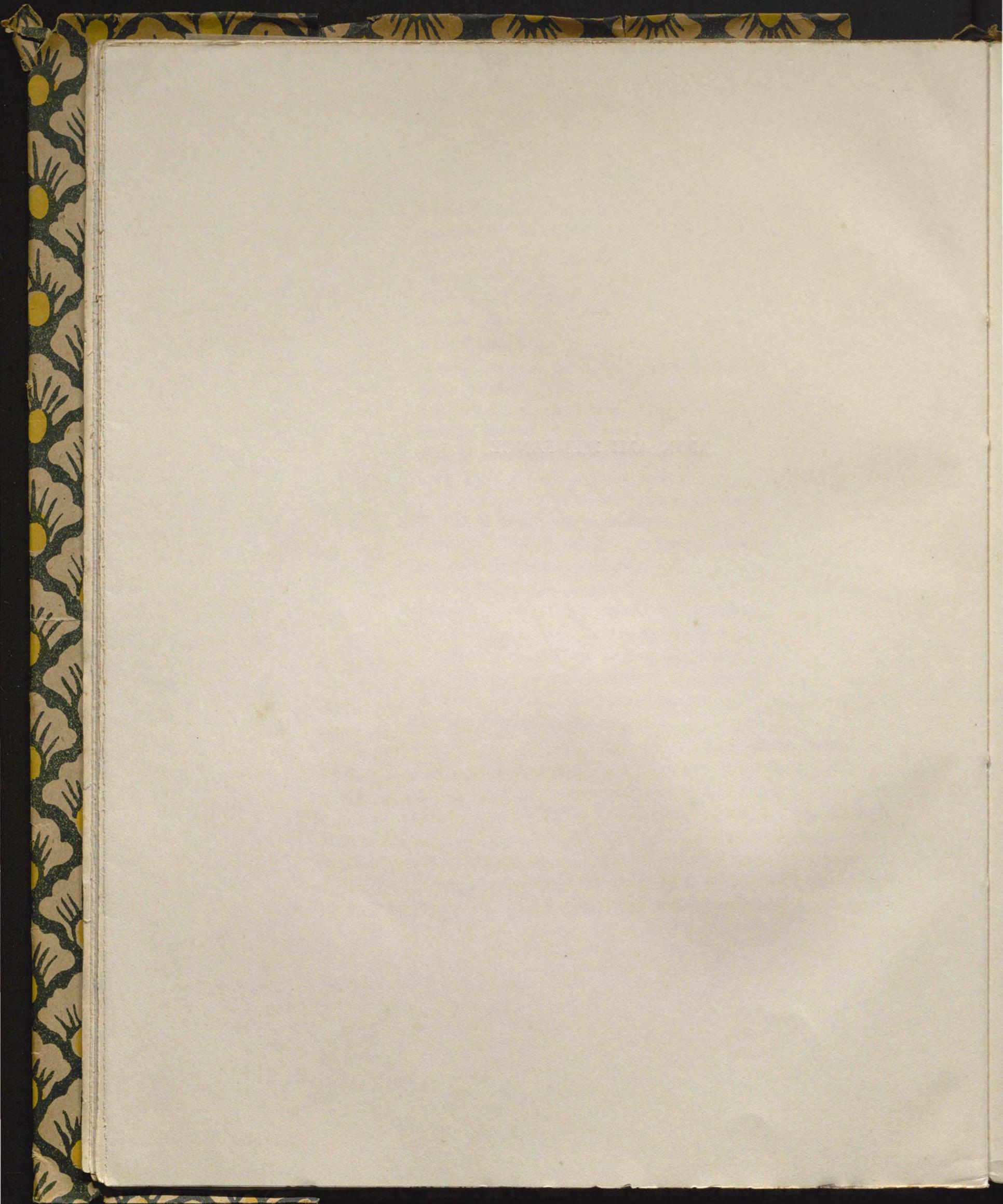


Terre légère
faite pour les libations
et les bonnes prières,
Terre antique, ô ma vieille Mère,
qui bois les Implorations,
Terre sèche où se bronzent les olives,
où la mer jetant sa salive
bleuit les côtes de calcaire en plein été
quand s'argente une brise,
Terre où s'enfoncent les églises
entre deux lignes de cyprès,
Terre meuble si douce aux morts dans les campagnes,
Terre ensevelisseuse où les chiens accompagnent
les morts qu'on fleurit de genêts,

Bonne Terre romane
que noircissent les pins
des petites chapelles paysannes,
Terre d'Arles, Terre des Mânes,
Terre de Graveson et de Maillane,
Terre d'Aix et de Lourmarin
si fraîche sous les feuilles des platanes,
ce soir, c'est pour une Ombre qui m'est chère,
que je viens t'implorer, ô Mère.
Il est mort l'ami que j'aimais.
Dans la sérénité des maisons de Provence
nous ne le verrons plus jamais,
Terre grave où vieillissent les silences.
C'est pourquoi j'ai porté vers ton nom de Sagesse
l'Offrande d'un Poème de tendresse.
Qu'il aille au plus profond de tes vieux sanctuaires,
poussant ses plaintes éphémères
sous tes grands temples mutilés,
sous tes cloîtres, sous la chapelle d'Eygalières,
dans tous les beaux pays où nous sommes allés.
Il t'aimait. C'est pour toi qu'il a perdu la vie.
Quel fleuve emportera nos douleurs à la mer ?
Accueille donc son Ombre avant l'hiver
sur tes collines de mélancolie.

Henri Bosco

MON AMI D'ENFANCE



Nul plus que moi n'a connu la modestie de Laurent-Vibert, mais je sais qu'il n'était pas insensible aux témoignages d'une amitié sincère et l'on s'étonnerait à juste titre si, parmi tant de concours d'une touchante sympathie, je n'avais pas répondu à l'appel qui m'a été fait de fixer quelques-uns de mes souvenirs d'une amitié de trente années, sur laquelle un voile sera désormais jeté.

Je connus Robert Laurent à l'âge de 11 ans, en 1895 — il était né le 14 mars 1884 à Saint-Genix-d'Aoste (Savoie) —. C'était un enfant plutôt frêle, à l'air ouvert et décidé ; il venait de traverser de grandes épreuves : son père ayant été nommé commis des travaux à la Guyane, il quitta la France à l'âge de 4 ans et, de ce voyage, il garda toujours le souvenir de la traversée, de la forêt vierge et des pluies torrentielles. Mais le climat éprouva sa santé au point que sa mère dut le ramener en France avec son frère aîné, peu de temps après. En 1892, sa mère mourut à Culoz ; et en 1894, il perdait son père qui était demeuré à son poste, dans l'espoir d'une retraite prochaine.

Robert Laurent fut alors confié à sa marraine, Madame Vibert ; il fit ses études à Lyon à l'école Ozanam — externat de lycéens dirigé par des prêtres —, et les termina au lycée Ampère. Ce fut un élève brillant, non point qu'il se livrât à un travail opiniâtre, mais dès sa jeunesse il montra une intelligence apte à tout saisir ; dans le cours de ses études, tous ses professeurs le notent comme un élève d'élite et un esprit distingué. Sa facilité de travail était remarquable pour les études les plus diverses ; il s'adonnait au dessin, à la peinture, à la musique, et seule l'impossibilité d'y consacrer un temps suffisant l'empêcha de se distinguer dans l'un de ces arts.

A cette époque, la jeunesse était plus portée aux choses de l'esprit qu'aux sports ; nous aimions à nous réunir entre amis pour faire des conférences, et nous fondâmes une revue, la *Revue Athéna*, dont Robert Laurent prit la direction littéraire ; cette revue devait avoir le succès insensé de durer près de dix années.

Robert Laurent savait d'ailleurs concilier des goûts qui paraissent souvent contradictoires ; il ne se confinait pas dans les études et il aimait la détente que donne la vie au grand air ; les vacances qu'il passait à Culoz, chez son vieil ami, M. Vernadet, conducteur des Ponts-et-Chaussées, où il partageait son temps entre la chasse et les excursions, comptaient parmi ses jours les meilleurs.

Robert Laurent ne possédait pas seulement des qualités intellectuelles éminentes ; il fut, dès son enfance, d'une extrême bonté, et il donna à sa mère adoptive maintes preuves d'une tendresse réfléchie et minutieuse, l'entourant des soins les plus prévenants. Ai-je besoin de dire que pour ses camarades, il fut toujours simple et complaisant, et qu'il ne compta parmi eux que des amis ?

Quand se posa le choix d'une carrière, il hésita entre l'École polytechnique et l'École normale supérieure. C'est alors qu'intervint son professeur, M. Herriot, qui put convaincre ses parents de céder aux dispositions particulières de Robert pour les lettres, et de lui faire préparer l'École normale. Laurent-Vibert devait savoir gré à son Maître de lui avoir ouvert cette voie qui lui donna tant de satisfactions, et il lui en garda toujours une grande reconnaissance ; il fallut les dures leçons de la guerre, et même de l'après-guerre, pour que Laurent-Vibert risquât de heurter ses opinions à celles de son ancien professeur.

Une seule année de préparation suffit à Robert Laurent pour entrer à l'École normale supérieure, d'où il devait sortir agrégé d'histoire, après ses trois années d'études. Aussitôt choisi pour l'École française de Rome, il séjourna deux années en Italie, et, à son retour, il fut nommé professeur d'histoire au lycée de Lons-le-Saunier.

Entre temps, Monsieur et Madame Vibert devaient consacrer, par une adoption régulière, les liens qui les attachaient à celui qui, par l'affection, était déjà leur fils. Laurent-Vibert ne demeura qu'une année au lycée de Lons-le-Saunier ; la maladie de son père adoptif et sa mort l'obligèrent à demander un congé pour prendre la direction de la grande marque le *Pétrole Hahn*, dont son père était propriétaire. Laurent-Vibert fut aussi habile à s'assimiler les questions commerciales, qu'il avait été apte à saisir les pures spéculations de l'esprit. Ce fut un chef de maison actif et entreprenant : il fonda le *Syndicat Lyonnais de la Parfumerie*, dont il fut tout de suite le président ; sous sa direction, la maison de commerce ne fit que prospérer.

Quand survint la guerre de 1914, il partit comme sous-lieutenant au 22^e régiment d'infanterie ; dès son arrivée sur le front, il fut engagé dans une de ces actions de détail qui furent souvent pleines de périls ; il reçut la croix de guerre avec sa première citation pour cet engagement au Bois Etoilé. Mme Vibert mourut en novembre 1914, sans que son fils put l'entourer de ses soins ; aucune permission n'était donnée à cette époque, même pour les raisons les plus graves. Laurent-Vibert en conçut le plus grand chagrin. Evacué après la bataille de Champagne, Laurent-Vibert demanda à partir pour Salonique où il rendit les plus grands services, tant comme secrétaire de la Commission internationale de ravitaillement qu'au Bureau Commercial qu'il créa dans le but de favoriser les relations entre la France et la Grèce. Il fut également le promoteur de plusieurs journaux et revues de propagandes, notamment de la *Revue Franco-Macédonienne*.

Après deux ans et demi de séjour en Orient, Laurent-Vibert revint en France, chargé par l'autorité militaire de Salonique de présenter au Sous-Secrétaire de la Marine marchande certaines demandes relatives aux relations maritimes entre la France et Salonique ; M. Bouisson, alors sous-secrétaire

d'Etat, fut séduit — comme tous ceux qui approchaient Laurent-Vibert — par la clarté de son esprit et la sûreté de son jugement. Il obtint de le garder près de lui et l'attacha à son Cabinet. Laurent-Vibert, dont l'esprit était toujours curieux de choses nouvelles, accepta avec plaisir d'entrer ainsi dans la vie politique et parlementaire.

Il participe alors à toutes les conférences préliminaires de la paix et est nommé délégué à la Commission Economique, pour l'élaboration du Traité de Versailles ; le Traité mis au point, il profite d'un incident parlementaire, qui provoque le départ de M. Bouisson, pour quitter le Ministère, malgré l'insistance d'hommes politiques importants, désireux d'attirer et de garder dans leur zone d'influence un homme de sa valeur.

Cette expérience de quelques mois avait cependant suffi pour éloigner Laurent-Vibert de la vie politique et, disons-le aussi — car il importe avant tout d'être vrai —, pour le dégoûter du régime parlementaire. Il avait rapidement vu que les intrigues, les combinaisons, les intérêts particuliers, les ambitions personnelles, avaient presque toujours le pas sur les intérêts généraux du pays et l'amour de la patrie ; or, Laurent-Vibert était profondément épris de la grandeur de la France, il en connaissait l'histoire glorieuse, il avait vu les sacrifices consentis par son pays dans la grande guerre, et il pensait avec une conviction ardente que c'était trahir, que d'admettre une France diminuée et asservie.

Revenu à ses affaires, Laurent-Vibert entreprit de grands voyages à l'Etranger ; il les aimait par goût, et il estimait servir ainsi, non seulement les intérêts de son commerce, mais plus encore ceux de son pays. On le voit en Angleterre, en Suède, en Norvège, au Danemark, en Egypte, en Palestine en Syrie, en Mésopotamie — enfin en Amérique. Au retour de ces randonnées où il constate trop souvent la diminution de notre influence, il dira avec toute sa franchise ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, les fautes commises contre la grandeur de la France, et ce que l'on peut encore sauver de son patrimoine moral.

Laurent-Vibert avait une activité étonnante ; à Lyon, il consacrait assez de temps à ses affaires pour y donner ses directives personnelles et arbitrer toutes les questions que lui soumettaient ses collaborateurs ; à Paris, qui était le centre de

ses travaux intellectuels, il avait dans le monde littéraire et politique les plus grandes et intéressantes relations ; en Provence, il restaurait à Lourmarin une belle demeure de la Renaissance, y créant un milieu d'artistes qui étaient à la fois ses amis et ses collaborateurs ; il meublait son château avec le goût le plus sûr, et l'enrichissait d'une bibliothèque qui compose une collection unique sur les Voyageurs en Orient.

On sait comment, au retour de ses vacances passées en Provence, il fut victime d'un accident d'automobile dont les conséquences semblèrent, au premier moment, sans gravité ; mais des lésions internes insoupçonnées provoquèrent une péritonite aiguë dont il mourut en quelques heures.

On dira, d'autre part, ce que fut Laurent-Vibert comme écrivain, comme voyageur et comme politique. Mais on me permettra de dire ce que fut l'ami, et ce que fut la générosité de son cœur pour tous.

Laurent-Vibert trouvait nécessaire et naturel de se dépenser beaucoup pour ses amis ; il avait même à leur égard de véritables scrupules, évitant d'une manière exagérée de rien dire qui pût leur faire la moindre peine. Il aimait les combler de prévenances et de cadeaux, s'inquiétant toujours de ce qui pouvait leur être agréable.

Laurent-Vibert avait une immense pitié et une grande estime pour les humbles et ceux qui peinent ; c'est dans cette classe laborieuse d'employés et de petits bourgeois qu'il voyait les vrais mérites et la plus parfaite honnêteté ; aucun d'eux ne vint lui présenter une requête sans la voir accueillie, et ils sont nombreux ceux qu'il obligea par un conseil, une démarche, une libéralité, un prêt ou un logement. Il ne se contentait pas d'être indulgent et bon ; il fut désintéressé à l'excès ; il aimait d'ailleurs dire à ses intimes qu'il se considérait comme un dépositaire de la fortune et un dispensateur de ce que ses parents adoptifs lui avaient laissé. L'avarice lui paraissait non seulement odieuse, mais absolument incompréhensible. Très à l'aise dans la richesse, il se serait d'ailleurs aussi bien accommodé d'une situation modeste. Il ne savait pas refuser ; et qu'il s'agît d'œuvres charitables ou d'œuvres littéraires, il donnait presque sans compter. Tout en ayant conscience de sa valeur personnelle, il repoussait cependant tout ce qui sentait la vanité ; ne refusant pas les honneurs qu'on lui faisait,

il ne se prêtait à aucune démarche qui pût avoir l'air d'une sollicitation. Laurent-Vibert avait le goût de ce qui peut être utile ; s'il répugnait aux conférences où l'on recherche surtout des effets mondains ou des succès d'orateur, les artifices de la parole lui paraissant méprisables et vains, il acceptait volontiers de parler dans un groupe d'hommes ou de jeunes gens sur lesquels il pouvait exercer une influence salutaire. Il avait d'ailleurs une facilité inconcevable, il ne préparait par aucune note les causeries qui tenaient sous le charme ses auditeurs ; il avait un don d'enthousiasme communicatif et, au Congrès des Conseillers du Commerce extérieur, en 1924, il souleva l'assemblée par le récit du rôle de nos officiers et de nos missionnaires ; le président du Congrès, M. Artaud, put dire : « Grâce à M. Laurent-Vibert, un grand souffle patriotique a passé sur nos travaux ».

Ce fut un grand animateur. Il suscita de nombreux travaux littéraires que ses amis n'auraient jamais entrepris s'il n'avait pas su découvrir leurs talents et les aider de ses conseils.

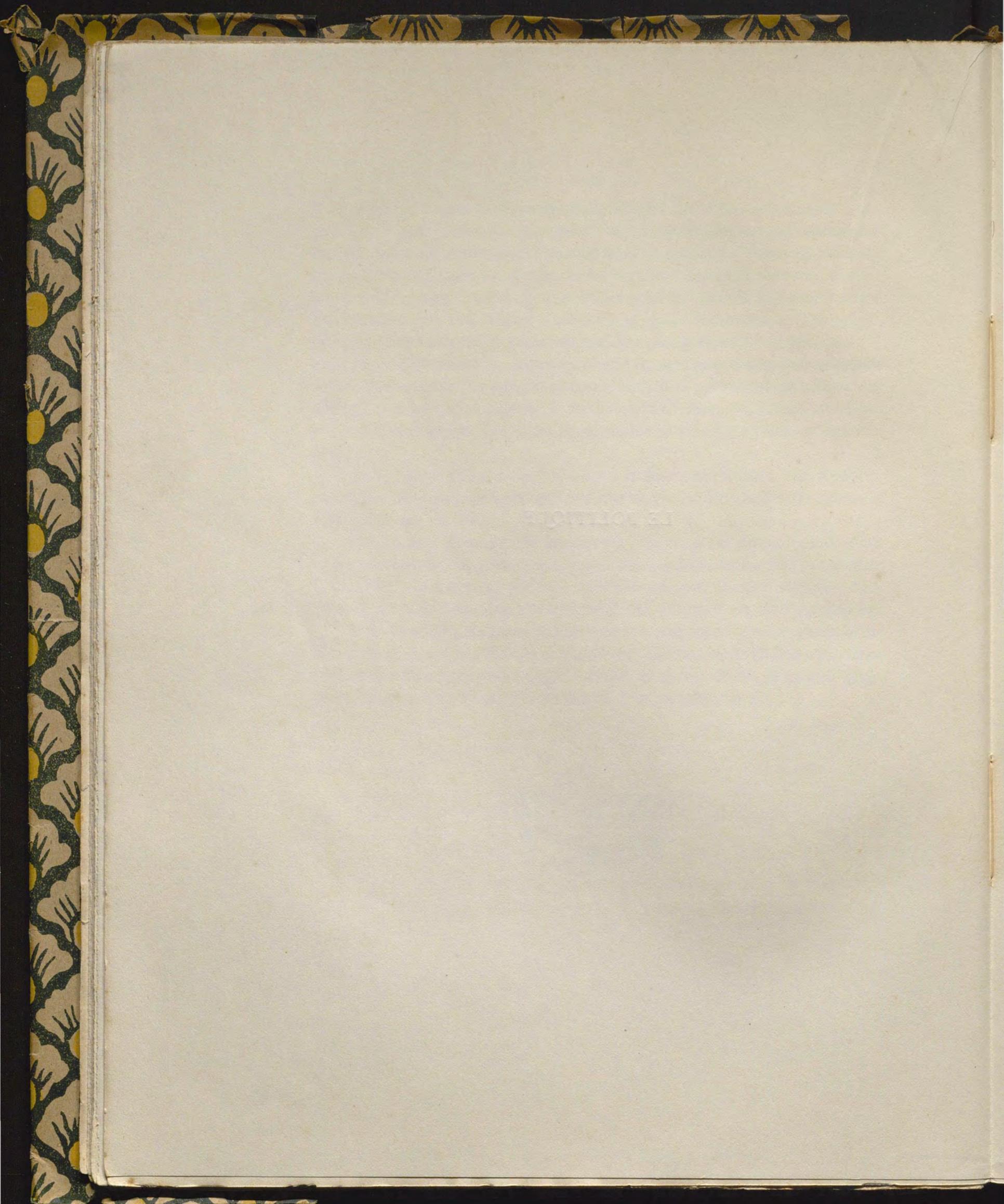
On trouvera rarement une intelligence plus souple et prompte, une bonté et une générosité plus grandes, une parole aussi ardente, et un plus grand désir d'atteindre la vérité, vérité politique qu'il estimait avoir rencontrée dans la doctrine de l'Action Française, et vérité religieuse puisqu'il est mort en chrétien.

Si la disparition de Laurent-Vibert nous a tous surpris, parce que nous aimons à nous bercer de l'illusion que la mort ne peut atteindre l'homme en pleine force, elle nous a aussi profondément affligés en nous enlevant une amitié généreuse, et elle nous a laissés désemparés en nous privant d'un chef.

A. PRELLE.



LE POLITIQUE



J'avais beaucoup entendu parler de Laurent-Vibert, je l'avais même entrevu un jour de hâte et d'encombrement. Mais sa rencontre véritable, celle qui fut révélatrice, ne date pas de plus de quatre années. Je le revois, je ne cesserai jamais de le revoir, une fin d'après-midi, à Lyon, assis tout de travers sur un banc, faisant tapisserie comme un écolier pour prendre sa part d'une rapide causerie que je faisais à nos adhérents, pour la commémoration de Jean-Marc Bernard célébrée dans la capitale rhodanienne la veille du pèlerinage à la petite maison de Saint-Rambert d'Albon.

En ce temps-là, Laurent-Vibert n'était pas encore des nôtres. Il était même, en quelques points, assez en arrière de nos idées. Mais cet esprit puissant, pénétrant et vaste sentait déjà l'essentiel. Il avait compris sur quel fondement l'on devait tout d'abord et presque uniquement travailler. Il avait fait la guerre. Il avait suivi, de très près, la rédaction des mauvaises conditions de la paix. Il savait que la politique nationale était d'une part mal aiguillée, d'autre part mal

garantie, toujours menacée d'un retour offensif de toutes ces causes d'imprévision et de désarmement qui s'étaient librement exercées pendant les trois lustres d'avant la guerre. Sur tous ces points l'inquiétude de Laurent-Vibert coïncidait avec la nôtre. Je vois l'éclat troublé de son regard, pourtant radieux d'espérance. Certes il dominait et perçait les nuages, mais il les voyait. Son visage respirait l'attention, la curiosité, l'examen, le goût de la vie, une énergie enthousiaste et ces dons variés de talents complémentaires semblaient enflammer autour du front découvert et des yeux limpides on ne sait quelle auréole vivante qu'animait une fauve crinière de jeune lion. L'allure décidée, la voix forte rendaient cette impression inoubliable. Je demandai : — Qui est-ce ? On me dit : — C'est Laurent-Vibert. — Mais encore ? Quelqu'un répondit : — Un grand Lyonnais et un grand Français... — Et puis ? Un professeur, un industriel, un militaire, un homme d'action ; il est en train de venir à nous.

Ce train fut lent, pour être sûr, comme il convenait. — Bientôt, presque à chaque voyage à Paris, Laurent-Vibert me faisait l'honneur de venir passer quelques minutes bien trop courtes à l'Action française. Nous causions de tout et de tous. Il me parlait de ses courses orientales et de ses projets méditerranéens. Il m'apportait les nouvelles et les plans de la fondation magnifique de Lourmarin. Ses amis de Provence, ses amis de Lyon, parfois ses amis d'Italie et d'Angleterre passaient dans son récit vibrant et chaud, emporté dans son souffle d'espérance ordonnée et de rêverie constructrice. Il reprenait et réorganisait nos sections lyonnaises, il y fondait le plus original des enseignements. Georges Rémond et Edouard Aude, Noël Vesper et Stéphane Gayet parlaient et pensaient par sa bouche. Cela ne s'arrêtait point à la politique. Religion, érudition, controverse, beaux-arts, il était incapable de s'abstenir en rien.

Cependant, à chaque visite, je demandais des nouvelles d'Edouard Herriot. Je savais Laurent-Vibert lié avec le maire de Lyon, son ancien maître, qui tendait alors à devenir le chef du parti radical sous la seconde expérience Poincaré. J'étais très loin de me croire hostile à Edouard Herriot. Dans l'été 1914, Herriot avait rendu justice aux prophéties de l'*Avant-guerre*. Ses livres de guerre, notamment *Agir*, contenaient quelques hommages, nécessaires sans doute, mais enfin méritoires, à l'esprit de la vieille France. Ces bonnes intentions m'aidaient à négli-

ger le souvenir de la rare incapacité dont le député du Rhône avait fait preuve au Ravitaillement. Tout au rebours de M. Caillaux, alors théoricien et praticien des factions, Herriot paraissait capable de comprendre que l'avenir national impliquait la mise en sommeil des partis et la constitution d'un esprit national rassemblant le faisceau des forces de la France. Mais Laurent-Vibert ne me cachait point l'action corrosive des intérêts électoraux, des volontés parlementaires sur l'esprit d'Edouard Herriot. Elle allait croissant, me disait-il. En 1921, Herriot s'était mis à notre disposition pour commémorer Jean-Marc Bernard ; notre admirable Pierre Benoît avait pu prononcer cette fameuse conférence sur *les intellectuels victimes de la guerre de la démocratie* dans la salle du Théâtre gracieusement offerte par le maire. *Eh bien !* me disait Laurent-Vibert, *Herriot ne ferait plus cela aujourd'hui.* — *Et pourquoi ?* répliquais-je, *ne voit-il donc plus la nécessité de s'unir devant l'Europe et le monde ?* — *Non,* dit Laurent-Vibert : *le parti cache la Patrie.*

Cependant l'amitié d'esprit continuait d'unir le maître et l'élève. En 1922, Laurent-Vibert qui parcourait le sud de l'Espagne revenait précipitamment et d'une seule traite, sans même voir Tolède et Madrid, pour assister à un banquet Herriot. Ce ne fut qu'une année plus tard que notre admirable et malheureux ami vint me dire, de sa voix grave :

— *J'ai deux documents à vous faire voir. Je ne vous ai pas consulté sur l'opportunité du premier. J'ai agi en toute indépendance, sans rien écouter que ma conscience de Français. L'acte est fait. Vous devez le connaître. Il constate mon adhésion absolue à l'Action française.*

Laurent-Vibert lut les deux pièces que voici :

A M. ÉDOUARD HERRIOT

Lyon, le 22 juin 1923.

« MON CHER MAITRE,

« La confiance si affectueuse que vous m'avez toujours témoignée, ma reconnaissance infinie et mon amitié me font un devoir impérieux de vous dire, en cette heure décisive que traverse notre pays, la conviction qu'ont formée en

moi, au cours de ces deux dernières années, des voyages dans l'Europe entière, beaucoup de lectures, beaucoup de réflexions et une totale indépendance.

« Dès le lendemain de l'armistice, l'Allemagne ne s'est jamais considérée comme vaincue. Travillée par des chefs et des agitateurs habiles, elle en est arrivée à croire que sa défaite — simplement apparente — fut une suprême habileté pour lui permettre, à l'abri d'une paix hâtive, de refaire ses forces. Depuis 1919 elle se prépare à la revanche dans tous les domaines. Si l'occupation légitime et nécessaire de la Ruhr a troublé et retardé pour un temps cette préparation, elle est de nouveau très active et nous sommes peut-être à la veille des plus graves événements.

« Par suite de l'aveuglement et de l'inintelligence de nos anciens alliés et de l'alliance entre l'Allemagne, le Bolchevisme et l'Islam, il m'apparaît — clair comme le jour — que la France est présentement *seule* à défendre dans le monde, avec le respect des traités, la civilisation occidentale, et même la civilisation tout court. Ce rôle terrible, nous n'avons pas à le refuser ou à le discuter. Nous l'avons, c'est un fait, et nous sommes de taille à le soutenir si l'Allemagne sent, sur ce point, les Français absolument unanimes.

« J'ai eu l'âme déchirée, mon cher Maître, quand j'ai vu le parti radical-socialiste se ranger aux côtés des pires ennemis de la patrie et offrir aux Allemands l'espérance d'une division entre Français. Cette division est leur seule chance de succès et j'ai pu constater, le mois dernier, en Orient, où la Turquie nationaliste, violemment anti-française, a partie liée avec l'Allemagne, que, pour l'une comme pour l'autre, l'attitude prise par les partis de gauche signifie la possibilité, presque la certitude d'une revanche militaire.

« Notre génération a vu la guerre. Elle veut la paix dans la dignité et dans l'ordre. Aucune considération de politique intérieure (dont je m'abstiens de vous parler) ne peut fléchir cette volonté. Or le fait est que toute division entre Français, comme toute politique de faiblesse et de concessions vis-à-vis de l'Allemagne, nous amènent fatalement la guerre. C'est la leçon — aveuglante de clarté — des événements de 1914-1918. Ces effroyables années ont déchaîné dans le monde des forces de destruction et de barbarie, auxquelles, nous, France, nous

devons opposer la force mise au service de la raison. Toute autre politique me paraît chimère, péril et finalement désastre.

« J'estime, mon cher Maître, que présentement *l'intelligence est mobilisée*. Je devais, au nom de mon amitié respectueuse dont vous connaissez la loyauté et l'indépendance, au nom aussi de vos anciens élèves morts pour la patrie, vous dire toute ma pensée et vous adjurer de ne penser qu'à la France. Les sentiments de gratitude que je vous garde, l'estime profonde où je tiens votre haute et inattaquable probité ne sont pas en question, mais j'ai trop donné de moi-même à mon pays pour ne pas faire passer, avant toutes choses, son intérêt. Cet intérêt m'apparaît avec une telle évidence que mon devoir est d'être de cœur, de corps et d'esprit, avec ceux, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, qui sont prêts à tout pour protéger, exalter et sauver la Patrie.

« Pardonnez à ma sincérité, même si elle vous paraît brutale. Je voudrais que vous vissiez dans cette lettre — la vérité étant le plus bel hommage qu'un homme puisse rendre à un autre homme — une preuve nouvelle de ma profonde et respectueuse affection pour vous.

« R. LAURENT-VIBERT ».

A R. LAURENT-VIBERT

Lyon, le 25 juin 1923.

« MON CHER AMI,

« Je vous sais gré de votre franchise. Certes l'Allemagne songe à la revanche, mais c'est une question de savoir si l'occupation de la Ruhr, sans les Anglais, nous donne plus que des satisfactions d'amour-propre ; si l'isolement aujourd'hui réalisé de la France n'est pas pour elle un grand danger ; si, *ayant obtenu tout ce qu'elle souhaite (!)*, elle n'a pas intérêt à instaurer un régime général de pacification et d'arbitrage dont elle serait la principale bénéficiaire. On peut penser cela et être un très bon Français. On peut croire aussi qu'il est puéril de vouloir lutter contre l'alliance germano-russe que vous signalez, sans prendre pied en Russie.

« Au reste, et sous réserve de ces opinions de principe, je n'ai jamais refusé à M. Poincaré mon vote pour la politique extérieure. Où avez-vous vu que nous nous soyons rangés aux côtés des pires ennemis de la Patrie ? Qui donc combat le communisme si ce n'est des hommes comme moi, déjà âgés, alors que nos bons bourgeois se chauffent au feu ou au soleil (selon le temps) ? N'ai-je pas qualité pour parler de l'ordre, moi qui l'ai donné à une grande ville pendant dix-huit ans ?

« Au reste, n'est-ce point M. Poincaré qui nous a expressément chassés de sa majorité, malgré que j'aie soutenu maintes fois son gouvernement comme ceux où figuraient M. Isaac, M. Bonnevey. Alors ?

« Vous dites : l'intelligence est mobilisée. Comment cela ? mobilisée pour la critique, oui. Pour l'action, non. J'ai supplié les hommes jeunes de pénétrer les milieux républicains pour y apporter leurs connaissances, mais aussi pour y apprendre les réalités de l'action qui a, elle aussi, ses besoins et ses lois.

« Je suis sûr, pour ma part, qu'aucune de mes pensées ne m'est dictée par un autre sentiment que l'amour de mon pays. Moi aussi j'ai parcouru l'Europe, j'en connais l'élite. Je suis allé jusqu'en Russie. J'ai ma conviction raisonnée, forte et claire. La France ne peut pas compter uniquement sur la force, à cause de sa population. Je regrette que l'on n'ait pas mieux manœuvré à son profit l'idée du Droit.

« A vous,

« E. H. ».

Deux esprits, on le voit, s'étaient affrontés, ou plutôt, non : un seul esprit, l'esprit national régénéré par la guerre et la pâle routine démocratique et parlementaire qui ne participe en rien de l'esprit. Ainsi, pour M. Herriot, la France de 1923 avait reçu tout ce qu'elle souhaitait ? L'idée d'agir contre l'Allemagne sans les Anglais lui paraissait une imprudence ? Comme si le concours des Anglais pouvait faire autre chose que de nous arracher notre gage ! On en avait fait l'expérience à Francfort. On allait la recommencer entre Chequeers et Essen, cette fois, par les bons offices de M. Herriot en personne.

Celui-ci était-il donc tout à fait imperméable et inaccessible au langage d'un Laurent-Vibert ? Il ne pouvait plus concevoir qu'un peuple inférieur en population pût tendre son énergie et organiser ses ressources de manière à se faire encore respecter : le démocrate orthodoxe ne comprend que les opérations d'arithmétique élémentaire telles que l'addition et la soustraction. — Vous avez soixante millions d'habitants, je n'en ai que quarante millions, c'est bien, je vous salue ; s'il vous plaît que je cire vos bottes, me voici et je promets qu'elles brilleront.

« Mettre la force au service de la raison », « mobiliser les intelligences » (sauf peut-être en quelque action électorale), Herriot n'était plus en état de se représenter de telles façons de penser. Laurent-Vibert dit avec un mélange de désespoir et de pitié la déchéance de son ancien maître, sans pouvoir s'empêcher de le traiter en vieil ami. Néanmoins, lorsqu'il reçut cette lamentable réponse, le nouveau royaliste écrivit à quelqu'un : « *Nous ne parlons pas la même langue. Il n'y a aucun doute : il me croit passé au parti bourgeois avec Isaac et Bonnevay. C'est drôle, un peu triste, un peu douloureux* ». Il ajoutait pour préciser sa position : « Ch. Maurras est-il en prison ? Notre cœur est avec lui ». Je venais en effet d'être condamné à la prison pour avoir fait appliquer à trois compères parlementaires associés pour l'apologie de *Germaine Berton*, et coupables de provocation à l'assassinat, le châtiment rationnel et fort modéré que la Justice officielle leur épargnait. Il est vrai que les juges qui oublièrent de les frapper oublièrent également de m'emprisonner.

Ainsi ces impuissants infligeaient au Bien et au Mal une égale tolérance forcée ! Une année plus tôt, de tels spectacles auraient rapproché de nous la pensée politique de Laurent-Vibert, c'était désormais impossible ; du moins contribuèrent-ils à l'éloigner plus complètement de ses compagnons de jadis et l'on peut dire que, cette fois, la malfaisance démocratique et républicaine si bien personnifiée par Edouard Herriot se trouva ressentie à fond par cet esprit d'élite et cette âme de feu. En novembre dernier il disait à un ami qui me l'a répété : « Il est dur de renoncer à ses illusions sur un homme que j'ai tant connu, mais c'est décidément un imbécile ».

Bien placé pour savoir, mon correspondant m'assure que ce jugement était

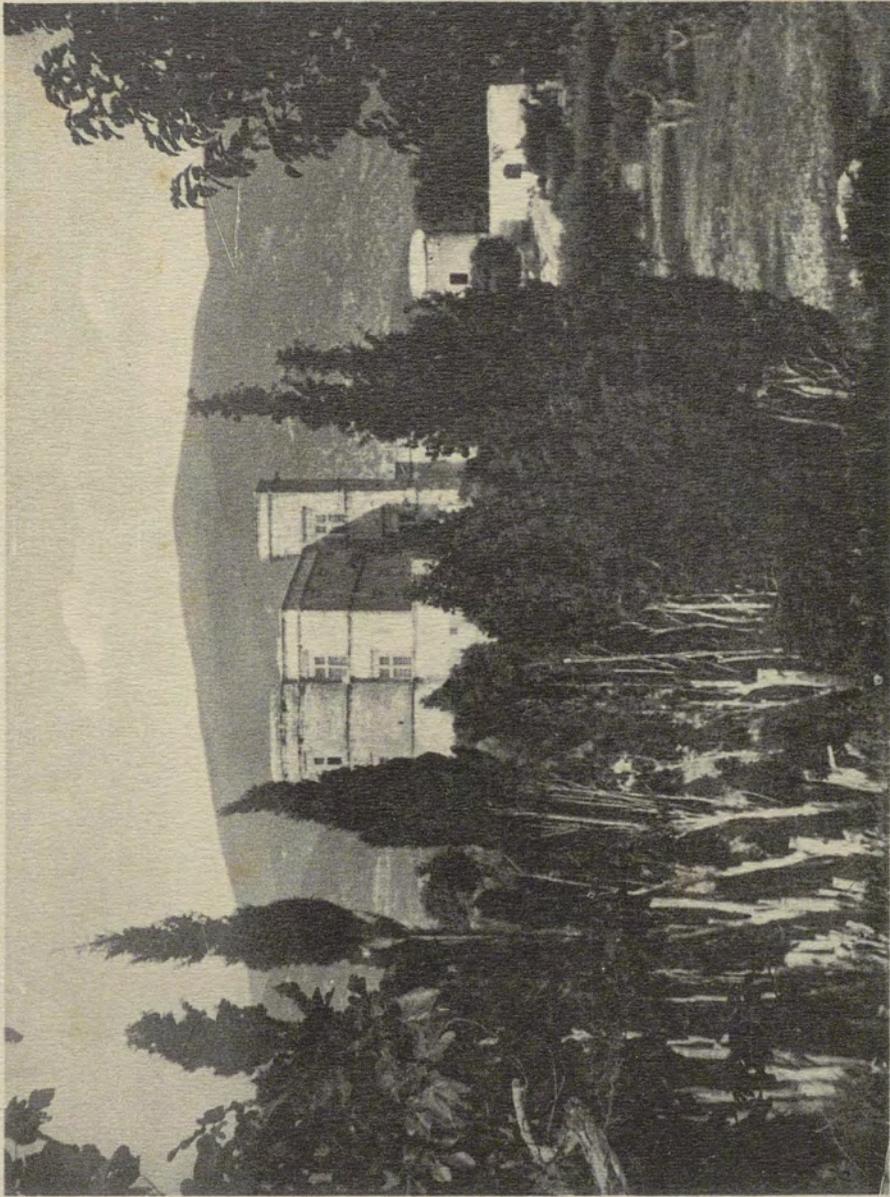
devenu plus sévère encore peu de jours avant le dernier accident qui nous arracha notre ami.

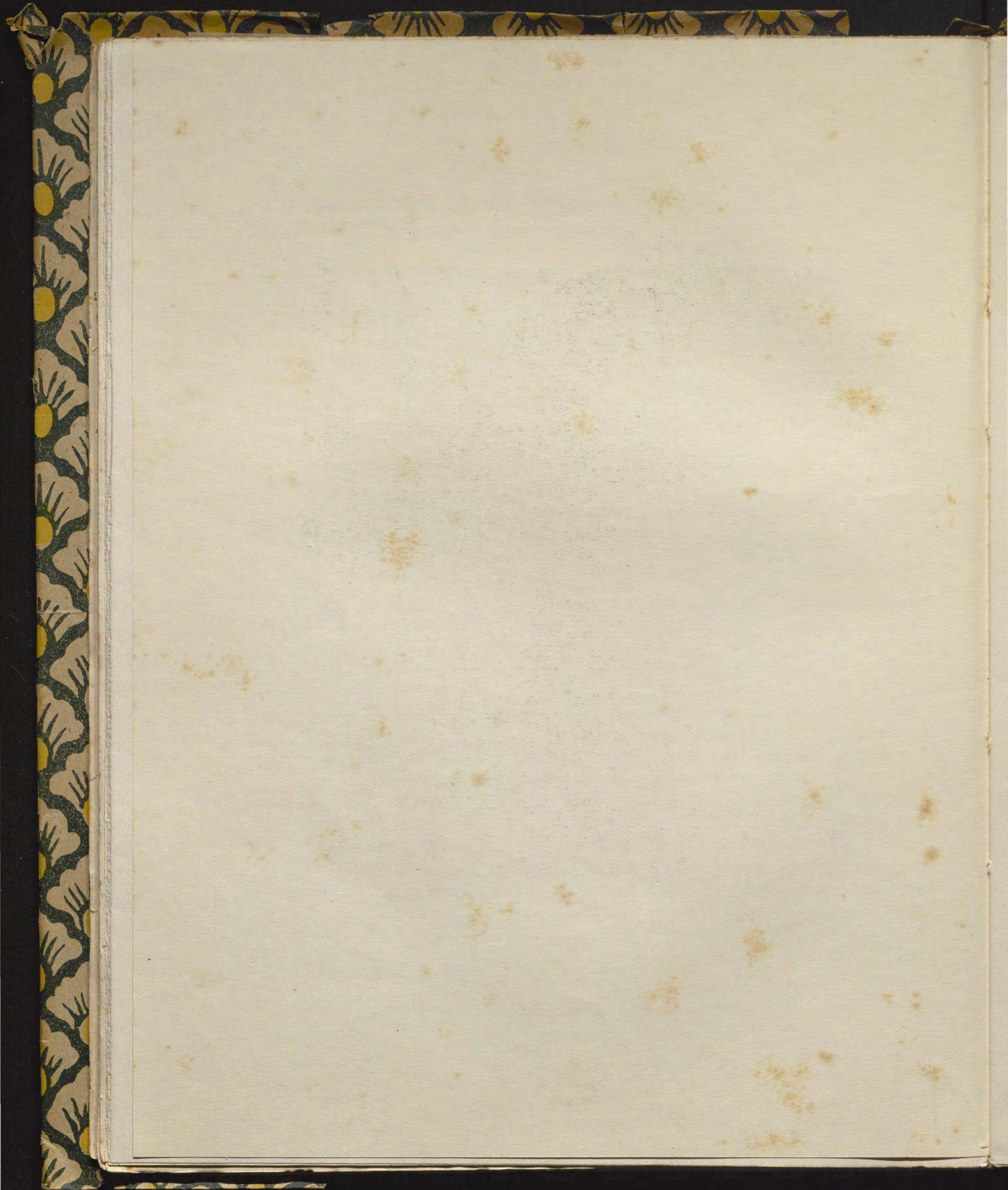
La séparation absolue d'avec Herriot et l'herriotisme a reçu son signe sensible dans la forme donnée au cortège des funérailles.

« Il y a trois ans, me dit-on, malgré toutes les premières dissidences d'opinion, Herriot, maître de Laurent-Vibert, eût été le premier derrière son cercueil. Il y a figuré, lui, l'un des premiers personnages de l'Etat, le premier de la ville, perdu dans les rangs de la foule ».

Muette à jamais, toujours forte, ainsi sans doute s'exprima cette grande âme volontaire qui eût tout donné, tout cédé au prestige de l'amitié, hors les charmes supérieurs de l'esprit national et du salut public. Vivant ni mort, Laurent-Vibert ne pouvait pardonner à Edouard Herriot les immenses maux causés à la France. Même glacé son souffle éloigna de sa cendre l'ennemi public, renié.

Charles MAURRAS.





Un homme d'un caractère élevé et d'un esprit propre aux affaires, s'accommoderait fort bien du gouvernement républicain qui lui ouvrirait plus qu'à bien d'autres des chances d'honneur, de fortune et de renommée, s'il ne fallait être raisonnable avant d'être riche, célèbre ou puissant.

DE BONALD, *Pensées*.

Je veux le retrouver : non dans la représentation que son ardente personnalité donnait de lui-même, mais dans l'intimité de son être et tel, en vérité, qu'il était. On le comprendra mal si, d'un coup, on ne discerne en lui le sentiment passionné de la grandeur.

Par là, en tout ce qu'il conçoit, en tout ce qu'il entreprend, ce fils du peuple, si tendrement attaché à ses origines, se révélera gentilhomme. Dans cette recherche des figures originales de la vieille France, dans ce culte qu'il pratique sans cesse des Héros et des Saints, je crois distinguer le goût naturel d'un aristocrate, dédaigneux de toute vulgarité, curieux seulement des plans supérieurs de l'intelligence et du cœur. Toute interprétation basse ou seulement médiocre lui est en horreur. Son jugement sur les hommes — qu'ils soient de son temps ou d'un passé lointain — se mûrit à de hautes clartés. Il a des méthodes rigoureuses qui lui permettent de saisir un personnage. Il le dépouille d'abord de ce qu'il offre de trop sensible aux admirations candides ou aux critiques superficielles.

Il le campe dans le milieu qui lui est propre, il l'illumine de son érudition, puis il l'embrasse d'un regard aigu. A-t-il servi? Quelle est sa vertu? Ou bien, au contraire, de quelle ruine est-il responsable? C'est quand il en aura décidé que la véhémence d'une âme de feu lui dictera les mots de pieuse tendresse ou les plus cinglantes, les plus ironiques invectives.

La grandeur? Il ne s'y méprend jamais. Il la veut réelle et indiscutable. Ce magnifique humaniste en a dès longtemps — et avec quelle ardeur! quel scrupule! — déterminé les lois. Par de longues études que fécondent de nobles dons, il a dégagé la valeur de ce qui, dans tous les ordres, a réussi. Son éprouvette est sûre. Il croit à la patience, à l'enchaînement, à la durée. Pour lui, rien n'est grand qui ne contribue à créer, à maintenir, à prolonger la vie. Historien, il connaît le prix de tout ce qui vient à nous à travers un long cortège d'années. Il détourne ses yeux de ce qui n'est point immortel. Rome l'a marqué de son empreinte : « Nous, qui sommes aussi les Fils de la Louve... ».

Oui, c'est Rome sans doute, et c'est le sang latin de sa race qui l'ont préservé du dilettantisme et de la dispersion. Si rien n'est beau vraiment, qui ne soit permanent et indestructible, comment se satisferait-il de récolter au hasard de sa route des enthousiasmes et de faciles plaisirs? Ah! pas de déclamation romantique! rien n'est à lui. Tout doit se transmettre, et pour se transmettre, s'organiser, c'est-à-dire s'épurer.

La grandeur doit servir. Celle qu'il a discernée, il se l'incorpore, il s'en fait l'hôte. Disons qu'il est habité par elle et que l'unique problème dont il se soucie, c'est de connaître l'apparence qu'il lui faut donner pour la rendre précieuse et presque fraternelle à ceux dont il veut qu'elle soit aimée.

La violence d'un tel sentiment ne manque pas de lui conférer un prestige singulier. Laurent-Vibert est toujours en quête et en conquête. Pas un compagnon de wagon ou de paquebot, pas un voisin de table, pas un camarade, un parent, une relation qui lui puisse échapper dès qu'il l'a jugé digne, par quelque côté, d'une minute d'attention. Et comme il est d'une excessive bienveillance, qu'il excelle à découvrir, parmi les plus lourdes ombres, la moindre lueur que son effort peut ranimer, il va, prodiguant à tous et à chacun les magnificences d'une information sans limites et les trésors d'un cœur sans égoïsme. On est son interlo-

cuteur dès qu'on s'élève, même pauvrement, à d'autres pensées que les sordides.

Alors, quels entretiens! quelles leçons! Elles jaillissent, dans le tumulte des souvenirs, des images, des paysages, des évocations et des synthèses inattendues. Ce causeur, que n'est-il pas? Lettré, voyageur, artiste, homme d'affaires, philosophe, comment ne trouverait-il pas la fissure par où projeter ses faisceaux de lumière? Si, d'aventure, la place ne veut pas se rendre, si, après une dernière reconnaissance des positions ennemies, il constate l'impossibilité d'aboutir, il salue d'un rire sonore la « bêtise au front de taureau » et va conter l'historiette à ses amis. Mais de semblables échecs sont rares. Plus souvent, le passant est conquis, séduit, emporté. De la brève rencontre il emporte je ne sais quelle nostalgie, comme un mirage des régions entrevues. Ne fût-ce qu'un instant, il a dépassé son propre horizon.

A l'importance de ce bienfait, répandu sans cesse et sur les têtes les plus indifférentes, mesurez l'influence de Laurent-Vibert sur le cercle de ses familiers. L'approcher, c'est s'initier — qu'on le veuille ou non — aux méthodes de la plus haute culture. C'est gravir, soutenu par une forte main, tous les sommets d'où se découvre le monde. Il ne laisse guère de repos. Autour de lui, c'est un bouillonnement terrible d'idées, de recherches, de travaux. Il a l'œil à tout, fournit ici l'indication qui fait défaut, suggère ailleurs un nouveau point de vue, explique, éclaire avec une puissante activité. Lui-même, et pour son compte, poursuit sa tâche dans une collaboration continue. En vain nous prétextons notre incompetence. L'effort, si incertain, si modeste qu'il puisse être a toujours une valeur dans quoi il a confiance. Il faut avec lui, comme on dit dans sa chère Provence, faire comme le diable lui-même et « porter pierre ».

Son amitié, qu'elle est impatiente : « Travaillez... Produisez... Vous n'avez pas le droit de garder cela pour vous!... ».

Et vraiment, que faut-il pour que lève le moindre grain?... Une terre accueillante, un souffle de vent favorable. Ah! pour combien de nous ce merveilleux ami fut-il le vent du large qui va, d'un irrésistible élan, cueillant les velléités, précisant les essais informes, bousculant les timidités, emportant les hésitations et jetant au point juste où elles doivent s'épanouir les plus modestes fleurs dont il a pressenti le parfum?

Sans doute, cette volonté sans cesse tendue vers des réalisations, parfois elle nous épouvante. Comment mener à bien tant de projets ? Donner un corps à tant de rêves ? Qu'importe ! sa loi c'est de se prodiguer. Je crois discerner le secret de ce rythme effréné. C'est en marchant qu'on prouve le mouvement. C'est en pétrissant inlassablement, fût-ce dans la plus humble glaise, des images de la vérité qu'on reproduit un jour, par une inconsciente fortune, les traits de son beau visage. Quelle fierté ! Si la déesse, quelque jour nous récompensait d'un sourire ! Quelle joie si elle posait un instant sa couronne sur le front d'un ami !

« L'Amitié ! Je ne peux vous dire à quel point elle commande toute ma vie ». J'écoute ces mots tomber avec lenteur d'une bouche plus souvent véhémement. Mais pourquoi s'animerait-elle ici ? Pourquoi chercher, comme en d'autres rencontres, une couleur, une nuance ? L'amitié, n'est-ce pas le roc ? Sa pensée, sa volonté y sont depuis longtemps fixées. Et puis, il n'a pas besoin de nous convaincre.

Dans cette puissance qu'il a de se donner et d'exiger, impérieux, la récompense d'un don tout pareil, il faut discerner d'abord l'extraordinaire richesse de son âme. Peu d'hommes auront été, au point où il l'était, cet ami véritable du fabuliste

*Qui cherche vos besoins au fond de notre cœur
Et nous épargne la pudeur
De les lui découvrir nous-mêmes.*

En vérité, La Fontaine qu'il chérissait entre tous ses héros n'a-t-il pas voulu le peindre ? Est-ce pas lui qui frappe à notre porte, qui se précipite le regard inquiet, et fait, de toute la vibration de son âme, chanter à notre oreille le vers le plus musical, le plus mélancolique, le plus pénétrant peut-être qui exprime dans la langue française l'amertume de l'éloignement :

*Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu
J'ai craint qu'il ne fut vrai...*

... Mais cette ferveur qu'il nourrit en lui, comme tout sentiment auquel il reconnaît une valeur, Laurent-Vibert va la cultiver, l'augmenter, la mener à un degré de perfection qui nous étonnera. L'humaniste encore servira de toute sa puissance le charme naturel qui est en lui.

De l'amitié, de ses bienfaits, de ses miracles, il sait tout ce qu'a pu connaître l'humanité supérieure. Ce serait pour lui trop peu qu'un cercle étroit où répandre en secret la grâce de ses abandons. Comme l'Intelligence, l'amitié, rare trésor, doit servir et toujours il faudra qu'elle s'étende. De là, n'est-ce pas, ce goût de réunir ceux qu'il a choisis et de créer entre eux la sympathie dont, à l'endroit de chacun, lui-même est tout frémissant.

Comme il excelle dans cette tâche délicate! Et que vaudront quelques divergences de vue, que compteront les caractères opposés, les idées parfois antagonistes, autour de ce grand foyer d'estime mutuelle que sa main ne cesse d'entretenir et de ranimer?

Ce rêve d'unir, réalisé avec tant d'ingéniosité, tant de finesse, dans un entourage immédiat, il l'enrichit des plus belles ressources de sa pensée. La haine, le mépris ne sont point féconds. Ils abaissent et détruisent. Seul, l'amour opère des prodiges. Faut-il d'éternelles mésententes entre les hommes et qu'il existe des temps où, entre soi, les Français « ne s'aiment pas? ». Faut-il que la France elle-même renonce à jouer ce rôle où il sent bien qu'ont excellé nos pères: faire régner dans le monde une amitié souveraine?...

J'oserai dire que ce grand méditatif, avide du bien, a cherché passionnément la trace de ces liens solennels et courtois tendus par des mains prévoyantes entre l'Europe et les autres continents. Qu'on fasse fi de ce passé! Qu'on refuse de continuer ce labeur! Que cette amitié soit rompue, et perdu tout ce qu'elle contenait de richesses positives et d'avantages nationaux, il ne s'en consolait pas.

Ne sourions pas de cet enthousiasme. Il fut, pendant des siècles, la plus claire, la plus pratique de nos qualités. Pour peu que s'y mêlât un brin de sagesse, il fut notre grande vertu. Sur les routes du Levant, Laurent-Vibert cherche partout et d'abord la France. Qui l'y a précédé, portant les fanions décorés « d'un bel écu français » ou les drapeaux de la République une et indivisible, celui-là lui est proche et cher comme un aïeul. Entendez qu'il pourrait être archéo-

logue, archiviste, peintre, critique d'art, chroniqueur... quoi encore? Où ne serait-il pas original et puissant?... Mais il n'est que Français, fils de France, pèlerin pieux qui cherche les tombeaux où s'agenouiller avant de se dresser à son tour pour agiter aux yeux des ignorants, des distraits ou des lâches, les couleurs vénérables de la Patrie.

« Pour vous tous, de tout mon cœur, j'ai pensé à la France, quand j'ai mis mes genoux sur les dalles de Godefroy de Bouillon et de Baudouin de Flandre... ».

Ah! ces lignes brèves, comme elles traversent le temps et l'espace!... Et quel cri de ralliement!...

Cependant, cet amour violent de la gloire française, il lui laisse toute sa clairvoyance. C'est un grand cœur qui s'exalte sur de hauts lieux. Mais sa vigueur elle-même lui conseille de comprendre et souvent d'estimer l'adversaire. Parfois, il ira jusqu'à la sympathie. Sans doute, il étonnera quelques Anglais et bouleversera quelques préjugés, ce nationaliste intraitable sur nos droits acquis, irréductible sur les principes de notre grandeur et qui adresse au rival ce cordial salut : « Et vous, solides et souriants britanniques d'Empire, mes bons amis, vous que j'ai rencontrés sur la route des Indes (car nous avons aussi nos Indes. Français, mes compatriotes), cette route où il y a vraiment place pour deux, Vous, dont j'aime la courtoisie, la netteté des idées, le courage, cette ardeur flegmatique... ».

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce ton de haute affabilité, cette bonhomie, cette aisance de grand seigneur, cette politesse d'un voyageur qui sait « qu'il ne s'édifie rien de grand à l'ombre de la peur », c'est proprement la tradition nationale retrouvée. Rudyard Kipling, chantre génial de l'Empire britannique, lève aussitôt la tête pour écouter et, tout de suite, il tend sa main.

Il tend sa main!...

C'était votre fortune, Laurent-Vibert, le don des fées. Partout, sur votre passage, visiteur des sanctuaires de notre race, vous imposiez les gestes, et mieux encore, les élans de l'amitié. Tant de savoir et tant de modestie, tant de fierté et tant de chaleur, tant d'orgueil français et tant d'intelligence humaine emportaient plus que la louange. Ces sympathies cueillies à l'aventure et jusqu'au dé-

sert sous la tente des chefs arabes, cérémonieux et fidèles, quelle gerbe vous en moissonniez pour les rapporter à la France!

Il a médité la parole du Vinci : « *E facil cosa l'esser Universale* ».

Est-ce donc tellement aisé? Et qu'y faut-il entendre?

Faut-il que l'homme se dégage en jouant de tant de liens qui ont leur douceur? Eh quoi! sans un regret abandonner sa maison pour mieux participer au concert du monde? et, ce concert, s'il n'allait être que le silence effrayant des espaces infinis...

Chez ses contemporains, chez ses émules, Laurent-Vibert a observé la course d'un semblable rêve. Echapper à soi-même, en somme, ignorer ses origines, oublier ses morts! dépouiller en souriant la tunique importune, se détacher de la terre nourricière, devenir citoyen non plus d'une ville, non pas même d'une patrie, mais d'une lointaine Humanité, sacrifier à des dieux qui n'ont plus de visage et courir à un Tout qui n'est peut-être que le Néant, est-ce donc le conseil de Léonard?

Il ne s'arrêtera guère de temps à ces difformes chimères. Il entend trop clairement le langage de la Renaissance. « Ces hommes, écrit-il, nourris de dialectique et non de pauvre logique savaient concilier en eux-mêmes les idées que notre raison moderne, appauvrie de toute la sève théologique, considère comme irréductible parce qu'elle ne dispose pas d'un plan supérieur de synthèse ».

Et vite, il précise : « Certes, l'art, la pensée, la foi, la science peuvent être universels : ce sont les points de fraternité entre les hommes. Mais... « Le mystère des patries nécessaires est vénérable et sacré comme le mystère même de la vie, parce que c'est la condition même de la vie des peuples. Et ce n'est pas abdiquer sa raison que d'accepter avec humilité, avec joie, avec tendresse, une servitude qui nous protège et nous exalte ».

Désormais, et pour la raison même qu'il a écrite là, son destin est fixé. Il sera Français de toute sa pensée, de tout son cœur, de toute son âme, assuré qu'il est de monter d'un pas plus souple, par les chemins de la Patrie, jusqu'aux sommets de l'Universel. Et il sera Français comme il a dit lui-même qu'il faut l'être, raisonnablement et avec exaltation.

Le voici tout entier. Ce serait le trahir que de ne pas le montrer d'abord, le regard brillant d'une certitude longuement affermie, tendu de toute sa volonté à n'être — pour se réaliser dans sa plénitude — qu'un bon serviteur de sa patrie.

Jamais il n'a rien abandonné aux paresseuses du hasard. Ce n'est point avec des mots qu'il pourrait se satisfaire. A certaines heures, pourtant, la sonorité d'un nom, comme elle ébranle tout notre être! et que d'images se lèvent au-dedans de nous-mêmes, comme des personnages endormis que réveille un magique appel!

Un jour, dans une de ces commissions dont il fait partie et qui préparent le traité de Versailles, il arrive qu'il doit parler. Toutes les nations — ou peu s'en faut — sont là, représentées. Le combattant d'hier, aujourd'hui diplomate, va défendre le patrimoine national. Alors, avec un grand frisson de fierté, et d'angoisse, saisi d'un tremblement sacré, il commence : « Messieurs... la France!... ».

Ne l'oubliez pas. Il est historien. Il connaît, il aime tous les traits du visage qu'il vient d'évoquer. Parler au nom de la France! Quel honneur! Et quel écrasant fardeau! A ce moment, je crois, en présence des défaillances de tant d'autres qui, plus légèrement que lui, portent des responsabilités pareilles, devant les résistances qu'il devine, les faux principes qui le heurtent, l'oubli volontaire où il lui paraît qu'on veut laisser un passé glorieux, riche d'incontestables droits, le chimérique de l'avenir tel qu'on veut le concevoir, Laurent-Vibert, tout en luttant de son mieux à la place qu'il occupe, pose devant sa propre pensée le problème politique et — si je ne me trompe — le pose ainsi : « La France n'est-elle pas ici la victime de l'idéologie républicaine? ».

C'est que, cette France, haletante encore d'un effort surhumain, blessée dans tous ses membres et saignante par mille plaies, mais fière, libérée de ses chaînes et désormais promise — semble-t-il — à de magnifiques destins, il a beau regarder autour de lui, nulle part il n'en retrouve l'ombre sacrée.

Ici l'on parle de Progrès, ailleurs de communion universelle des peuples. Celui-ci proclame les démocraties triomphantes, cet autre clame la fraternité des prolétariats, mais personne, vous m'entendez, personne ne prononce ces

deux mots, « la France », avec le ton qui convient pour que surgisse, aux yeux de tous, dans la plénitude de sa majesté, l'auguste face qu'ils devraient évoquer.

La France! Pour Laurent-Vibert elle n'est pas le Christ des Nations. Pas davantage elle n'est je ne sais quel infâme conglomérat d'intérêts particuliers. Encore moins est-elle l'une de ces caricatures que dessinent des partis avides et rivaux.

La France, c'est l'héritière légitime de l'empire latin; la fille de Rome et aussi d'Athènes. C'est entre des mers, des montagnes et sur le bord des fleuves une terre privilégiée sur laquelle des familles, unies par un commun amour, par d'identiques façons de sentir, ont construit des cités, élevé des clochers et groupé des demeures. C'est un riche patrimoine collectif, accumulé par une longue patience, conquis par un courage séculaire et déposé entre nos mains avec mission de le conserver et de l'accroître pour ceux qui viendront après nous.

La France, c'est encore la plus humaine et la plus fine des civilisations, un ordre heureux servi par une pensée ardente à la fois et mesurée, une langue souple et claire. C'est un héritage incomparable où se rencontrent à chaque pas la sainteté, l'héroïsme, l'intelligence, la raison, l'ironie et tant de vertus hautes ou modestes. C'est une lignée de chefs, d'artistes, de savants et de soldats et, bref, dans un univers à l'ordinaire farouche et hostile, l'une des plus pures et des plus étonnantes réussites du génie humain.

A l'heure tragique où la coalition des appétits, des haines et, pis encore! des fausses amitiés, grimace autour des tables d'un congrès, comme elle apparaît la valeur de ces biens qu'il faut, à tout prix, défendre! Toutes les barbaries, la Germanique et la Wilsonienne, l'impérialiste et la démocratique, donnent l'assaut. Certes, ici et là, il aperçoit quelques secteurs assez bien défendus. Telle ou telle portion de la richesse nationale ne sera pas livrée sans résistance. Mais combien d'autres semblent par avance abandonnées!... Ceci disparu et sans que nul ait l'air de s'en soucier, est-ce que la France ressemblera encore à elle-même? Sous couleur de l'alléger, ne va-t-on pas la mutiler? Et qui donc parmi ces hommes distraits, ignorants ou payés, sentira battre dans sa poitrine, le cœur même, le grand cœur douloureux de la Patrie?

Alors, reprenant de lointaines méditations qu'il n'avait pas conduites jus-

qu'à leur terme, rappelant des souvenirs et des étonnements, et de très vieilles perplexités, Laurent-Vibert regarde de tous ses yeux et, dans la cohue des diplomates et des politiciens qui l'entourent, chacun défendant son os, il cherche : l'Etat.

Dès avant la guerre, et sur la même voie, l'esprit avisé d'un Marcel Sembat s'était pareillement mis en quête. Les circonstances étaient moins tumultueuses et Sembat n'avait pas fait, ne devait pas faire la guerre. Il avait conclu par une boutade. La France, à son avis, n'était plus qu'une belle femme décapitée. Telle quelle, elle pouvait plaire encore.

Lettré comme Sembat, non moins averti, mais tellement plus sérieux, Laurent-Vibert goûtera peu ce paradoxe. Le « sinon faites la paix » du riche et spirituel socialiste prend une saveur amère pour qui a pataugé dans la boue et sué les sueurs d'angoisse. Il scandalise surtout ceux qui ont tenu la main d'un enfant de leur race, ami de toujours ou de la veille, dans le moment qu'il exhale, avec une gorgée de sang, le dernier souffle d'une jeune vie fauchée.

L'Etat! On n'a pas recherché des années durant, et dans Rome même, le cimetière du prodigieux empire, on n'a pas contemplé les grandes têtes politiques de l'histoire, on n'est pas le lecteur obstiné, émerveillé du Testament politique de Richelieu : « Si mon ombre, qui paraîtra dans ces mémoires, peut après ma mort contribuer quelque chose au règlement de ce grand Etat... ». On n'est pas, enfin, par la pente naturelle de son esprit et toutes les inclinations de son cœur, le serviteur passionné de son pays, pour conclure sur ce point par une plaisanterie.

Sitôt affranchi de la charge qui lui a été confiée, lourd d'inquiétudes pour l'avenir mais confiant dans les forces vives de la France, en dépit d'un mépris désormais solide pour les politiciens qui la rongent, Laurent-Vibert, avec une entière indépendance et une loyauté singulière, entreprend, seul en face de lui-même, la révision de toutes les valeurs.

Sa culture fera son effort pénétrant et facile. Il n'ignore pas comment furent menées les grandes négociations de l'histoire. A Versailles, il vient d'être témoin. Il compare. Puis il va aux documents de toutes sortes. Dans sa recherche, il porte cette chaleur naturelle, cette volonté sympathique qui suffisent, pour certains privilégiés, à illuminer les textes. Voici que se déroulent devant sa pensée, mieux avertie, les fastes de l'Etat français. Sous la complexité des insti-

tutions, les détours de la politique, l'incertitude des interprétations, comme il sait discerner l'unité d'un long et inflexible dessein! Comme il écarte tant de sottises érigées en préjugés, et pour parler net, l'amas des mensongères infamies dont les prébendés du régime font aujourd'hui la pâture des Français! Il suivra, lui, la ligne toute droite qui va de Hugues Capet au couchant de la Monarchie Française. Tout au long, sauf en des points très rares, il voit la France, telle qu'il l'envisage — non pas la France d'une secte, ou d'un parti, ou d'une chapelle —, mais la France réelle, dans l'ensemble de son destin représentée — et, mieux encore — symbolisée sous la couronne des Lys. Les sombres défilés où la Patrie ne se reconnaît plus ne s'ouvrent-ils pas précisément sur les périodes où manque le Prince?... et cette représentation de tout et de tous, passé, présent, avenir, ordres de la nation, intérêts spirituels et temporels, lettres et arts, fortunes et métiers, guerre et paix, villes et champs, quand le Comité du Salut Public, en dépit de tout voudra, pour un temps, l'assurer encore, de quel holocauste il faudra payer l'effort d'un patriotisme presque inhumain tant on le voit crispé sur un impossible miracle!

Oh! de quel holocauste, hier encore, nous avons dû, nous aussi, payer!

Monsieur Bergeret, s'il prend aisément son parti, du moins a bien vu :
« Nous n'avons pas d'Etat ».

Eh bien! Il nous en faut un.

C'est ainsi que raisonnent les mâles. La route, une fois reconnue, ils s'y engagent et marchent vers le but. Qu'importe la douceur du gîte qu'on vient de quitter. Qu'importe si l'hôte est sur le seuil et nous invite avec des gestes d'amitié à ne nous point éloigner encore. Et, sans doute, il serait facile de se bercer, pour un temps, d'un peu d'illusion. La tempête semble apaisée. Tant de voix modulent avec un sourire l'éternelle chanson des apeurés et des sceptiques : « Tout cela durera bien autant que nous ». Il reste l'art, les voyages, les délices de l'amitié...

Oui, mais il y a la France.

Et Laurent-Vibert, décidément, a choisi.

Les hautes qualités de l'homme, son immense érudition, l'affabilité de son caractère, cette bonne humeur faite d'énergie et de bienveillance, voilà pour at-

tirer et fixer bien des regards. Quel collaborateur souhaitable! Et d'une ambition si épurée qu'il abandonnerait volontiers — il le fait bien voir — tous les rayons de la gloire à qui lui laisserait la charge du travail. Les maîtres de l'heure s'accommoderaient fort d'une pareille recrue.

On lui proposa des places. On fut pressant. Puisqu'il savait réussir, pouvait-il désertier la tâche?... La carrière administrative, la diplomatique lui sont ouvertes. En vérité, il n'a qu'un mot à dire...

Je sais qu'il fut tenté. Oh! pas du tout par les honneurs. Mais, tout de même, un instant, il a pétri dans ses mains une parcelle de cette matière dont on fait l'Histoire. Faut-il maintenant qu'il renonce? Ce qui lui est proposé n'est point négligeable. Il serait le restaurateur de notre marine marchande si durement éprouvée par la guerre. Quelles perspectives! Quels beaux services à rendre! Et, certes, dans cette imagination toute nourrie de notre grandeur passée, impatiente d'une grandeur nouvelle qui ne lui paraît pas illusoire, se lèvent à l'envi de glorieuses visions. C'est l'œuvre d'un Sully, d'un Colbert, d'un Vergennes, dont il sent bien qu'il saurait être le disciple... Et sur ces mers qu'il a parcourues, qu'il aime en voyageur, en poète, en politique, sur ces mers dont l'immense houle berce tous ses songes, il voit le pavillon français relevé par son effort et flottant à la corne d'innombrables mâts...

« La mer est celui de tous les héritages sur lequel tous les souverains prétendent plus de part, et cependant c'est celui sur lequel les droits d'un chacun sont le moins éclaircis.

« L'Empire de cet élément ne fut jamais bien assuré à personne...

« L'Angleterre étant située comme elle est, si la France n'était puissante en vaisseaux, elle pourrait entreprendre à son préjudice ce que bon lui semblerait, sans crainte de retour... ».

Ainsi va Laurent-Vibert, se redisant les aphorismes d'un Richelieu. Mais, cette « puissance en vaisseaux » elle postule précisément, et plus que toute autre prospérité, l'Etat dont il vient de constater la carence.

Le grand Cardinal n'a-t-il pas écrit encore : « Les vieux titres de cette domination sont la force et non la raison ; il faut être puissant pour prétendre à cet héritage ».

Or, cette force sur quoi fonder, ceux-là justement qui le sollicitent, viennent d'en renier devant lui le bienfait. Les « titres de notre domination » on les déchire follement sur la foi des prédicants hypocrites qui maintenant prétendent mener le monde. Laurent-Vibert est sans naïveté. Ces mots dont usaient les ouvriers sublimes dont il a fait ses maîtres, quel effarement s'il venait à les prononcer dans les milieux parlementaires. Et s'il ordonne sur eux ses plans, voyez-vous le scandale? Entendez-vous d'ici le député de Romorantin ou le sénateur de Montélimar interpellant le ministre? Quoi donc! On s'occuperait chez nous d'autre besogne que l'électorale?

Et le chef? Où serait-il celui qui couvre le bon serviteur et sauvegarde les résultats de son effort?

Non! la place, à vrai dire, serait confortable à qui la remplirait selon la loi démocratique, je veux dire paresseusement et coûteusement. Mais pour qui veut entreprendre, aboutir, créer, pour qui veut seulement sauver quelque richesse nationale, un homme averti sait trop que manque la première condition du succès. Richelieu, lui, parlait au Roi.

Lentement, non sans quelque amertume, Laurent-Vibert écarte l'illusion d'impossibles travaux et revient dans sa ville. Il y attendra, dans un labeur plus humble que, de tout son cœur, de toute son intelligence, il s'emploiera à magnifier, l'heure, l'heure inévitable qui sonnera...

Et c'est alors que je l'ai rencontré.

Cette amitié qui maintenant va naître et s'épanouir, cette amitié si belle, si puissante, si lumineuse que j'en demeure à jamais ébloui, j'en trahirais l'âme même, ô mon grand ami, si je n'en rapportais l'hommage au maître sous le signe de qui elle fut.

Pas même trois années! Quel bref espace! Et cependant qu'il est illimité si je songe aux prestiges dont vous l'avez rempli. Vous êtes venu un jour, avec une aisance souveraine, cette main si franchement tendue, et sans tarder — à quoi bon? — vous m'avez dit à quel point vous vous sentiez entraîné par le génie de Charles Maurras.

Jusqu'où vous mènerait-il? Vous ne le saviez pas très bien encore. Mais le

chemin que, déjà, porté par son art, soutenu par sa dialectique, vous aviez parcouru, vous le mesuriez avec étonnement.

Certes! vous n'étiez point de ceux qui acceptent, sans examen, la dogmatique révolutionnaire. Des années durant — et hier encore, aux conférences de la Paix —, vous en avez déploré les affreuses faiblesses. Mais quoi! il est des manières de penser, de sentir, de formuler, si communes au temps où nous vivons, qu'on ne songe presque plus à y appliquer la critique. Autour de vous, ces maîtres, ces amis, dont vous vous sépariez avec un respect déchiré, une peine si touchante, de si nobles regrets, ces maîtres, eux, ne doutaient pas. Et voici que la misère intellectuelle de tout un siècle, son inquiétude, son intempérance, les impasses où il s'était fourvoyé, les sophismes sur quoi il s'appuyait encore, choquaient votre esprit, votre patriotisme, jusqu'au dégoût.

Tous les éléments de votre ample culture protestaient contre la barbarie grandissante. Vous redoutiez que, pour tendre à l'universel par les routes d'une fâcheuse philosophie, notre France, le monde tout entier allassent aboutir à l'Irréalité, au déterminisme, au mécanisme, à ce que vous nommiez un « conformisme atroce ». Vous étiez tout entier dans ce cri d'une bouche fraternelle que, d'ailleurs, vous aviez inspirée : « O Pallas! c'est ici qu'il faut t'invoquer, sainte architecture de la Cité, selon l'ordre mesuré de l'Harmonie! Et toi, Rome, qui, passant à l'empire dut enfermer la souple essence de cet esprit constructeur dans la matière dure du Droit! La Chrétienté ne perdit rien d'abord de cet ordre qu'elle ne cessa de présenter aux peuples, mais exalté! Exalté juste au point miraculeux où rien de la mesure parfaite, de l'équilibre achevé, ne se rompit ».

Pallas! Rome! la Chrétienté! l'ordre latin! Comment n'auriez-vous pas prêté l'oreille à la voix impérieuse d'un Maurras? Déjà il vous possède et vous en êtes possédé. Et vous voici obligé de collaborer à cette reconstitution nationale dont le plus pressant appel, pour les intelligences comme la vôtre, marque l'angoisse d'un monde dérégulé si la France faillit à sa mission qui est de l'ordonner.

Et pourtant, à cette heure même où vous allez choisir, je crois deviner quels scrupules vous retiennent encore.

Vous savez trop bien l'histoire pour y trouver contre la monarchie l'ombre d'un préjugé. Notre passé qu'à la différence de tant d'autres vous connaissez bien vous enseigne la fierté bien plus que la tristesse. Rien ne vous révolte comme cette bestiale entreprise menée depuis trop longtemps et de trop de côtés contre notre longue gloire. La royale vertu d'un Louis XIV — il m'en souvient — vous tire de belles larmes filiales... De quel soin vous avez édité *les enseignements de Saint Louis à son Fils...* De quels commentaires vous savez orner les habituelles formules des actes de la monarchie! Quels croquis charmants, d'un dessein si pénétrant, vous avez tracé des Princes de la Maison de France.

Je vous relis, au hasard des feuillets :

« Un Roi de vingt-trois ans faisait rayonner au-dessus d'un peuple rentré dans l'obéissance après l'équipée de la Fronde son visage de jeune dieu, encadré de cheveux blonds ».

Et plus loin, quand vous avez conté l'aventure de Candie, je veux vous entendre conclure :

« Ah! le bon billet de Louis XIV à l'Europe chrétienne! Faut-il le dire? J'aime ces calculs et, tranchons le mot, cette duplicité. Je crois bien d'ailleurs que personne ne s'y trompa. C'étaient là gestes et jeux de princes. Ces formes et ces gestes sauvegardaient la paix des empires. Plus de netteté eût bouleversé l'Europe. Ces somptueux voyages, ces voiles gonflées au vent vers d'incertaines destinées, ces faits d'armes, tout ce soleil sur ce beau sang, et l'énervement dans les fausses-brayes, et les détonations sourdes des fourneaux vénitiens, il fallait tout cela, et toute cette parade, pour que la France restât grande et respectée. Tout ce jeune courage jeté comme l'écume d'une noble bête de race aux vents de la Méditerranée fut utile, parce que la tête pensive de Colbert et l'humeur prévoyante et fine d'un jeune monarque ne laissaient rien perdre de ce trésor répandu ».

Ah! Peintre, Peintre! La main qui brosse de pareilles toiles, comme on la sent tremblante sous les battements d'un cœur enivré!

Je vous vois encore, composant dans une forme magnifique le texte des « Archives de Penthièvre » — *La Maison Royale de France...* Et votre rire éclatant quand nous découvrîmes qu'il sonnait, ce texte, une assez belle fanfare

pour avoir mérité que Chateaubriand, lui-même, se fit plagiaire et l'incorporât sans prévenir dans sa propre prose!...

Quoi! vous redisiez à plaisir : « Trente-neuf rois de France, quatre empereurs d'Orient, sept rois des Espagnes et douze rois de Navarre, douze saints et quatre cent dix souverains ». Comment, artiste, historien, Français, ne pas frissonner d'un pieux orgueil?

De quel mépris encore amusé vous toisiez les sots qui, pour un peu de Michelet que, par hasard, ils avaient lu, prétendaient insulter aux Pères de la Patrie!

Non! ce qui vous retenait, c'était la crainte que cette institution prodigieuse, la Monarchie française — vous prononciez en souriant : française — ne fût toute entière restituable, dans sa forme souveraine et dans son droit — que vous n'hésitez pas à nommer divin —, malgré les sauvages confusions presque partout propagées par les débauches de l'esprit démocratique.

Près de vous, on écrivait :

« L'autorité du droit divin, qu'est-ce donc, l'incroyable, qu'elle entend légitimer? Je crois que c'est simplement la croissance naturelle de l'autorité parmi les hommes... ».

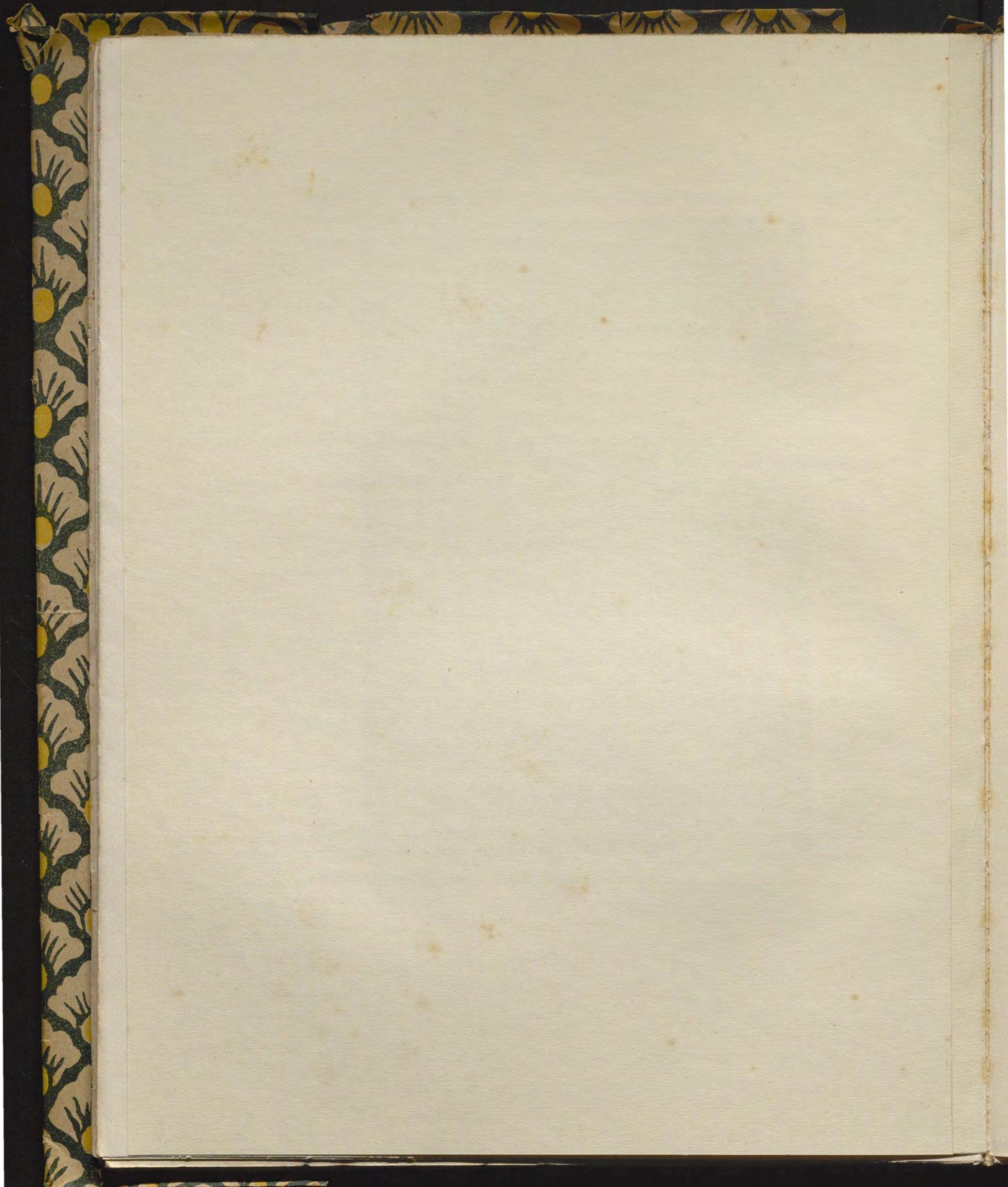
Et encore :

« Les railleurs de la philosophie du trône, s'ils se gaussent du droit divin que parlent-ils encore de la primauté du droit? Le droit n'a pas des commencements toujours si sûrs, ni si logiques ».

C'est que, cette monarchie, vous ne vous êtes jamais lassé de l'étudier et de la mieux comprendre. Et plus vous avancez plus vous découvrez par quels intimes liens elle s'attache à notre terre.

Un à un vous retrouvez ses traits. Plus complexes mille fois et plus magnifiques qu'on ne l'imagine d'ordinaire, chaque jour ils s'éclairent et se précisent dans votre pensée. Alors, quelle stupeur devant tant d'oubli, tant de haine, tant d'inintelligence surtout par quoi fut dissimulée aux yeux de trop de Français la splendeur d'un tutélaire visage. L'ignorance basse de nos politiciens, vous la nommez « un crime contre la Patrie » et j'entends encore de quel ton vous déclamez les préliminaires des Capitulations de 1604 :





« Henry le Grand, Empereur de France, Médiateur des peuples de la créance de Jésus... ».

Quels titres! Quel arbitrage! Quel « merveilleux héritage » dont vous ne pouviez admettre que la moindre portion fût à jamais perdue!

Mais que faire? Dans le temps même que vous parcourez cet Orient, débordant des trésors que nous y avons versés, la France accepte de la Société des Nations — ah! la belle Eglise! — où siègent à ses côtés, la république du Honduras et celle du Guatemala, le plus misérable des mandats. Les traités de Savary de Brèves sont remplacés par le « papier de Genève ».

Et devant ce scandale intellectuel vous ne pouvez vous contenir :

« Je suis Français, ce qui implique dans cette affaire des droits incontestables et des devoirs précis. J'examine, je juge, je résous suivant les intérêts de mon pays. Ah ! la bonne règle, droite, solide, et qui ne trompe personne... ».

Vous cherchez aussi, pour le suivre, « un Français robuste d'esprit et de caractère, qui ne passe pas sa vie à geindre ni à craindre ».

Et c'est alors que la porte du cabinet de Maurras se referme sur vous.

« Cet accord — a écrit Maurras — fut le type même de l'adhésion intellectuelle pure ».

Qu'on ne s'y trompe pas! Laurent-Vibert venait de très loin. Autour de son enfance, personne qui eût gardé la moindre étincelle d'une foi monarchique. De fortes, très fortes études, guidées comme elles le sont aujourd'hui, l'ont introduit aux larges spéculations intellectuelles. On sait de reste que l'Université, il y a vingt ans, s'était faite, avec une étrange soumission, la servante de la Révolution. Progrès, Evolution, Devenir, sont les fondements d'une métaphysique à quoi il fallait adhérer sous peine d'être nommé « rétrograde » ou, ce qui est insupportable pour un jeune homme : cerveau de pauvre qualité. Du « Dieu qui devient » à la Démocratie qui le crée dans les convulsions d'un interminable enfantement, la pensée glisse d'une marche insensible mais sûre. En bref, le brillant disciple de l'« *Alma Mater* » devait être républicain, démocrate, et tout au moins fortement indépendant de la tradition catholique.

Laurent-Vibert fut tout cela. Il le fut avec une entière bonne foi et toute

l'ardeur de son tempérament, lequel était noble. Il portait à ses maîtres — et dans le temps même qu'il déplorait leurs erreurs — une gratitude touchante. Comment n'eût-il pas, aux années de sa jeunesse, fait siennes leurs doctrines et tenu pour assuré ce qu'ils affirmaient avec force lui avoir démontré ?

Cette semence, dans un cœur généreux, pour peu que le cerveau soit médiocre, lève en fleur d'anarchie. Le cerveau est-il bon, mais le cœur médiocre, c'est « l'arrivisme » qui va germer. Le disciple bien stylé se fait agitateur socialiste et ne s'apaise que nanti. Nous aurons un ministre de plus, dévôt du suffrage universel, accordant en secret à la fortune les égards qui se doivent et parlant de tout avec facilité, à quoi se reconnaît présentement l'homme d'Etat.

Mais imaginez un cœur magnifique, une tête libre et forte, le fils enfin d'une bonne mère, s'il ne s'échappe par une spécialisation qui l'absorbe désormais tout entier, non sans le diminuer, comment le bagage de l'école, pour copieux qu'il soit, pourrait-il lui suffire ?

L'étude de l'Histoire, la vie des Empires, d'immenses lectures, des courses à travers le monde, un séjour prolongé dans la Ville Eternelle ont éveillé chez Laurent-Vibert — nous l'avons dit déjà — l'inquiétude de l'Universel. Il comprend trop de choses. Erudit, il embrasse avec la fougue qui lui est propre trop de parties de l'Univers ; artiste, il vibre d'une ardeur presque douloureuse au frémissement de trop de lyres, pour ne s'impatienter pas de tout ce qu'il faut bien nommer une limite.

Etre nationaliste, n'est-ce pas se contraindre à ne voir que sous un angle unique et par là rétrécir son horizon ? Etre catholique, n'est-ce pas subir, sans examen, une loi rigoureuse ? Autour de lui, qu'on a donc vite résolu ces problèmes. Il ne rencontre que des citoyens de l'Univers, des dévorés d'amour pour l'humanité, des supérieurs à la mêlée et tous se consolent aisément des vicissitudes de leur patriotisme avec cette idée que les temps sont révolus et que les cadres vieillissent doivent craquer de toute part. En attendant, ils s'installent.

Joignez que, les maîtres de l'Action Française écartés — mais il ne les approche pas beaucoup encore ! —, l'ordre traditionnel, la civilisation latine, le patriotisme tout court, sont bien mal défendus. La réaction — puisque c'est ainsi qu'on parle — s'est longtemps réfugiée dans le piétinement têtue d'un libé-

ralisme qui répugne aux natures un peu fières. Une liberté, prise pour fin en soi, fut-elle dix fois stérile! Un droit de propriété que ne balance aucun devoir! Une épaisse bourgeoisie, écœurante d'avidité, inhabile aux fondations durables et la plus internationaliste des classes dès qu'il s'agit de ses capitaux! Voyons! Où s'adresser pour obtenir une riposte qui vaille? Faut-il l'attendre de ces conservateurs dont la loi première est, à la moindre alerte, de tout abandonner, pis encore, de tout offrir?

Songez aussi que ce patricien de l'intelligence et de la sensibilité demeure inaccessible aux fausses aristocraties ; qu'il garde pour les petites gens, pour les pauvres, une âme vraiment fraternelle ; que le désordre social le révolte. Il rêve pour le peuple non pas de droits théoriques sous la revendication de quoi se dissimule l'énorme duperie électorale, mais de droits véritables, de libertés sincères, de justice équitable. N'entendez pas que, d'une allure confite, le geste plein d'onction, il « va au peuple ». Non, sa démarche est nette, sa main est largement ouverte, sa parole est directe, rude s'il le faut, mais le cœur est plein d'amitié. J'en appelle aux témoins de sa vie. Il n'a point vu de larmes qu'il n'ait voulu tarir, point de détresse qu'il n'ait tenté de soulager. Il assiste et ne prêche jamais. Il n'humilie pas parce qu'il ignore le dédain. Il sait montrer à ceux qu'il oblige un visage souriant de gratitude.

Il ne croit pas aux castes. La haine de classes lui fait horreur. Qu'est-ce que vivre en société, sinon échanger des services? Il maintient dans ses relations professionnelles la notion — trop oubliée — du respect réciproque. La fonction du chef est lourde de devoirs. Il le sait et la remplit — cette fonction — comme il la conçoit. Il y introduit cette haute idée d'une Paternité attentive, dévouée, scrupuleuse, protectrice et bienveillante. Ceux qu'avec tant de simple déférence il nommait ses collaborateurs et ses amis ne me démentiront pas. Dans une mesure exacte il se jugeait et se proclamait responsable.

Faut-il dire — sans effleurer ici de trop délicats souvenirs — dans quel esprit familial il réglait les rapports du patron et de l'employé? Non, il ne se croyait point dégagé de tout soin, lorsque, ses heures terminées, le salaire payé, l'ouvrier quittait l'atelier. Par delà son travail il le suivait encore d'un regard attentif et profond. Si l'attitude, une confiance rapportée, un appel timide, lui laissaient

soupçonner quelque chagrin, un secret trop pesant, une imprudence peut-être sur le point d'être commise, comme sa charité ingénieuse s'alarmait ! Et comme il excellait, d'une main silencieuse et prompte, à panser la blessure.

Par ce sentiment-là, il est chrétien jusqu'au fond de l'âme. Sa fortune n'est pour lui qu'un dépôt redoutable. Malheur aux détenteurs de la richesse qui ne se tiennent point pour des débiteurs. C'est là le scrupule constant de sa vie. Rendre, rendre avec sagesse, avec utilité, avec puissance et jamais ne se tenir quitte, envers quiconque...

Penser de la sorte, pour un homme qui, farouchement, a voulu maintenir son indépendance, c'est poser une grave question.

L'individualisme révolutionnaire dont le libéralisme bourgeois n'est que l'expression politique a transformé la notion de propriété. S'il est vrai que des textes romains en arrêtent la définition au droit de jouir, d'user et d'abuser, l'interprétation catholique de ces textes mêmes avait singulièrement tempéré ce que la formule porte en soi de matérialisme épais. Durant des siècles, la civilisation chrétienne n'a pas manqué d'attacher la propriété à la fonction et la fonction à la propriété. En dépit des déformations qui le ruinèrent, le système féodal se fonda sur cette conception des biens détenus pour prix de services rendus et en vue de services plus grands à rendre. Toute distinction sociale impliquait des privilèges sans doute, c'est-à-dire des droits singuliers dont le premier, presque toujours exercé, était de se ruiner pour quelque grand objet.

Reconnaissons que si le *xix^e* siècle et la métaphysique anglo-saxonne inventèrent les « classes dirigeantes », leurs philosophes et leurs économistes s'abstinrent assez souvent de commenter la parabole du Mauvais Riche. La liberté leur suffisait, ne fût-elle pour tant de gens que de mourir de faim. Chacun naît libre — dit la Déclaration des Droits de l'Homme — et muni de l'excellent conseil de Guizot : « Enrichissez-vous ». Il ne fallut rien moins que la menace socialiste pour que les possédants consentissent à se reconnaître quelques obligations. Encore les reconnurent-ils dans leurs discours et dans de fallacieux textes législatifs beaucoup plus que dans l'intimité des consciences.

La métaphysique de 1789 engendre un état social où la charité n'a que faire. Et la charité, le cœur de Laurent-Vibert, d'instinct, la nomme divine.

Soit ! mais qui donc s'y montra le plus attaché à cet ordre social ? Qui donc — des lustres durant — ne sut en réclamer rien autre que la conservation ? Qui donc, hier encore et après les épreuves de la guerre, inventa la subordination de toutes les pensées, de toutes les activités, de toutes les vertus humaines à la déesse « Economie » ?

Ne nous étonnons pas trop qu'un homme de cœur généreux, d'esprit dégagé de tout préjugé bourgeois, ait pu donner un temps dans la fantasmagorie d'un vocabulaire fâcheux. Pour bien des gens, être réactionnaire, c'est vouloir par-dessus tout maintenir l'état actuel des choses, c'est refuser l'espoir des progrès légitimes. La Démocratie qui a le génie de l'erreur et de la confusion accable ses adversaires sous l'épithète de conservateurs.

Oui ! je crois bien qu'avant d'aborder une doctrine encore voilée pour lui, Laurent-Vibert hésita, saisi d'un triple doute :

S'il adhère au nationalisme intégral ne va-t-il pas diminuer en lui l'homme qu'il veut être, l'homme universel, l'homme de Léonard de Vinci ?

Ne regrettera-t-il point d'avoir déserté une bannière — suspecte sans doute et médiocrement glorieuse — mais sous laquelle il a servi parmi des compagnons habiles, quelques-uns ouverts et même spirituels, et dont beaucoup lui restent unis par de communs souvenirs ?

S'il devient enfin, à son tour, un réactionnaire, faudra-t-il qu'il épouse les passions d'une classe éprise de jouissance, dure aux faibles et de laquelle on a pu dire — sans trop d'injustice — qu'en fait de dieux elle ne connaissait que le veau d'or ?

Nuées sans doute ! Son regard clair aura tôt fait de les dissiper dès qu'il aura serré la question et connu jusqu'au bout la doctrine de l'Action Française.

Elle n'enseigne point, cette doctrine, que le nationalisme exacerbé maintenant de tous les peuples de la planète est un phénomène heureux, bienfaisant. Ce phénomène elle ne l'examine pas du point de vue métaphysique ou du point de vue moral. Simplement elle le constate et le prend pour un fait. Le nationalisme, dans le monde moderne, est. Il grandit, il s'exaspère et partout on en constate les durs effets.

Il n'y a donc que deux partis à prendre, se placer au-dessus de la mêlée et

attendre, dans une tour d'ivoire, que l'univers se rende à une raison supérieure. Oui! mais donnons-nous garde que la tour d'ivoire ne soit assaillie et le solitaire entraîné dans l'immense convulsion. Que servira, d'ailleurs, de se hisser à l'universel dans un univers dévasté?

L'autre parti, le plus sage et le plus honorable, n'est-il pas d'accepter le fait inévitable et de s'enrôler avec une courageuse loyauté parmi les mainteneurs de sa propre nation?

Mais servir, n'est-ce point accepter des disciplines? obéir à des ordres? sacrifier son indépendance à un bien plus général?... Et dès lors, puisqu'il faut servir, les disciplines de la patrie ne sont-elles point les plus légères et même les plus favorables? La soumission à des chefs de sa propre race n'est-ce point la plus aisée? Quel bien serait supérieur au droit de vivre sur son propre sol?

Il y a des points de fraternité entre les hommes : les arts, les sciences, les religions. Mais ces points de fraternité ne sont même pas aperçus par les barbares. Seuls, les citoyens adossés à la muraille d'une cité forte peuvent nouer avec ceux d'en face ces liens subtils et pacifiques tissés dans l'or d'une civilisation fermement défendue.

Ainsi se justifie l'amour de la Patrie. La plus noble comme la plus intime ambition en commande le principe. L'homme qui refuse de se tremper à cette source vive ne saurait prétendre à l'universalité. Pour s'affranchir d'abord d'un joug salutaire il se condamne à errer dans les déserts de la solitude.

Mais, ce point résolu, et la décision prise d'être nationaliste et de l'être intégralement, c'est-à-dire de placer le fait national, le salut public, au-dessus de tout, cette France à laquelle Laurent-Vibert se donne, qu'est-elle donc?

Elle aussi, la France, est un fait. Il faut se résigner à l'accepter toute entière où, fils pervers, à la mutiler. Elle ne s'est point formée en un jour, l'héritière de la pure latinité. Des générations l'ont pensée avant qu'elle fut prête à s'épanouir comme Athènes et comme Rome, ses sœurs aînées. Le plus beau royaume qui fut sous le ciel n'est point comme on l'imagine communément une réussite fortuite de la nature. C'est une œuvre d'art, conçue et réalisée par un labeur continu, obstiné. Un arrêt, une défaillance, une erreur dans cette longue application, elle manque à sa destinée et compromet sa fortune.

Il ne faut pas vouloir être Français et prétendre limiter sa vénération. Du fond des siècles où s'écroule l'empire romain, voici que la patrie sort toute petite et fragile encore. Elle n'est qu'une heureuse possibilité, puis elle prospère, s'étend, se fortifie. Le Capétien belliqueux ou rusé, mais sachant ce qu'il veut, soutenu par la forte main de l'Eglise, se révèle héritier légitime du monde romain et crée, avec une sagesse étonnante, la politique de mesure. Jusqu'alors, on lut-tait pour l'hégémonie mondiale. Lui, plante et replante avec patience les limites de son pré carré. Quand sonnera l'heure de l'impérialisme nécessaire, c'est de la perfection de son ouvrage que la monarchie tirera ses titres et l'éclat de son rayonnement. L'Europe, au temps de Louis XIV et plus tard, ne s'alarmera que d'apercevoir, au-dessus de son désordre, le faite d'une maison trop bien construite. Ce « Prince des lys », descendant de la plus vieille lignée qui soit au monde, tient un glaive sans doute mais aussi la main de justice. Double sym-bole d'une force mise exactement au service d'une solide et saine raison.

Et c'est un fait encore que cette politique harmonieuse et sûre a réussi ; qu'elle fit cette unité, cette paix française, si bienfaisante à l'univers qu'après des siècles les vestiges s'en retrouvent vivants jusqu'aux lointains déserts, com-me c'est un autre fait que de tels résultats furent compromis puis détruits avec un morbide acharnement par les révolutionnaires. C'est un fait que, depuis 1789, la France gorgée « d'idées suisses » tourne avec obstination le dos à ses origines et renie les principes de sa vigueur et de ses succès.

Pour masquer leur effort — l'effort « satanique » dont parle Joseph de Mais-tre — les apôtres nouveaux n'hésitent pas à tromper ce peuple auquel ils prodi-guent les protestations d'un platonique amour. Ils durent lui inspirer la haine de ses protecteurs séculaires et le porter à ce degré de fièvre qu'il s'acharnât lui-même contre sa propre existence.

Après méditation ! Est-ce donc aimer les faibles que de les guider, avec des clameurs sauvages et les plus fausses séductions, sur les pentes de leur ruine ? On leur dit : « Nous vous avons faits libres ! Quel bien vaut l'égalité ? Demain, c'est l'aurore de l'universelle fraternité ! ».

Cependant, à défaut des maîtres assassinés — qui du moins justifiaient leur autorité par l'œuvre accomplie et le sang qu'elle leur avait coûté —, il en vient

d'autres, anonymes, et par cela même, plus durs et insensibles mille fois. Ceux-là ne paraissent plus sous le chêne de Saint Louis. Le peuple subit, sans la bien reconnaître, l'incroyable brutalité!

« De la liberté, vous n'avez jamais qu'un sens négatif, car vous craignez toute tête qui s'élève pourvu qu'elle puisse être nommée, alors que vous supportez celles qui vous commandent dans l'ombre, *parce que dans l'ombre on ne les nomme pas...* Vous ne savez donc pas que ce qu'on nomme, on en est toujours un peu le maître? Il suffit de pouvoir nommer l'autorité, de lui donner un nom personnel pour qu'elle ne soit plus absolue, car elle se trouve alors définie. L'imprécis, le vague, le nébuleux, le chaotique, l'indéterminé, l'impersonnel, l'uniforme, voilà les vrais instruments de l'oppression et rien n'a si peu de liberté que le néant... Réfléchissez à cela. Le fond de votre inquiétude ne serait-il pas d'être comme un troupeau sans berger, une armée sans chef, que travaille *une peur obscure sans nom et sans forme*, et qui s'attend toujours aux coups du destin parce qu'elle ne sait comment le désigner ».

Autorité, commandement, discipline, les éternelles, les précieuses sauvegardes! Ceux qui les veulent abolir ont-ils donc un cœur si pur? Ils se disent justifiés par l'opinion qu'exprimerait le suffrage universel. Mais l'opinion se fabrique, le suffrage universel se travaille et le maître de l'œuvre c'est l'or, l'or vagabond, anonyme, l'or impitoyable pour tout ce qui combat son omnipotence, l'or dont on ne sait jamais par qui, au juste, il est détenu. A l'aide de l'administration napoléonienne, cette machine énorme et la plus inhumaine peut-être qu'ait connue l'humanité, l'or souverain assure sa tragique domination.

L'heureuse fantaisie, l'art, expression de sentiments éternels, l'intelligence enfin portent des chaînes d'esclave; les guerres de peuple à peuple se déchaînent, on voit des vieillards, des pères de familles pacifiques, des enfants imberbes, contraints de porter les armes; des villes s'écroulent de fond en comble, des cathédrales sont bombardées... Voilà donc les signes par quoi nous connaissons que l'apothéose démocratique est proche?

On dit — il est vrai — que ces inévitables sursauts marquent une période transitoire. L'humanité, demain, sera pleinement satisfaite. Nous n'assistons point à une agonie, mais à un enfantement.

Ici, cet esprit clairvoyant s'insurge. Quelle métaphysique de barbare ! Eh quoi ! Demain sera Dieu ? Cette fatalité du progrès, ce fétichisme de peuplade nègre révolte jusqu'au dégoût. Les fils des constructeurs de la cité devront-ils d'une âme pieuse en vénérer la destruction ? Et cette odeur de charnier faut-il la humer comme le parfum de l'avenir ? Nous irions sacrifier à ce Messianisme suspect, importé de l'Orient par des prophètes balbutiants, toutes les richesses de notre passé ?

La décision de l'honnête homme est prise. Il maintiendra contre le flot qui l'assiège les parcelles de civilisation qu'il peut sauver encore. Il les maintiendra, avant de reprendre à la faveur d'un temps moins misérable la tâche de continuer ses ancêtres. On ne brise point avec la tradition, avec l'expérience, avec l'ordre si l'on souhaite d'accomplir une œuvre durable. Il faut dire avec Gœthe :

« Heureux celui qui se souvient avec plaisir de ses pères ; qui entretient avec joie l'étranger de leurs actions, de leur grandeur, et qui goûte une satisfaction secrète à se voir le dernier anneau d'une belle chaîne. Heureux celui-là, car une race n'enfante pas soudain le demi-dieu ni le monstre. C'est seulement une suite de méchants ou de bons qui produit à la fin l'horreur ou la joie du monde ».

Ce retour volontaire à la tradition ne nous condamne point à un insipide piétinement. Tradition, est-ce immobilité ou mouvement ? La question est vite résolue : qui dit tradition, dit connaissance des lois de la vie individuelle et sociale, observation de ce qui, dans telle nécessité, a réussi ; de ce qui, dans telle autre rencontre, a échoué. En vérité, c'est pauvre besogne que rouler éternellement le rocher de Sisyphe. Rien ne prospère que par l'application renouvelée de méthodes qui ont fait leurs preuves. Ce qui est vrai pour les arts l'est aussi pour toutes les sciences. La Politique est art et science à la fois. C'est justement pour vivre, pour progresser, pour repousser chaque jour un peu sa propre limite qu'il faut être traditionnaliste.

En réaction donc, en réaction de tout l'être contre la doctrine révolutionnaire. Elle postule les ruines, et les édifices que depuis plus de cent années elle se vante d'avoir fondés, demeurent à l'état de projets. Elle est le verbalisme et le néant : *Verba et voces...*

Mais, en réaction non pas seulement contre tels ou tels versets de son Evan-

gile. Les partis conservateurs qui, sans cesse, « déplorent les effets dont ils vénèrent les causes » se réclament d'abord de la démocratie. Leur dévotion à l'idole hébétée se traduit par les plus basses genuflexions. On peut aimer le peuple, pratiquer avec passion la charité, porter dans toutes ses démarches une âme fraternelle et détester l'ignoble mensonge du peuple gouverné par lui-même. Et quand il serait possible que tout un chacun gouvernât, cela même serait-il souhaitable ? La foule n'a-t-elle pas toujours crié d'enthousiasme : « Vive ma mort » ?

Venu à ce point, d'un geste rapide, aisé, Laurent-Vibert fait justice du parlementarisme.

« Il y a un sophisme parlementaire, bien caché sous les habitudes du langage. Les mots ont ici, comme ailleurs, faussé les idées et incrusté l'erreur », écrit-il en 1922.

Où donc, en effet, dans ce système trouve-t-on les représentants de la France ?... Si les Français mâles, majeurs et vivants se sentent représentés par les élus du suffrage universel, tant mieux pour eux, encore qu'il y ait bien à dire. Mais la France elle-même ?

«... Comment ! cet immense et beau territoire, rassemblé patiemment, parcelle par parcelle, durant dix siècles, autour de ces vallées rayonnantes, délicates, pleines d'arbres tendres et d'eaux courantes, que nous appelons l'Ile de France, et tous ces champs, et toutes ces vignes apaisées, et les landes muettes et les purs glaciers, tout le mystère des forêts, tout l'enchantement des prairies, toute cette terre magnifique dont nous devrions à chaque printemps ramasser pieusement une poignée, pour renouveler le rite antique en élevant vers le ciel l'épi de Triptolème, cette réalité, magnifique et dorée, ce sol national et nourricier n'aurait pas une valeur propre et ne serait apprécié, dans son entité mystérieuse et tutélaire, que par le nombre d'habitants que porte son kilomètre carré ?... ».

Plus loin encore :

« Il s'agit d'organiser la France selon ses droits et la ligne claire de sa destinée. Je vois alors, à la tête de mon pays, les délégués tantôt du Cher, tantôt de la Corrèze ou du Lot-et-Garonne, prendre (de quel droit ?) la parole au nom de la France. Les fabricants du Nord et les métallurgistes et les pétroliers, et ceux qui vivent de la betterave ou des vignes, et les terrassiers et les tisseurs sont, par

leurs délégués, les maîtres de ces maîtres pitoyables dont la bonne volonté échoue devant ces coalitions et ces intérêts. Et la France mutilée voit disparaître, un à un, dans la paix gagnée par tant de pleurs et de sang les gages conquis dans l'exaltation du sacrifice ».

Reste enfin, devant ce haut esprit, ce qu'il faut bien appeler — pour parler comme tout le monde —, la question sociale. Qu'elle soit posée dans le monde contemporain sous la forme d'un problème de justice, c'est un fait encore. Et c'en est un autre que l'individualisme des Droits de l'Homme n'aide ni à la voir clairement ni à la résoudre.

Un cœur un peu fier répugne, ici encore, aux solutions du libéralisme. Au surplus, nul aujourd'hui, pour peu qu'il ait pensé, ne s'en voudrait faire le champion. La démocratie libérale, sur le terrain de l'organisation du travail, n'a cessé de reculer. Car, si vous dites organisation, vous dites groupement, et cette idée seule sous-entend la hiérarchie. Deux notions alarmantes pour les disciples de Jean-Jacques Rousseau. En dépit de cette intime contradiction la position syndicale est, dans la société moderne, inexpugnable.

Malheureusement, le Régime exerce, là comme ailleurs, sa vertu propre qui est de diviser. C'est au sommet de l'Etat que se fomentent la querelle entre les citoyens. Où il fallait envisager la production avec ses organes distincts, parfois antagonistes mais pas nécessairement irréductibles, les bons apôtres de la mystagogie républicaine ont envisagé l'électeur, et naturellement le Parti. On a dressé le travail contre le capital. Puisqu'on ouvrait l'arène, l'un et l'autre n'avaient qu'à disputer de leur mieux. Ils n'ont pas manqué à la tâche qui leur était assignée.

Tout cela n'est pas sans raisons profondes. Il y a dans chaque bataille des ramasseurs de butin. Vulgairement, on les nomme « charognards ». Entre les deux ennemis s'est installée une horde de politiciens. Les uns exploitent le travail, d'autres le capital. Les plus forts exploitent les deux à la fois, tirant de cette guerre sans cesse rallumée par leurs soins le plus clair de leurs moyens d'existence, ils auraient tort de favoriser la conclusion de la paix.

Une Monarchie — il suffit d'y réfléchir — serait plus à son aise. Héritaire, elle n'attendrait rien du suffrage universel. Elle serait par nécessité, par

fonction — Jaurès disait « par égoïsme »! — plus soucieuse de la justice que du nombre des voix. Ce seul mérite la désigne au rôle de médiatrice. Le pouvoir électif souffle le feu, la monarchie du moins tenterait de l'éteindre. Traditionnelle, c'est dans les réussites du passé qu'elle chercherait les éléments d'une solution. Décentralisatrice, elle donnerait à cette solution une diversité et une souplesse dont la complexité moderne s'accommoderait fort. Ses plus récents théoriciens ont imposé à beaucoup de cerveaux les plans d'une reconstruction qui a — *mutatis mutandis* — tous les traits des fortes institutions à l'aide desquelles a prospéré la vie française.

Effacer des antinomies qui sont de pure façade et ne correspondent à rien de réel, rendre à l'ouvrier le goût du travail et le respect du métier, restituer chez l'employeur les mêmes vertus et quelques autres encore, c'est à quoi pourrait s'employer un gouvernement qui ne tirerait pas son principe et sa vie même d'un éternel désordre intérieur.

Ecoutez encore comme Laurent-Vibert, sur ce point, se prononce. Au démocrate inquiet entendez-le répondre :

« Il y a là, contre vous, un anathème certain. Vous ne gouvernerez jamais. Jamais, en effet, vous ne pacifierez les esprits et vous ne réglerez les fonctions. Vous excellez trop à tout dérégler. Vous avez créé un organe monstrueux, l'opinion, et vous lui faites tout absorber. Par vous, le genre humain est définitivement divisé et, par vous, les choses sont jetées dans la confusion ».

« Vous ne gouvernerez jamais. Les démocraties s'en iront, en vertu de leur propre loi, sans chefs, sans lumière et sans boussole, jusqu'aux abîmes du désordre. Elles seront en proie aux guerres, étrangères ou civiles, aux révolutions, à toutes ces fureurs de la barbarie qu'une claire civilisation avait une à une domptées. Vous ne gouvernerez jamais et cette fonction si nécessaire aux sociétés qui veulent vivre, personne ne l'assurera que des aventuriers, de provisoires thaumaturges ou d'anonymes et malfaisantes puissances. Vous ne gouvernerez jamais; aussi les petits, les faibles ne seront jamais en paix, victimes désignées d'inavouables ambitions et de conflits où ils ne seront en rien intéressés ».

Cette vue nette d'un Etat sans représentant — le « trou par en haut » de Marcel Sembat — détermine à jamais une tête bien faite. La vision de ces petits,

de ces faibles « qui ne seront jamais en paix » commande l'action contre les fausses puissances. Il ne s'agit plus ici de préférences, ni de paradoxes, ni même d'amitiés. A d'autres, les tristes jeux d'un dilettantisme profitable. Il faut lutter pour la civilisation et d'abord rendre la France à ses destinées d'inspiratrice raisonnable et de guide.

Laurent-Vibert est, désormais, le disciple ardent de l'Action Française, un apôtre de cette monarchie traditionnelle, héréditaire, antiparlementaire et décentralisée, dont Maurras a reconstruit la théorie, de ces Républiques françaises déferées sous le Roi dont il s'attachera à faire refleurir quelques-unes. Il ne voit pas, inventaire achevé de toutes les doctrines, d'autre moyen pour replacer notre pays au rang que le régime démocratique, incontestablement, lui a fait perdre.

Dans ces groupes nouveaux, parmi des hommes très différents qu'hier il ignorait et dont il découvre aujourd'hui qu'ils ne sont point de trop fâcheux compagnons, Laurent-Vibert entre de son pas décidé, un sourire sur les lèvres, la main tendue, magnifique de bonne humeur, de franchise affable et de volonté.

Très vite il a fait son tour d'horizon. Or, voici qu'il s'émerveille. Au premier abord il perçoit l'intime union de tous autour des points fixes de la doctrine. Cette union, il sait bien qu'elle est une force. Il en percevra d'autant mieux la richesse qu'elle donne aux relations du cœur dont il est fervent une saveur singulière. S'il est vrai que « la diversité c'est le mal » et qu'un peuple ne gagne rien à disputer de tout sans trêve ni repos, c'est un rare bienfait qu'une discipline intellectuelle où des points de vue déterminés et constants commandent à tous et à chacun des conclusions nécessaires. Mesurez cependant ce qu'une pareille communauté d'esprit ajoute de charme exquis au commerce de l'amitié. Elle n'exclut aucune originalité, n'opprime aucune fantaisie. Je dirais volontiers que les personnalités en sont exaltées parce que leur activité s'ordonne et s'élançe dans toutes les directions, sûre de rencontrer partout les barrières qui la préserveront des confusions et des discussions stériles.

De ce phénomène — cette télépathie, comme nous disons — notre ami marque son étonnement. Le symbole de la société française, à l'heure où nous

sommes, pourrait bien être la tour de Babel. Toute idée qui se fait jour, qu'importe son origine et fût-elle absurde, réclame d'abord son droit à la vie. Rien n'est plus aisé que de l'introduire dans le monde en lui donnant du sérieux. Les mots ayant perdu leur sens précis, c'est un sujet nouveau de querelles que nulle paix sincère et définitive ne terminera jamais. L'intelligence se perd à ces jeux de sophistes, et si beaucoup de gens ne peuvent, à la vérité, plus rien, c'est que les organes de leur pensée s'y sont trop volontiers pervertis. Les démarches libres de l'intelligence ne doivent pas être confondues avec ses vagabondages et jamais un train — pour rapide qu'on le désigne — n'est moins libre de rouler que dans le moment où il déraile.

Je crois entendre encore et revoir Laurent-Vibert éprouvant les béatitudes de l'accord. Bien vite et sur tant de sujets qu'il embellit et illumine de sa radieuse compétence, il en devient le centre. Il se replace entre gens de sa race qui ont retrouvé une âme commune. On ne discute avec animation que pour porter plus de lumière sur un sentiment unanime.

De la rupture, de la séparation, de mille divorces, de cette mésintelligence quotidienne que nous impose la vie contemporaine, Laurent-Vibert, comme nous tous, avait souffert. Plus que d'autres peut-être parce qu'« il aimait aimer », il avait frémi devant le scandale de la maison divisée contre elle-même. Un étranger de quelque valeur — disait-il — est stupéfait d'entendre sur les grands intérêts de notre pays raisonner des Français. La voix des partis étouffe la voix nationale. Au sein même des partis le glapissement des intérêts particuliers produit les sons les plus troubles. Comme toutes les démocraties nous avons cru que la discorde était une déesse. Il n'est pas jusqu'aux tentatives verbales pour reconstituer à l'heure du péril une « union sacrée » qui ne portent en soi l'aveu du vice affreux dont nous sommes rongés.

Faut-il que nous ne nous aimions pas ! Ce grand bien, cette union, pourtant sans y ajouter nulle épithète ampoulée, nous l'avons possédée et ce fut notre fortune. L'historien qu'il est évoque en saisissants tableaux la France de Bouvines et celle de Jeanne d'Arc, et l'élan de Denain et les heures où toutes les cloches de France, du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest, sonnaient pour tous les Français mêmes angoisses et mêmes fiertés.

Chez ses nouveaux amis, Laurent-Vibert connaîtra du moins que ces souvenirs sont tenus à haut prix. Il ne s'agit pas de vestiges curieux et que rassemblent des mains pieuses, mais des prodromes d'une amitié nouvelle, promise à une longue vie parce qu'elle se fonde sur des assises éprouvées. Ici, on pense librement parce qu'on ne méprise point les lois de la pensée, qu'on n'en fausse point les rouages en la confondant avec des intérêts ; parce qu'on retrouve le roc des plus nobles traditions humaines et qu'on se déclare constructeurs et non pas naufrageurs.

Cette tendre adhésion aux idées qui rassemblent contient en soi sa récompense. La division n'est pas seulement entre citoyen d'une même patrie. Elle s'insinue au fond de l'homme même qui devient la proie des contradictoires. La métaphysique révolutionnaire, poison maléfique, a porté la bataille jusqu'au fond des consciences. Beaucoup l'ignorent, insouciant de la moindre logique. Que les principes s'accordent « ou se gourment entre eux », pour ceux-là, qu'importe ! Beaucoup ne le veulent point avouer préférant en secret les chimères ennemies de la paix. La plupart souffrent de voir se dérouler, tout au long de leur chemin, les péripéties d'un funeste drame intérieur.

Faut-il des exemples ? Prenons-les illustres. Qu'un Clemenceau, républicain farouche, mais patriote jusque dans les moëlle se voie, dans le moment qu'il « fait la guerre » entouré de ceux-là qu'il tenait hier encore pour les irréciliables adversaires de sa pensée ; que ses anciens amis, au contraire, hurlent contre lui à la mort au nom de la doctrine qu'il a toujours professée, voilà-t-il pas un étrange conflit ? Il le résoud par la retraite et le silence. Mais qui peut affirmer que ses certitudes n'ont point été, ne demeurent pas pour toujours ravagées ?

Un fidèle catholique se proclame républicain. Eprouvez, s'il raisonne, la valeur de ses explications sur l'athéisme foncier du régime auquel il donne ses préférences. Conciliez, si vous le pouvez, l'individualisme des Droits de l'Homme et la conception syndicale des métiers, à quoi il faut bien revenir.

Ainsi, tous les jours notre littérature s'enrichit de la confession d'un nouvel Enfant du siècle.

L'enseignement d'un Maurras, au contraire, nous enseigne à réaliser, dans l'ordre des conceptions positives, et particulièrement politiques et sociales, une

puissante paix intérieure. Tout s'équilibre, le sentiment des libertés personnelles, celui des républiques particulières, avec la soumission aux lois plus générales du Salut Public. Le goût de l'ordre cesse de s'affronter avec les obscures tendances de l'anarchie. La délicatesse d'un patriotisme même ombrageux permet à cet homme qui s'appelle Callias de s'élever à l'universel. La plus fière indépendance se modère au rythme d'une hiérarchie dont le bienfait est ressenti presque aussitôt que la nécessité ; l'autorité trouve son fondement dans les services rendus, non plus dans d'aveugles désignations ou les honteuses usurpations de l'or. La tradition se révèle comme la mère des progrès souhaitables. L'héritage français est accepté tout entier, sans conditions, sans réticences, sans reniements. Un avenir humain s'envisage au-dessus du chaos..., quelle allégresse !

Voilà pourquoi Laurent-Vibert répète souvent et avec quelle expression de joie : « J'ai trouvé ma vérité ». De l'inquiétude dont il a tant souffert, de l'avidité recherche toujours poursuivie et jamais dénouée, des rêves contradictoires, le voici délivré. Il ne lui reste que le souvenir d'un effort intellectuel lourd de déceptions. Aujourd'hui la route est dégagée. Il en frappe le sol d'un pied alerte. Proprement il se tient « un homme libre ».

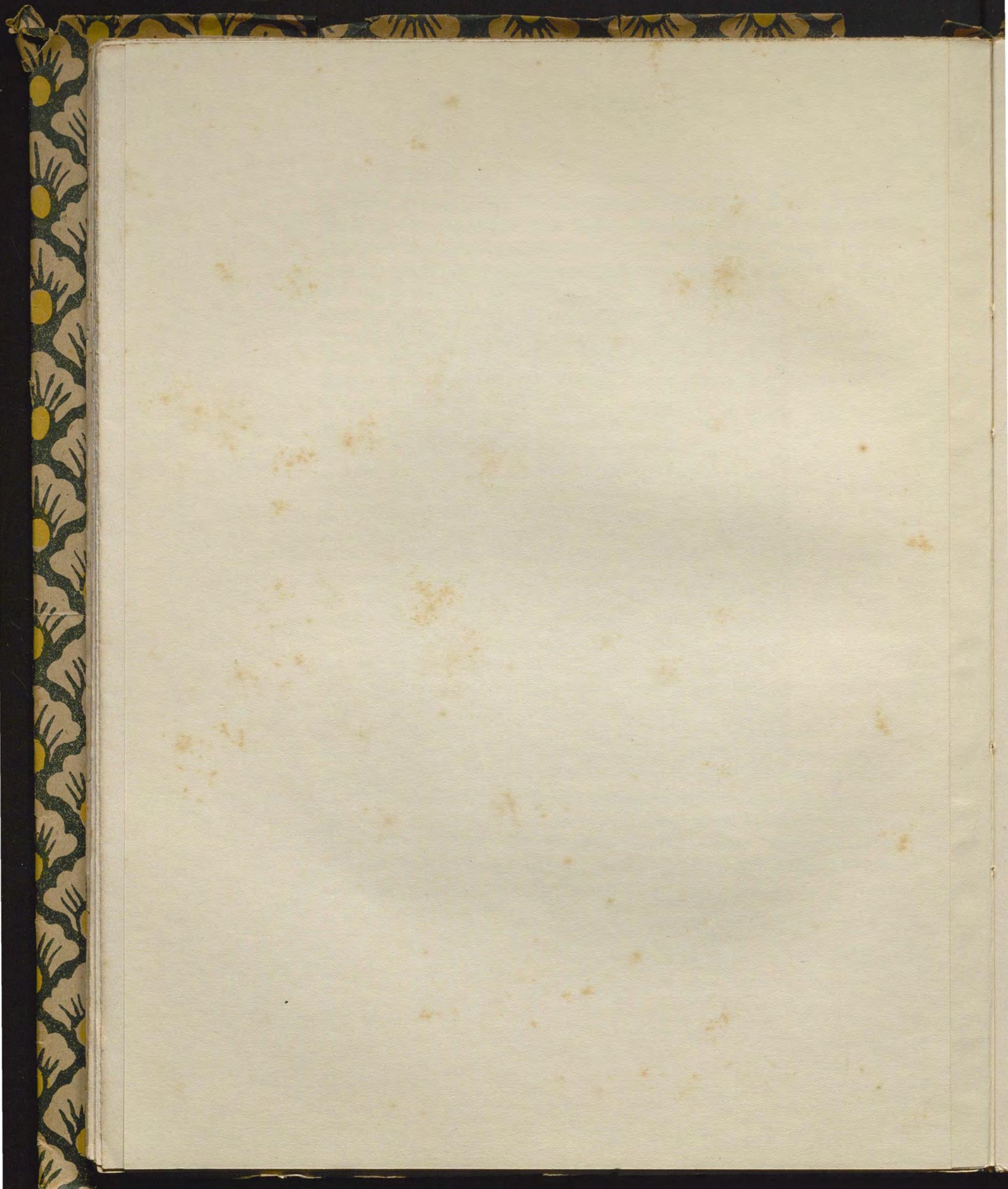
Il ne tarde pas à se mettre en marche. L'inventaire de ses aptitudes, de ses préférences, il l'avait fait depuis longtemps. Il sait où il peut exceller. N'est-il pas avant tout un voyageur ?

Ah ! que voilà donc un goût romantique ! Un siècle fut empoisonné par la nostalgie de ces pèlerins passionnés, avides de sentir ou seulement de voir danser leur ombre au centre des paysages fameux.

Qu'on ne prête pas à Laurent-Vibert des ardeurs si misérables. Il n'a aucune envie de promener ses mélancolies. Le réaliste qu'il est ne traîne dans son bagage aucun ennui qui réclame un décor. Il ne cède qu'à sa volonté de servir.

Parmi les documents dont il est curieux, qu'il a recherchés un peu partout, plus souvent à la « Méjane » d'Aix-en-Provence, ceux qu'il préfère, qu'il copie et porte contre son cœur pour les relire à ses amis, c'est sans contredit les récits des coureurs d'aventures qui surent être, par surcroît, d'excellents serviteurs de la France.





On imagine un peu trop chez nous que le goût du voyage date de l'invention de la vapeur. Il y eut de tout temps des esprits audacieux que tenta la fortune des mers et le mystère des rivages ignorés ; marins, diplomates d'occasion, négociants, savants, qui s'éloignent des années durant, courent le monde, accomplissent des navigations audacieuses, entrent par hasard dans les jeux les plus subtils de la diplomatie secrète, plaisent au Grand Turc ou se laissent par lui enchaîner aux galères, et reviennent au sol natal plus chargés d'expérience, d'étonnements et de récits que le vieil Ulysse lui-même ; l'espèce en foisonne. Il n'est que de retrouver leurs relations et de les lire comme faisait notre ami, les yeux émerveillés, le cœur frémissant de fraternelle émulation. On devine les emplois que ces énergiques ont tenu, lorsqu'un gouvernement habile et prévoyant, loin de s'en défier par crainte des « affaires » qu'ils pouvaient susciter, les utilisait pour les fins de sa politique. Le roi de France, par delà les mers, a sans doute ses ambassadeurs, magnifiques de courtoisie, de somptueuse prodigalité, il a aussi d'innombrables agents, pénétrant partout et partout accueillis parce qu'ils sont Français et bons compagnons. Ceux-là, s'ils réussissent, on les honore et on les comble, s'ils échouent, on les ignore ou même on les désavoue.

Quelles figures, celles de ces Routiers ! L'imagination la plus folle se déconcerte à les suivre. Il faut lire les pages que Laurent-Vibert leur a consacrées, les meilleures, je pense, qu'il ait écrites, parce qu'il y répand toute l'amitié dont, pour de tels héros, il déborde.

Avec lui, au coin du feu, combien fimes-nous de ces voyages ? Le pittoresque, l'esprit, la bonne humeur, la drôlerie de l'anecdote, l'intensité de l'évocation, même la vie rendue dans ses moindres détails à ces « bonshommes » oubliés, répandent sur le récit un charme singulier. Attendez cependant, le conteur a son but, et voici l'enseignement, l'enseignement sérieux, profond, parfois sublime qu'il sait construire avec ces parcelles inconnues de la grande Histoire.

Son étude préférée, sa « recherche », c'est la politique des Capétiens dans le Proche-Orient. Il s'est attaché à discerner d'abord, puis à suivre dans ses méandres infiniment sinueux, le grand dessein qui commence aux Croisades pour aboutir au pacifique empire — l'impérialisme romain — du Roi de France sur

les bords de la mer latine. Avec une science très sûre d'historien ingénieux et clairvoyant, il sait rattacher l'odyssée de ses personnages à l'œuvre immense qui s'est poursuivie durant des siècles. Et cette œuvre il ne la croit point à jamais détruite. La fonction des aventuriers qu'il aime c'est de créer, de nouer constamment, et puis de maintenir des amitiés dont, plus tard, un Etat avisé fera des alliances. La carence de ce pouvoir ne le rebute pas. Richelieu lui-même ou Louis XIV ou Vergennes, retenus par de plus proches soucis, durent détourner la tête. L'important, c'est de ne rien perdre, d'attendre des temps meilleurs, de sauver la tradition, mettre à l'abri les morceaux du patrimoine et continuer — ne fût-ce que pour l'exemple — la « Geste » des ancêtres.

C'est le principal attrait de sa vie, l'intime projet qu'il a formé et que, souvent, il nous confie. Renouer tant qu'il le pourra, par tous les moyens dont il dispose, les fils de notre influence, ces fils ténus, presque invisibles et qui constituent pourtant le réseau aujourd'hui saccagé de notre ancienne suprématie. Et cela n'est point tant chimérique. Notre politique fut surtout de courtoises relations, d'habiles gentillesses, de justice offerte à propos et sagement rendue. Au delà, bien sûr, derrière les messagers adroits il faudrait l'épée et la main de Justice, la pompe et la force du médiateur dont on savait bien, de Venise à Constantinople et de Tunis à Jérusalem, que les colères étaient foudroyantes et les arrêts sans appel. Mais à défaut de ces grands biens qui seront un jour retrouvés, pourquoi renoncer à tout ce que tentaient nos Pères ?

Chaque année il prépare son voyage. Il y met de la méthode. D'abord il va, sceptique un peu, mais avec sa coutumière bonne humeur frapper aux portes des bureaux. On ne comprend guère. Ces fonctionnaires il les ahurit. On se défie. Il le sait bien, mais que lui importe ? Et qui pourrait refuser à ce visiteur souriant, obstiné, armé du don de convaincre et dont l'intelligence rayonne, la lettre d'introduction, le passeport qu'il lui faut ? Résiste-t-on ? Il se fâche sans éclat. Il y met tant d'ardeur que, de guerre lasse, on s'exécute...

Et maintenant, tout est prêt, demain il s'embarque.

Alors, rayonnant de joie, tous les feux du départ illuminant ses yeux, il va voir ses amis. Il trace pour eux sa route. Il exige qu'on le suive. Ses étapes, lui-même saura les jalonner d'un grand cri d'amitié. N'est-il pas juste qu'aux heu-

res d'enthousiasme tout ce qui lui est cher soit présent à ses côtés, vivant d'une vie magnifiée ? Puis c'est l'étreinte de l'Au revoir... et voici qu'il vogue... On le sait heureux... on l'attend.

Ce qu'il fait au loin, mais nous le savons : à chaque pas il cherche la France. Son obstination sur ce point ne connaît aucune mesure. Il la cherche pour en restituer le visage dans un univers qui est à lui. Une inscription, la courbe d'un arc roman, la colonnette d'une fenêtre, le burnous d'un de nos goumiers, le geste d'un de nos consuls, la cornette d'une petite sœur au seuil d'une maison où l'on parle français, voilà ses points de repère. Partout il s'informe, prend note et tout de suite, s'il faut agir, il entreprend. S'il n'est aucun bien immédiat qu'il puisse procurer, soyez tranquille, au retour rien ne sera oublié et de quelle voix il réveillera les endormis, si haut qu'ils soient placés.

Vous pourriez mieux que moi le conter, ô saintes filles de la communauté de Bagdad, qu'il nous fit si respectueusement aimer. Vous savez si sa charité fut active et comme il vous vénérât pour avoir sans appui, sans secours, mais de toute la vigueur de vos grandes âmes, maintenu notre drapeau, en pleine guerre, en pleine Asie, et refusé de l'abaisser, quel que fût le péril.

Vous le diriez aussi, vous les soldats qui lui firent une place sous vos tentes, aux confins du désert. Votre simple héroïsme l'exaltait. Il eût tout sacrifié pour votre gloire.

Vous le diriez, vous tous qui, le voyant passer, réconfortiez votre courage à la chaleur de cette grande flamme.

Il laisse un beau livre, *Ce que j'ai vu en Orient*, des pages ailées, vibrantes de toutes les lumières qu'il aimait, riche de savoir, de finesse, de noblesse, un livre qui pouvait soulever beaucoup d'énergies, réveiller bien des indolences, éclaircir bien des ténèbres. Il en est un autre que des témoignages rassemblés pourraient, certes, faire aussi beau, aussi précieux, aussi fort et qui ne sera jamais écrit : *Ce qu'il a fait en Orient*.

Puis c'était le retour. Quelle joie quand nous le savions là ! Quand viendrait-il ? Ah ! comment revivre ces heures uniques ? Il entra et nous le nommions « le coup de vent ». Ce qu'il apportait c'était l'espace, les parfums salubres de la mer, la rumeur des cités lointaines, la sagesse antique, toutes les beautés du

monde. Il ouvrait ces trésors et premièrement c'était la fulguration des couleurs, l'ordonnance des lignes pures, les impressions saisissantes, marquées d'un trait vif, précis, donnant d'un coup tout le relief et la perspective et le mouvement à croire que, nous aussi, nous avons vu. Puis, ces richesses étalées, les paysages se classaient. Il peignait pour nous les grands ensembles. Et voici qu'il les peuplait. D'étonnantes figures les animaient...

La nuit s'avavançait... il contait toujours et nous pensions cheminer avec lui, sans lassitude, l'attention tendue, pénétrant dans d'étranges demeures orientales, frissonnants dans la fraîcheur bleue des nuits de Palmyre, discutant, avec ceux qui savent et qui éprouvent, du mandat français en Syrie, ou de l'avenir anglais en Egypte..., puis c'était la synthèse, une grande, une forte idée qui jaillissait et soudain prenait son vol, embrassait tout le récit, et se muait presque aussitôt en une ardente volonté : agir là.

Par quelle voie? Par quels procédés? Quelles portes s'ouvriraient? Ah! pas de temps perdu en projets impraticables. Telle chose est possible, tel but serait manqué. La difficulté est en ce point. La nécessité s'y rencontre aussi. Mais déjà le plan d'attaque est prêt. Quelques heures de sommeil. Au matin il est à la tâche. Ce résultat est déjà obtenu. « A l'œuvre, mes amis, aidez-moi. Ce soir il y aura déjà du bien accompli ».

Et sur cette activité, sur ce vouloir inflexible, sur ce perpétuel enfantement, sur toutes ces heures frémissantes d'ardeurs et de fièvres, flotte comme une écharpe d'or et de soie qu'agiterait un magicien, je ne sais quelle joie magnifique, que, seul, il sait dispenser.

Sa pensée, cependant, s'occupe de ramener au foyer central, dont il ne veut plus s'éloigner, les éléments d'information qu'il a recueillis. Tous perfectionnent la théorie dont il emprunta les matériaux à l'histoire et qu'il ne se lasse pas d'exposer comme pour mieux l'achever.

C'est, à son sens, l'erreur coupable de la démocratie que d'encercler la France dans le cadre définitif de ses limites européennes. « Il y a — dit-il toujours — un empire de cent millions d'âmes qui se nomme la France. Nos traditions d'empire ne le cèdent en rien aux fiertés britanniques. Elles se fondent, ces traditions, sur un droit très anciennement acquis. Elles ont des titres que le monde

entier a reconnus légitimes, et qu'il admettrait encore, volontiers, si notre politique n'était de perpétuel renoncement et d'inexplicable timidité. L'idée d'empire n'est pas, inéluctablement, grosse de conflits et génératrice de guerres. La gloire de la monarchie et de ses grands serviteurs, tout au contraire, fut d'imposer à l'Islam une maîtrise faite avant tout d'opportune et efficace justice. Aux côtés d'une Angleterre déterminée à ouvrir — coûte que coûte — et à maintenir sa route vers les Indes, il y a place pour une influence française dont les bienfaits moraux, appréciés des populations habituées à la subir, conserveraient notre prestige pour le plus grand bien de la vieille Europe ».

Cette théorie qui lui est chère, il l'expose avec une froide ténacité aux agents les plus qualifiés de l'impérialisme britannique. Il la vérifie sur la mine de l'adversaire. A la lettre, avec ces soldats, ces pionniers d'une puissance qui ne passe point pour généreuse, il se découvre en confiance, presque en amitié. N'est-ce pas que ces bons ouvriers de la grandeur de leur patrie sentent en lui un Français, et ils en ont perdu l'habitude, dépourvu de fausse honte, libéré de préjugés timides, étranger au sentimentalisme libéral qui bêle la paix, le repos, l'effacement, et conduit souvent aux pires impasses guerrières. Un interlocuteur honteux, il faut bien qu'on le sache, un juriste noyé dans ses textes et ses prétextes, les forts qui tendent à se partager la planète le méprisent. C'est qu'il y a la manière d'être citoyen du monde et la meilleure n'est pas, aux yeux des réalistes, d'écouler en phrases sonores le pacifisme paresseux de nos politiciens. Une atmosphère de sympathie environne Laurent-Vibert. On l'appelle, on lui fait accueil. On l'écoute, on finit par le comprendre. « Si vous avez quelques journées à perdre — lui écrivait un grand Anglais — venez donc causer avec nous de *nos* affaires orientales ». Il part, et l'on peut m'en croire, ça n'est pas pour plaider la plus petite France.

Quels services il aurait pu rendre!... Mais au sommet de l'Etat, s'il lève les yeux, il ne découvre que « l'indifférence, la passion électorale, l'insensibilité!... ».

Une raison pour renoncer? Ah! qu'on le connaîtrait mal. Cet Etat, mais il suffirait de le changer, de substituer à sa doctrine d'impuissance et de névrose une doctrine franche, saine, hardie. Les têtes sont malades, chez nous, plus que les cœurs. Surtout elles sont mal instruites. Trop d'intérêts servent de boisseau

où s'étouffent les lumières généreuses. Aussitôt, devant lui se lève un devoir nouveau. Ce qu'il sait, ne lui est-il pas impérieusement commandé de le répandre ? Ce don qu'il a d'éclaircir, de convaincre, de posséder l'adversaire et d'entraîner les esprits n'est-il pas tenu de l'utiliser ?

Tout de même, fantaisiste comme il est, agacé par tout ce qui ressemble au batelage démocratique, le sacrifice lui sera dur. Il se résoud pourtant — non sans une intime horreur — à gravir les degrés de l'estrade. Non pour solliciter des mandats, certes, ou quêter des applaudissements, mais pour faire entendre de nettes et souvent rudes vérités.

Laurent-Vibert, c'est un agrégé de l'Université. Il parle. En faut-il davantage pour que les organisateurs de réunions, les amateurs de congrès viennent solliciter des conférences, des rapports, des discours ?

Tout cela l'ennuie, il faut bien l'avouer. Mais comment se dérober s'il peut, en se résignant, faire quelque bien ? Il accepte donc les conférences, les rapports, les discours. Après quelques heures de réflexion, il ira, les deux mains dans ses poches, sans un aide-mémoire, sans une note, et il dira, avec une émotion profonde, une chaleur d'abord retenue, puis qui se répand et finit par se communiquer, les vérités de salut public.

Il n'est pas orateur au sens où l'on prend, aujourd'hui, ce mot. Il est trop artiste, trop fin pour attacher au verbe — comme ils disent — une importance singulière. Mais sa bonhomie d'abord, sa passion ensuite, servies par toutes les ressources de sa prodigieuse culture lui permettent de trouver sans effort des accents d'une sincérité si poignante, des traits d'une telle sûreté, des appels d'une telle véhémence qu'un auditoire d'hommes d'affaires, entraîné par l'élan qu'il lui donne, oubliera d'un cœur unanime les intérêts particuliers toujours si vigilants et acclamera sous son geste les vœux politiques les plus audacieux. Oui ! des hommes qui jamais, sans doute, ne commirent une imprudence, crainte de mécontenter des maîtres soupçonneux distributeurs de toutes les provendes, s'avisèrent un jour de se lever pour acclamer, avec Laurent-Vibert, le visage d'une France régénérée, qu'il vient d'évoquer à leurs yeux.

Mais avant tout, il voudra instruire les jeunes hommes, ceux dont l'intelligence n'est point encore faussée par le jeu quotidien des combinaisons sor-

dides. Ici encore, la même simplicité, le mépris de tout appareil pédagogique, le goût seulement d'exposer ce qui est vrai et l'art d'être compris.

Qui, parmi ceux qui l'ont entendu, pourrait oublier ces entretiens sur la politique extérieure de la France et ces tableaux, comparables aux pages les plus riches d'un Sorel, brossés en quelques minutes, étincelants d'érudition et saisissants de clartés ? Bien mieux que des leçons, ce sont des causeries sinueuses à souhait et qui pourtant progressent d'une marche assurée vers la conclusion nécessaire. Tous les problèmes sont abordés, mais quelle méthode ! Et comme il sait, dans l'abstrait exposé, jeter toute la richesse qui est en lui. Son patriotisme, il l'insuffle à cette jeunesse. Le bien public elle le concevra désormais comme son bien propre ; l'avenir national, elle l'envisage comme son avenir même et ce grand passé qui en est la seule assise, voici qu'elle éprouve pour lui une ferveur toute pareille à la ferveur de son maître.

Etablir d'homme fait à débutants un semblable courant de sympathie actuelle n'est pas une tâche aisée. D'abord il avait hésité. Pourquoi ne pas le dire ? A distance, il en éprouvait de l'ennui. Il aimait les livres, les voyages, les arts. Mille occupations l'absorbaient. Parfois, devant l'effort qu'il entrevoyait, il avait un geste de lassitude. Serait-il maintenant prisonnier de ce labeur ? Prêcher... à quoi bon ! Instruire qui souvent ne tient pas à être instruit !... Quand Rome l'appelait ! Ou ces campagnes napolitaines que fréquente encore l'ombre de Virgile !...

Un jour, devant un groupe d'étudiants, il parlait pour la première fois. En quelques paroles limpides il situait la France et le double péril, l'allemand et l'anglais. Il montrait, au cours des siècles, l'inflexible patience des Capétiens, comment ils avaient, entre deux, cheminé... comment la même chaîne déroulant encore ses anneaux, il fallait encore s'efforcer... Ah ! que cela était intelligent et fort, et vrai !... Puis il voulut qu'à sa pensée répondit la pensée de ses interlocuteurs. Il désirait la discussion. Il la cherchait. Elle ne vint point. Il avait été écouté, admiré... mais je ne sais quelle étincelle avait manqué entre lui et les jeunes têtes timides.

Notre amitié me donnait toute liberté de critique. On ne pouvait fâcher ce cœur sans égoïsme. Le résultat seul, d'ailleurs, le préoccupait. Je me permis

donc d'observer que l'exposé, remarquable en soi, avait été peut-être trop purement intellectuel. On n'y avait point découvert cette ardeur secrète, cette vibration humaine qui donnait à d'autres heures tant de prix à sa conversation. « En un mot, lui dis-je, vous avez certainement éclairé les esprits, mais ces enfants ont bien senti que votre âme, peut-être, était lointaine... ».

Je le vois encore, bondissant, en pleine révolte à la pensée qu'il lui fallait encore donner cela. Eh quoi! avait-il donc la vocation de l'apôtre? Devait-il renoncer à ses goûts, ses hautes études, aux délicats plaisirs dont s'ornait sa vie pour prodiguer à des inconnus le meilleur de lui-même? En souriant, je laissais l'orage passer.

Vint le second entretien. Qu'il y fut différent! Tant de familiarité, d'entrain, d'ironie, un enthousiasme si fraternel, des vues si hautes, de la sérénité, de la joie, un charme unique conquièrent d'un coup l'auditoire. Ce maître, mais c'était un grand frère très savant certes, bienveillant plus encore, patient à n'y pas croire, et si affectueux. La nuit s'avancait, on discutait encore. Les plus effarouchés le retenaient par les boutons de son habit. L'accord était parfait. Cette fois, il les avait conquis.

Un peu plus tard, modeste et simple comme toujours, il me confiait : « Je n'avais pas oublié votre reproche. Cette fois je me suis efforcé de les aimer... »; puis, avec un beau sourire ému... « Et ma foi! je vous jure que, sans trop de peine, j'y suis parvenu ».

Voilà comme il savait servir, avec une invariable bonne grâce et sans rien réserver.

Que les jeunes hommes qui l'ont approché le sachent bien. Il ne venait pas à eux avec le banal et démocratique sourire qui mendie l'adhésion de la jeunesse. Une candeur enthousiaste sert trop souvent de piédestal aux aigrefins de la pensée. Lui était un grand Français. En retour de ce qu'il prodiguait, il ne demandait rien sinon de partager son amour pour la patrie et de la méditer avec lui pour concevoir les raisons de sa grandeur et les conditions de sa force.

Cependant, l'effort d'enseigner ne lui faisait rien abandonner de tant de travaux entrepris.

Dans le même moment qu'il organise ses idées et les répand comme une semence, il produit encore et dans tous les ordres sans jamais épuiser la prodigieuse fécondité qui est en lui.

Ses amis auront, chacun pour sa part, dit de quelle flamme il échauffait leurs tentatives, de quelle ardeur il animait leurs entreprises. Lui-même, il a cent chantiers divers. Rien ne lui est étranger. Partout il édifie. Non pas qu'il se disperse, car cette activité déployée sur une immense surface s'ordonne toujours autour d'un point fixe. Il tend vraiment, dans la mesure où un homme moderne s'y peut élever, vers l'universalité, car il n'est rien qu'il n'ait entrevu et, pour peu qu'il s'attarde, il passe maître.

Mais cette universalité, noble ambition sans cesse poursuivie, il la fonde avec un superbe bon sens sur le roc. C'est le terroir. La synthèse absolue de toutes ses aspirations, de toutes ses volontés, de tous ses rêves, elle ne peut se réaliser que suivant la formule des latins constructeurs, dans un édifice.

Mais que peut être cet édifice? Une demeure somptueuse? A quoi bon!... N'est-il pas voyageur, routier, coureur d'océans? A d'autres la pauvre volupté de s'assoupir dans le luxe. Sera-ce un tombeau?... Les anciens, nos pères, en élevaient pour leurs mânes... Mais quoi! Il est trop riche de vie...

— Non! Si je vous retrouve tout entier, mon ami, je vois sous un ciel antique, assise sur une éminence et protégeant un village français, une maison forte, vaste et belle. Sa muraille barre l'azur d'un trait puissant — n'est-elle pas dressée contre le barbare? —. Mais les proportions en sont à ce point harmonieuses que, loin d'évoquer d'héroïques assauts — et pourtant elle y résisterait sans peine —, elle achève la perfection d'un noble paysage par une note suprême d'élégante raison et de goût heureux.

Debout, sur des terrasses qui s'étagent, entouré d'amis finement choisis, vous regardez les pentes parées de l'olivier, les collines cabrées et, plus loin, ce trait de métal luisant que le fleuve, incliné vers la mer latine, inscrit aux limites de l'horizon.

Ici est votre œuvre... Ici est toute votre âme. Ces pierres, elles s'écroulaient. Vous les avez relevées. Pieusement, avec des scrupules infinis, une divination faite d'amour fervent, vous avez à chacune arraché son secret et voici que ce

qui était mort se relève, une chose noble survit, et vous rendez à la terre élue une parure qu'elle croyait perdue à jamais.

Une parure!... Ah! ne seriez-vous donc qu'un artiste et vous suffirait-il que la ligne fût pure?... Non! Non! Elle ne serait point vôtre sans les tumultes joyeux de la vie. Il vous reste à l'animer. A ces murailles puissantes qui, tout de même, traversèrent des siècles, vous commanderez d'en traverser encore. Vous leur assignerez un destin généreux, magnifique. Les salles muettes se peuplent de tableaux, de gravures et de livres. Vous-même vous ordonnez à l'abri de ses voûtes, sous les grands plafonds à la française, les besoins de l'intelligence, les satisfactions de la recherche, les allégresses de la création, tous les plus rares bienfaits d'une civilisation que vous voulez maintenir. Comme ces princes de la Renaissance, curieux de savoir, protecteurs des lettres et des arts, passionnés de grandeur, vous montrez, d'un geste de patricien, comment on humanise un siècle.

Le Château de Lourmarin!... Je me rappelle. Avec vous, le chef, hôte cher à jamais, j'en ai parcouru toutes les salles. Partout, votre choix attentif et sûr, partout les mêmes soins délicats à la fois et robustes prodigués par avance au chef-d'œuvre qui pouvait, qui devait, grâce à vous, s'y épanouir. Puis nous fûmes sous la haute cheminée de votre cabinet... C'était un soir d'hiver. L'air était d'un limpide cristal. Dans l'âtre se tordaient de hautes flammes. Au loin, un soleil énorme, empourpré, descendait vers les brumes violettes, nous lûmes ensemble, à ses derniers rayons, des pages sur lesquelles vous ne cessiez de réfléchir...

Et cette heure, d'une amitié si précieuse, si haute, vous avez voulu la marquer en envoyant à Maurras, votre maître et le mien, l'hommage de tout ce qu'elle avait d'heureux.

Jamais nous ne devons la revivre.

Parce que la mort est là, sournoise, qui vous guette. Inoubliable ami, autour de vous, une vie intense bruit et respandit. Est-ce qu'elle est jalouse, la mort? Faut-il dans les grandes salles sonores surprendre le souffle de l'antique Némésis?

Quelle pureté dans ce ciel provençal, à l'heure où d'un dernier geste nous

saluons l'ami debout sur la terrasse. Notre pensée vous cherche dans l'avenir. N'êtes-vous pas un aigle qui vient d'éprouver la puissance de ses ailes? Quels espaces, maintenant que l'aire est sûre, quels espaces allez-vous franchir? Et de quel vol? Vous êtes à la mesure d'un grand destin. Ce haut lieu créé par vous, n'est-ce pas l'assise du monument que vous rêvez? En avoir seulement conçu la possibilité, n'est-ce pas l'affirmation que vous êtes grand? Qui s'y tromperait de ceux qui vous sont proches? Grand par l'intelligence, plus grand peut-être par le cœur... Nous retournons la tête. L'ombre épouse la forte muraille... Nous vous voyons encore et vous nous apparaissez comme une promesse. La nuit est venue... La route sinue dans la solitude... Nous rassemblons les souvenirs de cette journée... Dieu! Que la France est belle... mais qu'elle est menacée... Et voici que nous pensons, invinciblement, que vous êtes là... et que Lourmarin et vous, son maître, voilà le signe et l'ouvrier d'une Renaissance...

C'en est fait pour jamais.

Parlant de Laurent-Vibert, comment écrire sans étonnement ce mot: «jamais»? Il porte en lui toutes les réussites. Une idée se fait action dès qu'elle est conçue. Nul obstacle ne le décourage. Il relève tous les défis, atteint avec une étonnante aisance tous les buts qu'il s'est fixés.

En cette année 1924, ayant achevé le tour de sa propre pensée, les tempêtes de la guerre s'apaisant, il dit volontiers: «J'ai trouvé ma vérité». C'est l'heure de recueillir. Déjà, *Ce que j'ai vu en Orient*, livre de premier jet, riche de tous les trésors accumulés dans de longues méditations, a remporté, auprès d'une élite, un succès dont l'auteur lui-même a été surpris. Aucune publicité cependant, mais ces réflexions, ces perspectives d'un Français hardi, indépendant, prodigieusement cultivé, décrivant avec un art exquis, critiquant avec bonne humeur et proposant aux problèmes de notre politique orientale des solutions saines et équilibrées, ont frappé bien des esprits. Pour nous, ses amis, ce livre, c'est une préface.

D'autres ouvrages mûrissent. Il en a tracé les plans, il en recherche les matériaux. Le passé n'a été qu'une longue préparation. Il y a maintenant une force bien maîtresse d'elle-même, sachant où se renouveler. Nous avons le

droit d'en tout attendre pour le service national auquel elle s'est définitivement dévouée.

Attente vaine, hélas ! puisque cette force, elle va s'évanouir dans le mystère des ombres éternelles. Ce dénouement du moins il ne l'apercevra que dans le moment où il sera saisi tout entier. Sachons seulement qu'il l'accueillit sans atroce désespoir, sans détresse, à peine avec un peu d'étonnement.

Et c'est ici que je dois, semble-t-il, à sa mémoire, de dire en toute vérité, quel front il présenta à la mort.

Laurent-Vibert, d'éducation et de tradition, était catholique. Mais sa pensée, entraînée dans d'autres voies, peu sollicitée d'ailleurs sinon par d'intimes et discrètes amitiés, s'était peu à peu désaccoutumée du plan surnaturel.

Je ne sache pas que ses premières fréquentations politiques l'aient jamais entraîner dans le tumulte des haines forcenées. Il était d'esprit trop distingué, d'âme trop fine pour tomber dans quelque bassesse. L'anticléricalisme de réunion publique, l'athéisme de société savante ont dû, toujours, lui inspirer du mépris. Mais, en vérité, la métaphysique, de quelque chaire qu'elle fût professée, l'attirait peu. Les querelles religieuses ne l'intéressaient que dans la mesure où elles risquaient de compromettre le patrimoine de la France, seul objet de sa dévotion.

Son évolution vers les doctrines d'Action Française l'amena — il faut le dire — par le jeu de spéculations inévitables, à envisager de plus près les rapports de l'Eglise catholique avec l'Etat français. Or, il n'était point homme à prendre parti sur une question sans en connaître les termes. De là une attention plus éveillée sur le catholicisme et, dès lors, il fait une découverte.

Je dis : une découverte. C'est que le désordre des intelligences, au temps où nous sommes, obscurcit les plus claires évidences. Etre catholique, ça n'est point incliner vers un parti politique, et ça n'est point davantage participer d'un état sentimental. Ça n'est même pas observer certaines pratiques avec une ponctualité plus ou moins rigoureuse. Proprement, c'est accepter un corps de vérités imposées par une autorité infaillible, les accepter toutes et tout entières, et en subir sans discussion, partout et toujours, le gouvernement absolu. Ici, nul tempérament. On ne s'accommode point. Il faut croire tout ou rien.

Une révision s'impose des idées un peu lâches avec lesquelles on a vécu. Laurent-Vibert est trop sincère pour abuser des mots ayant une fois découvert le mensonge qu'ils peuvent masquer. Son premier mouvement étonnera peut-être. « Mais suis-je bien catholique? — me dit-il un jour —, le plan surnaturel m'échappe!... ».

Inaptitude? Oubli?... D'autres acceptent ou subissent leur impuissance à dépasser la limite des connaissances positives. Peut-être, ce riche esprit inclina, pour un temps, vers ce renoncement. Du moins il le conçut comme une faiblesse et se garda d'en tirer vanité.

Bien vite, cependant, il tourne à nouveau ses regards vers l'Eglise. De quelle importance est son rôle historique! Quelle noble alliance nouée avec la France! Quelle magnificence harmonieuse dans sa hiérarchie! Quel ordre souverain, quelle haute raison règnent dans sa liturgie. Je l'ai vu s'étonner d'abord, puis s'impatienter contre soi-même. Peut-on, le cœur plein d'amour, demeurer étranger au plus intime, au plus profond de ces mystères?

Maintenant, il se rend aux offices et les suit avec une scrupuleuse attention. Pascal lui était familier. Il suit son conseil et « prend de l'eau bénite ». Un jour, il a lu, pendant la messe, l'Evangile du jugement dernier. Il s'est efforcé de concevoir, de réaliser en soi la majestueuse et sublime vision. C'est en vain. Il m'explique son impuissance à s'en pénétrer, puis, soudain, avec une âpre mélancolie :

« Ah! ça n'est pas — me dit-il — une preuve d'intelligence!... ».

Mesurez à cette humilité ce qui, désormais, sépare ce grand lettré des « intellectuels » infatués d'eux-mêmes, solennels dans l'ivresse d'un matérialisme borné, ou des sceptiques défraîchis qui pensaient hier encore détenir le sceptre du savoir.

Cependant, et malgré de semblables déceptions, il ne ralentit point son effort. Quand il part, il emporte des ouvrages de théologie, et les dévore avec une extrême ardeur. A tout prix, il veut comprendre. Et quand il aura compris...

Mais voici que par son adhésion aux doctrines traditionnelles, il touche de plus près aux réalités quotidiennes de la vie catholique. Comment perdre le souvenir de ce regard infiniment tendre et grave posé sur une enfant de huit

ans, qui vient, suivant les instructions du grand Pie X, de faire sa première communion? L'Eucharistie! cette innocence!... Ici, c'est son cœur qui parle et la véhémence de ses battements emporte, je crois bien, les plus fortes redoutes où se réfugiait l'agnosticisme.

Et puis, et surtout, il y a en lui, ce besoin, cette nostalgie, d'être de sa race, de sa civilisation, de sa patrie, aussi complètement qu'il en peut être. Son parti est pris quand, au cours d'une discussion il nous jette, comme une boutade, ce mot dont je garde le souvenir déchirant: « Moi, mais si je mourais demain, ce serait en catholique. Est-ce qu'on peut mourir autrement, chez nous? ».

C'était l'heure. Bien peu de jours après, ce grand honnête homme voyait la mort se dresser devant lui. Alors, avec cette simplicité, cette sincérité qui avaient été la loi de sa vie, il fit volontiers, entre les mains d'un prêtre dont il aimait et soutenait les œuvres, une humble, totale et sereine adhésion.

Puis il chercha les mains de ses amis...

Est-il parti? Hélas! Tout nous le dit. Cette voix sonore, messagère de joie, nous ne l'entendons plus. Il répandait tant de lumière! son approche était un bienfait... Parfois, nous prêtons l'oreille. Est-ce pas lui?... A quoi bon nous leurrer? Un instant encore nous l'avons retenu. Des fleurs sur son cercueil, les orgues chantant un suave adieu, et puis il faut en revenir à Pascal: « On jette un peu de terre sur la tête et en voilà pour jamais ».

Pour jamais, l'œuvre demeure inachevée, pour jamais la grande demeure provençale a perdu son hôte, pour jamais nous nous interrogeons: « Ah! pourquoi l'avoir connu s'il fallait le perdre?... ». Quelle détresse! Quel vide! Quelle vanité!

— Mais n'est-ce pas vous-même, Laurent-Vibert, ombre chère et sacrée, n'est-ce pas vous-même qui parlez tout près de nos cœurs?

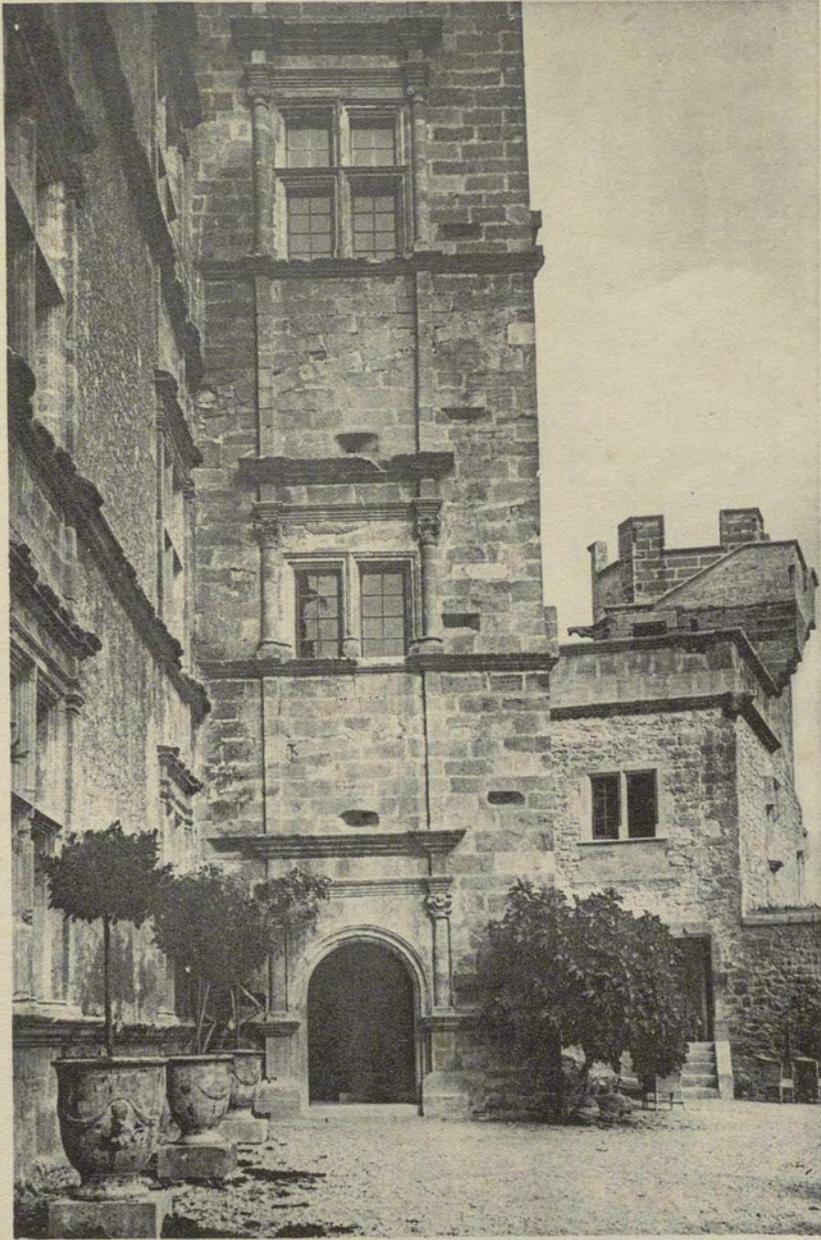
« Pourquoi désespérer? Ma tâche était faite sans doute. Ne vous ai-je pas appris les puissantes douceurs de l'amitié? Rien ne se crée, rien ne se fonde que par beaucoup d'amour. O mes amis, mettez vos pas dans mes pas. Marchez sur la route où je vous entraînaï. Montez, comme j'ai fait, vers la lumière. Servez de toute votre âme, de toute votre énergie, la vérité que j'ai tant cherchée, la

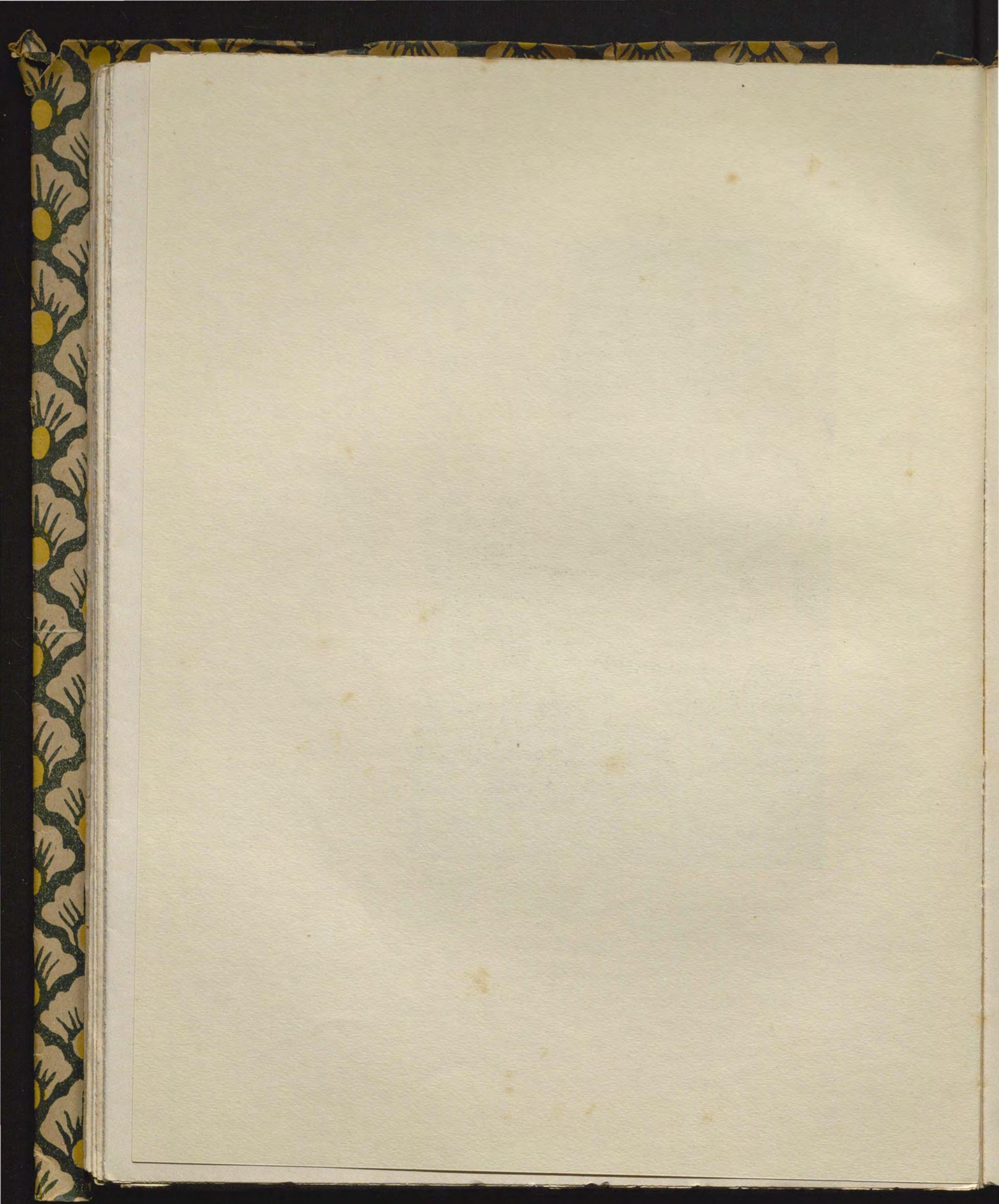
France que j'ai tant aimée... Soyez indulgents et généreux, fiers devant les forts, humbles devant les faibles. Continuez mon œuvre interrompue. Et quand votre journée s'achève, si vous êtes las, sachez que je ne vous ai point abandonnés : n'étais-je pas le mainteneur de votre courage ? Votre frère et votre chef ? Et ne vous ai-je point montré la route sur laquelle il est dit :

« Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour et dont toutes les actions sont éclairées, et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle et au plein jour de l'éternité¹ ».

Stéphane GAYET.

1. BOSSUET. (Sermon : Sur le respect dû à la vérité).





Laurent-Vibert était né et avait grandi dans les milieux les plus éloignés des nôtres. Etudiant très brillant de l'Université et de l'École normale supérieure, disciple et ami de M. Edouard Herriot, il était entré de plain pied, après de fortes études, couronnées des plus beaux succès, dans les hautes sphères de la politique radicale. Tout de suite, il y prit une place distinguée. Attaché, d'abord, en 1919, au cabinet de M. Bouisson, le député socialiste de Marseille, sous-secrétaire à la Marine marchande, ses solides qualités techniques le désignèrent bientôt pour prendre part aux discussions de la Conférence de la paix. Il y rendit d'éminents services. Mais il y apprit aussi, dans la pleine maturité de son talent — il avait 35 ans — à connaître les véritables conditions de l'ordre et de l'intérêt français. Et alors, cet homme, qui n'avait qu'à se laisser vivre pour devenir un des chefs officiels du pays, que ses supérieurs, les ministres, considéraient déjà comme un égal et ses pairs comme un maître, cet homme eut le courage extraordinaire, *et qui n'a pas été assez connu*, ayant découvert qu'il se

trompait, que son parti se trompait, que ses amis MM. Herriot et Bouisson se trompaient, de le proclamer avec la plus émouvante loyauté.

Il n'y eut, d'ailleurs, rien du coup de foudre dans son cas. Ce savant, ce grand lettré, cet industriel éminent, habile au maniement des puissantes affaires, étudia, s'informa, comprit et conclut.

C'est parce que ses amis politiques, son parti, avaient érigé le mensonge en système qu'il les quitta sans esprit de retour et qu'il vint à nous tout entier. Dans la force de l'âge et du talent, dans la pleine indépendance d'une magnifique fortune privée, alors que l'avenir politique le plus capiteux, le plus facile, s'ouvrait à lui, il nous apporta son témoignage éclatant, aussi magnifiquement désintéressé que précieux.

Mais la vérité nationale ne chemine pas toute seule sur le dur chemin de la vie. La vérité religieuse l'accompagne. Laurent-Vibert, nationaliste intégral, ne devait pas tarder à devenir intégralement chrétien.

Quel exemple, jeunes gens! Catholiques et patriotes français, quel réconfort! Cette noble pensée, attirée puissamment par le vrai et le bien, avait grandi dans un abîme de ténèbres. La science, l'expérience, la raison et la loyauté, la Grâce aussi, nous l'ont conquise. Qui pourrait croire que ces hautes Puissances, mères de pareils redressements, ont épuisé leur vertu? Elles fermentent, au contraire, et bouillonnent, plus que jamais aujourd'hui, dans les rangs d'une splendide jeunesse, promise, de toute évidence, aux plus hauts destins. Car ce magnifique effort de conquête qui nous avait amené Laurent-Vibert se poursuit.

Au plus profond de la France éternelle par delà nos deuils et nos larmes, dans les meilleurs cerveaux, dans les plus nobles cœurs germent ainsi, lentement, d'indestructibles espoirs.

Oh! certes, ce n'est point que nous n'éprouvions, jusqu'à en défaillir parfois l'amertume de certaines séparations! Mais rien au monde ne s'enfante sans déchirement et douleur. Ceux qui savent quelle perte immense fait la France en perdant, dans tout l'éclat de leur maturité féconde, des hommes comme Robert Laurent-Vibert, ne sont pas près de se consoler de tels désastres. Et cependant, plus puissante, plus invincible encore que leur peine, leur confiance

s'élève, éclate, s'épanouit en certitude. Des idées, des principes, des doctrines, des tactiques, des méthodes, qui exercent sur l'élite française de telles souveraines attractions ne sauraient être ni vaincus, ni même longtemps refoulés.

Quand Dieu suscite cette foule de soldats de choix dans un peuple, n'est-ce pas un signe évident qu'il entend, fut-ce peut-être au prix des plus lourds sacrifices, nous donner bientôt la victoire ?

Auguste CAVALIER.



Nous le connaissions sur sa réputation de chef d'industrie, de grand voyageur et de lettré, quand il vint à nous pour la première fois, il y a quatre ans déjà. C'était chez Louis Jasseron, à qui il avait exprimé le désir de mieux connaître notre groupe. Il commençait à subir l'ascendant des doctrines d'*Action Française* mais trouvait inquiétant que notre attachement à la personne du roi, à l'autorité — nous sommes presque tous royalistes à la revue —, se conciliât avec notre goût si vif des libertés provinciales.

Il lui semblait paradoxal de vouloir unir monarchie et (à la limite) anarchie. Ah! l'harmonie des contraires!

*Va-t-il falloir qu'enfin se rejoignent les
Sept Péchés aux Trois Vertus Théologiques ?...*

Curieux de la rencontre, nous étions accourus, Henri Rambaud et moi. Une heure de conversation à bâtons rompus. Et comme il ressortait de nos paroles que nous n'étions disciples ni de Blake ni d'André Gide, l'accord fut scellé.

Laurent-Vibert était cependant notre aîné de quinze ans. Or, quelque jeunesse qu'on ait gardée de l'intelligence et du cœur, souvent, d'une génération à l'autre, on ne s'entend guère. Les mêmes mots cachent d'autres sens, on ne parle plus la même langue. Mais Laurent-Vibert avait échappé à cette dure loi.

A raisonner froidement, il semble que les Français de la génération de notre ami (celle qui avait entre trente et quarante ans en 1914) aient dû désespérer de la patrie.

Elevés par l'université républicaine dans la haine ou le mépris de notre histoire, ils avaient cru, sur la foi de maîtres indignes, que le monde entraînait dans une ère nouvelle, sous les signes jumeaux de la Liberté et de l'Égalité. Il ne fallait pas être grand clerc, certes, pour voir ce qu'une telle croyance a de superstitieux. Nos Français cependant durent attendre Maurras pour comprendre la vanité des deux idoles. Nous savons aujourd'hui, nous en sommes certains, que les idées de liberté et d'égalité, au sens où les entend un républicain orthodoxe, ne résistent pas à la critique ; que ce sont des larves d'idées, dont se peut repaître une imagination servile, pour qui l'univers n'est que chaînes à briser, puissances à réduire, grandeurs à abaisser, mais que tout esprit respectueux de ce qui est les immole avec allégresse aux Hiérarchies magnifiques qui règlent l'univers.

A la lumière de la critique maurrassienne, les meilleurs s'aperçurent qu'on les avait systématiquement trompés ; que leurs maîtres d'histoire et de philosophie étaient les porte-paroles d'une mystique laïque, anticatholique et antiroyale et qu'un vaste complot était organisé et entretenu par le régime pour ameuter les Français contre leur passé. Leur passé ! Les jeunes hommes d'*Action Française* le découvraient ; Péguy le découvrait, et Psichari ; et notre Jean-Marc, et tant d'autres. Ils le découvraient, non comme les romantiques, qui n'en étaient que curieux, soit qu'il flattât leur manie du pittoresque, soit qu'il nourrît leur chimère ; le romantique, quoi qu'il dise, a le cœur sec ; il ne cherche que lui-même. Eux, ils lui demandaient une raison de vivre. On leur avait fait rompre avec le

passé ; ils avaient coupé les ponts ; le bel avantage ! Encore faut-il pouvoir vivre sur ses réserves. Mais quand on n'en a pas, ou que ce qu'on a ne vaut rien ? Car la tradition républicaine est inassimilable pour un Français. Et tant pis, si des milliers sont morts sur les barricades. Ce qui importe, ce n'est pas le sang versé, c'est pour quoi on le verse.

Il eut fallu de l'héroïsme ou beaucoup de sottise, pour vivre, sans chien, ni Vendredi, dans l'île déserte où le dogme républicain prétend reléguer chaque individu ; surtout quand, à une portée de fusil, s'étendent les terres les plus riches de l'intelligence, de la beauté et de l'honneur ; le paradis perdu et la Maison du Père ; des pères. Nos prodiges la contemplaient, le cœur tremblant de joie. Ils s'arrêtaient sur le seuil pour graver plus profond le souvenir des retrouvailles. Mais, le pas décisif ils le faisaient dans un mouvement de colère et de haine — de haine pour la tourbe d'intellectuels et de boutiquiers, qui, ayant tout détruit sous prétexte de rebâtir plus beau, baptisent progrès le plus effroyable recul marqué par l'esprit humain depuis la Réforme et les invasions barbares.

*C'est que d'aimer la moindre chose
Je meurs de haine jour et nuit !*

Haine tonique, haine salubre. Elle impliquait un si grand amour qu'elle nous a sauvés du désespoir et de la servitude.

Combattant, ancien professeur de l'Université, Laurent-Vibert avait fait siens ces sentiments. Barrès et Maurras avaient nourri sa méditation sur la France ; ils l'avaient passionnée. Compagnon de leur pensée, il sentait que la patrie, après s'être ressaisie au bord de l'abîme, se laissait de nouveau endormir par le boniment républicain. Il voyait les idoles, malgré la victoire, et sous le couvert du Droit, regagner sans tapage leur sanglant autel d'avant-guerre. Laurent-Vibert rompit ouvertement avec le régime. Il adhéra à l'*Action Française*.

Les yeux neufs, l'intelligence avide de redécouvrir le monde et l'histoire à la lumière des idées maurrassiennes, il entreprit de longs voyages : l'Amérique du Nord et le proche Orient. Je ne connais pas meilleure école de nationalisme. Le citoyen du monde n'a jamais franchi les barrières de l'octroi mais ; qui s'est

frotté à toutes les races, sous toutes les latitudes, celui-là se sent étroitement, strictement Français. Dans l'Orient surtout, où l'image de la France, malgré le régime, se retrouve à chaque pas, dans le langage, sur quelques vieilles pierres, dans les usages :

« On ne dira jamais assez, écrivait-il dans son dernier livre, à quel point Jérusalem est une ville française du XIII^e siècle. Pour qui est familiarisé, si peu que ce soit, avec cette admirable architecture, si forte, si merveilleusement équilibrée, avec ce sens du rêve et du mystère — que fit fleurir dans l'Ile de France, en Normandie, sur toutes les terres de la monarchie capétienne et au delà, cette paix française, à base d'ordre, de foi triomphante et fleurie, d'idéal chevaleresque et chrétien —, une promenade dans Jérusalem offre une incomparable qualité d'émotion. Eh quoi! sur cette colline cent fois sacrée, où retentit la colère de Jéhovah, et où resplendit le sourire de Jésus, ce qu'un Français, en 1924, trouve pour l'accueillir, c'est l'ombre fraternelle des rues étroites aux voûtes ogivales, aux fenêtres trilobées, avec ce je ne sais quoi de farouche et de civilisé, cet ordre guerrier, cet air de hauteur et de courtoisie... Dans la Ville Sainte, on n'aperçoit Jésus qu'à travers l'adoration de la Croisade. Si la grande terrasse du Temple de Salomon est restée profondément musulmane, tout le reste de la cité est encore habité mystérieusement par les rudes chevaliers, compagnons de Godefroy et de Baudouin. Le parvis de Saint-Sépulcre, la façade, où un haut-relief maladroit mais inspiré, sous-tend l'arc décoré de feuillage des portes monumentales, le style des guirlandes, la proportion des pleins et des vides, cet art si populaire et si noble à la fois, tout cela est de chez nous, à un point qui met aux yeux les larmes des plus chers souvenirs, intensément et brusquement rappelés. Au moment même de pénétrer dans l'église, vos pas rencontrent, comme au cloître de Saint-Trophime, une dalle funéraire, usée sous le pas des pèlerins ; un écu y dessine cette forme simple qu'ont nos armoiries. C'est la tombe de Philippe d'Aubigny qui obtint la grâce suprême de reposer, gardien de la porte, à quelques mètres du sépulcre délivré. Aucun nom : rien que le bel écu français...

«... Toute la tradition évangélique a pris, à Jérusalem, transposée par les imaginations des Croisés, la couleur et les formes qu'elle revêt aux porches, aux

jubés, aux vitraux de nos églises. Une sorte d'anachronisme nous fait voir, dans ces rues sombres, traversées d'arceaux, encombrées de contreforts, aux escaliers imprévus, non pas cet Evangile restauré dans le style de Genève, où Jésus et ses Apôtres se costumant en Bédouins romantiques et prennent des poses de tableaux vivants, mais un Evangile gravé sur bois par un imagier, où les soldats de Pilate ont un heaume, un nasal et une cotte de mailles et où les Juifs, qui réclament Barrabas, ont précisément les traits et les costumes de ceux que l'on voit encore sangloter et psalmodier aux murs des Lamentations.

« Un Français, né catholique, et fils de bonne mère, que sa croyance soit vive ou défaillante, lorsqu'il entre dans la petite chapelle où brûlent les quarante-trois lampes, au-dessus de la grande dalle fendue du sépulcre, dalle émouvante de simplicité, usée de larmes, de baisers, de prières, de foi, d'amour, éprouve cette certitude que, plus que tout autre au monde, par le sacrifice de ses ancêtres, il a le droit de s'approcher de cet incomparable autel.

« Il a fallu l'in vraisemblable ignorance de notre époque, bien plus, son inconcevable mépris de notre histoire nationale pour que nous oublions ces choses, qui pourtant n'avaient cessé d'être présentes à l'esprit de tous les Français, depuis les Croisades jusqu'au début du XIX^e siècle. Quand on songe que pour certains hommes politiques, et non des moindres, la protection des Lieux Saints apparaît comme une « histoire de curés », on croit rêver. Vous n'empêchez pas, vous ne pouvez empêcher que la civilisation helléno-latine, ne soit aussi chrétienne, sinon même (que mes amis protestants me pardonnent) catholique ; vous n'empêchez pas non plus que la Palestine et le Saint-Sépulcre ne soient le centre spirituel du christianisme, et par conséquent que la puissance européenne qui sera la première, en dignité, en autorité, dans ce centre de rayonnement, n'apparaisse à tous comme revêtue d'une sorte de suzeraineté morale et ne fasse figure de maîtresse de chœur. Quand les Rois de France, aidés en cela par un admirable instinct populaire, comprirent qu'à l'éminente dignité de successeurs de l'Empire Romain, dignité qu'ils ont toujours, et à bon droit, revendiquée, il fallait ajouter celle de conquérant du Saint Tombeau, que faisaient-ils, sinon préparer pour la France une double couronne, temporelle, et spirituelle, symbolisant, dans sa dualité, la civilisation nouvelle ? Celle-ci n'unissait-elle pas, après

l'extrême confusion des idées et des institutions du ^v^e au ^x^e siècle, l'ordre latin et la loi du Christ? ».

Il m'a plu de donner, ici, cette copieuse citation, parce que cette voix généreuse nous en évoque une autre aussi chère. Vous vous rappelez, quand Psichari, dans le désert, seul Français au milieu des Maures, amis ou dissidents, se sent soudain revêtu de toute la dignité du nom français, de la dignité de l'officier français dont c'est l'office, comme eût dit Péguy, de répondre de quinze siècles de civilisation catholique et française, et d'interdire à l'étranger qu'il y porte la main. Ainsi la France, sa grandeur, son empire, étaient devenus pour notre ami la chair et le sang de sa méditation et de son activité. Comme les mystiques se posent en Dieu — et ne l'est pas qui veut —, il vivait, lui, dans l'être de la patrie. Il en tirait joie et sécurité pour l'esprit. Quel sentiment de stabilité, en effet, quand nous mesurons à notre faible durée le long enchaînement de siècles qu'ont vécu nos pères, que vivront nos enfants! Pris entre le passé et l'avenir, pressés par la multitude de ceux qui nous précèdent et de ceux qui nous suivent, nous nous sentons amenuisés, réduits à l'instant, misérables, nus, riches seulement par héritage et sans autre devoir, semble-t-il, que de faire fructifier le bien, reçu des pères, ou, du moins, de ne pas le transmettre diminué.

J. REYNAUD.



LE VOYAGEUR

« Vous savez bien qu'il ne s'édifie rien de grand à l'ombre de la peur ».

(R. LAURENT-VIBERT, *Ce que j'ai vu en Orient*).

S'il est vrai que l'intérêt prenant du voyage est de faire connaître les hommes, mais surtout de révéler l'homme à lui-même, peut-être pourrions-nous mieux comprendre, par ses voyages en Orient, la riche physionomie que fut Laurent-Vibert. De l'avis de tous les spécialistes français et anglais qui l'ont rencontré en Asie, en 1923 et 1924, il était destiné à prendre rapidement une place en vue dans le clan peu nombreux des voyageurs français qui ont la liberté, rare actuellement, de se promener à travers le monde et de voir ce qui s'y passe. Historien, littéraire, artiste, industriel, il apportait une préparation et des qualités de jugement sûr et impartial qui lui permettaient de démêler rapidement l'imbroglio des situations politiques issues de la guerre. Chaque année, Robert

Laurent-Vibert, quittant ses affaires, ses amis et ses livres, aimait à s'éloigner, pour se sentir davantage lui-même. Alors, « de toute son âme », suivant son expression favorite, il se donnait au voyage où il pouvait réfléchir, juger avec calme des hommes et des choses, et tremper sa personnalité intime.

On ne peut étudier l'œuvre de Laurent-Vibert sans esquisser cet aspect de sa vie. Tâche désespérante et délicate pour une plume amie, car il apportait au voyage, comme à tout, la richesse débordante de sa nature et cette modestie profonde qui le gênait pour parler de lui, même aux intimes. Les grands traits de sa physionomie de voyageur ressortent très nets de ses récits de route, car la règle qu'il s'y imposait était celle-ci : « Voir, sentir et exprimer fortement et simplement, tout est là ».

En hiver 1923, peu avant son départ pour une première tournée en Orient, paraissait son petit volume *Routiers, Pèlerins et Corsaires aux Echelles du Levant*.

Ces rapides esquisses de voyageurs français, artistiquement illustrées de gravures anciennes, nous le montrent en pleine préparation. Il est plongé dans les richesses de sa bibliothèque. Il décrit l'Orient, il le voit de son bureau de Lyon encombré de ses amis : vieux livres et belles estampes. L'historien se prépare à comprendre l'Orient d'aujourd'hui par celui de jadis. Il le voit aussi de sa charmante solitude de Lourmarin. Plusieurs de ses personnages sont provençaux : le Commandeur de Fremonville, Guys, négociant et académicien de Marseille ; Chasteuil, solitaire du Mont-Liban. A tout moment, il oublie l'Orient pour faire des aquarelles charmantes : les vieilles rues aristocratiques d'Aix, le figuier près du bastidon... Puis il revient à ses livres. « J'ai sous les yeux un petit volume... ». Nous revivons alors les heures d'intimité où avec sa verve pétillante, debout près de sa bibliothèque, il avait un plaisir extrême à nous montrer ses dernières acquisitions dans les ventes et chez les bouquinistes, volumes anciens au dos de basane bien patinée et déjà marqués « Ex-libris L. V. et amicorum ». C'est l'historien érudit, le collectionneur raffiné, joint au littéraire et à l'artiste qui nous parle de l'Orient. La Syrie, l'Égypte et la Turquie lui apparaissent à travers ses livres de l'autre côté de la Méditerranée en face des douces rives provençales. Quelques mois plus tard, en rentrant

de Palmyre et surtout un an après, en revenant de Bagdad et du golfe Persique, il aura compris qu'elles sont la rive occidentale de la mystérieuse Asie.

Déjà, à travers ses rapides esquisses, un regard ami découvre plus d'une remarque profonde qui révèle un sens sûr des choses de l'Orient et surtout la vraie physionomie de son caractère intime, peu connue alors de la foule. Cet homme doué richement par la nature et la vie était un modeste. Cette nature ardente et primesautière, décourageante par le nombre et la variété de ses projets et de ses travaux, était, pour l'action énergique, simple et patiente. Cet historien, ce lettré, cet industriel, qui avait tout pour jouir tranquillement et largement de la vie suivant ses goûts, n'aspirait qu'à se dévouer tout entier à une grande œuvre. Modestie, énergie inlassable, grand idéal : traits qui caractérisent déjà la préparation du voyageur. On sent qu'il ne veut pas parcourir le monde en touriste et en dilettante. Il faut l'entendre dans sa langue à lui :

« Il n'y a pas de meilleur moyen de servir l'humanité que de rester à son rang dans les grandes oscillations morales et sociales qui constituent l'histoire du monde »

A propos du Grand Vizir Méhémed Keuprulu s'efforçant de sauver l'empire Turc, il remarque :

« A certaines minutes de l'histoire des peuples, il semble que l'audace tranquille de ceux qui n'ont plus rien à espérer de la vie est plus féconde que le génie de la jeunesse. Les vastes espérances ne vont pas sans quelque trouble et les grands desseins éblouissent. A l'extrême limite du péril, il faut une volonté de pierre plutôt que de flamme, une pensée lente, bornée, inflexible, plutôt que l'alerte et vive intuition du héros ».

Que signifie vraiment la dernière page du livre, sinon un véritable idéal intime : « Chasteuil, l'érudit provençal fou de vieux manuscrits, devenu solitaire au Mont-Liban, veut mourir seul sur la petite terrasse de son ermitage qui domine la plaine et la mer ». On sent que l'écrivain met toute son âme à buriner cette figure de pèlerin. Et les derniers traits nous laissent rêveurs et interdits.

« Un peu moins de cent ans auparavant, dans la cabane de l'îlot de San-Chan, en face de Canton, François-Xavier mourait, seul lui aussi, en face de son

rêve. Il y a là un sublime orgueil : ces âmes ne peuvent supporter auprès d'elles sur le sommet qu'elles atteignent aucun compagnon, et, pour traverser le passage, n'acceptent même pas la main d'un ami.

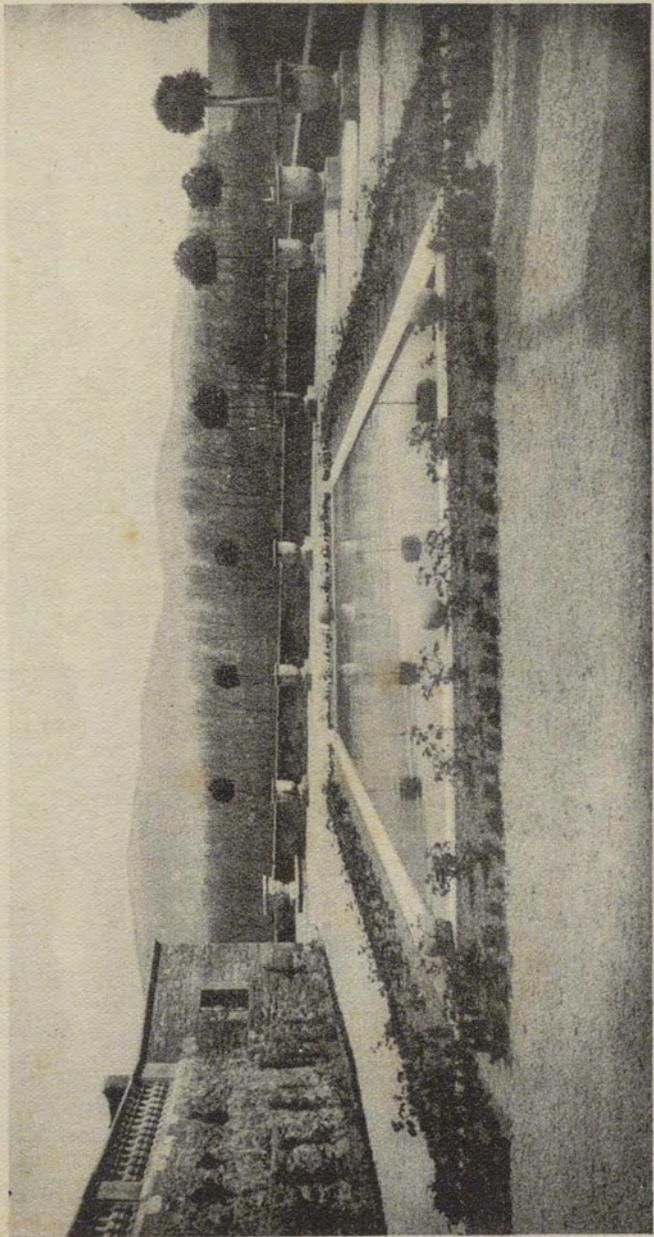
« Chasteuil, couverts de fleurs de la montagne, fut porté à la chapelle de l'ermitage, puis descendu et placé assis dans le caveau des évêques. Plus tard, après des obsèques solennelles où vint le consul de France, on lui fit un sépulcre de pierre. Des épitaphes l'honorèrent en français, en latin, en arabe et en syriaque... J'imagine que l'ombre passionnée et tendre du solitaire préférait les simples fleurs qu'apportaient craintivement sur sa tombe les petits enfants auxquels il avait appris, sous le noyer de son ermitage, la douceur inoubliable de la prière ».

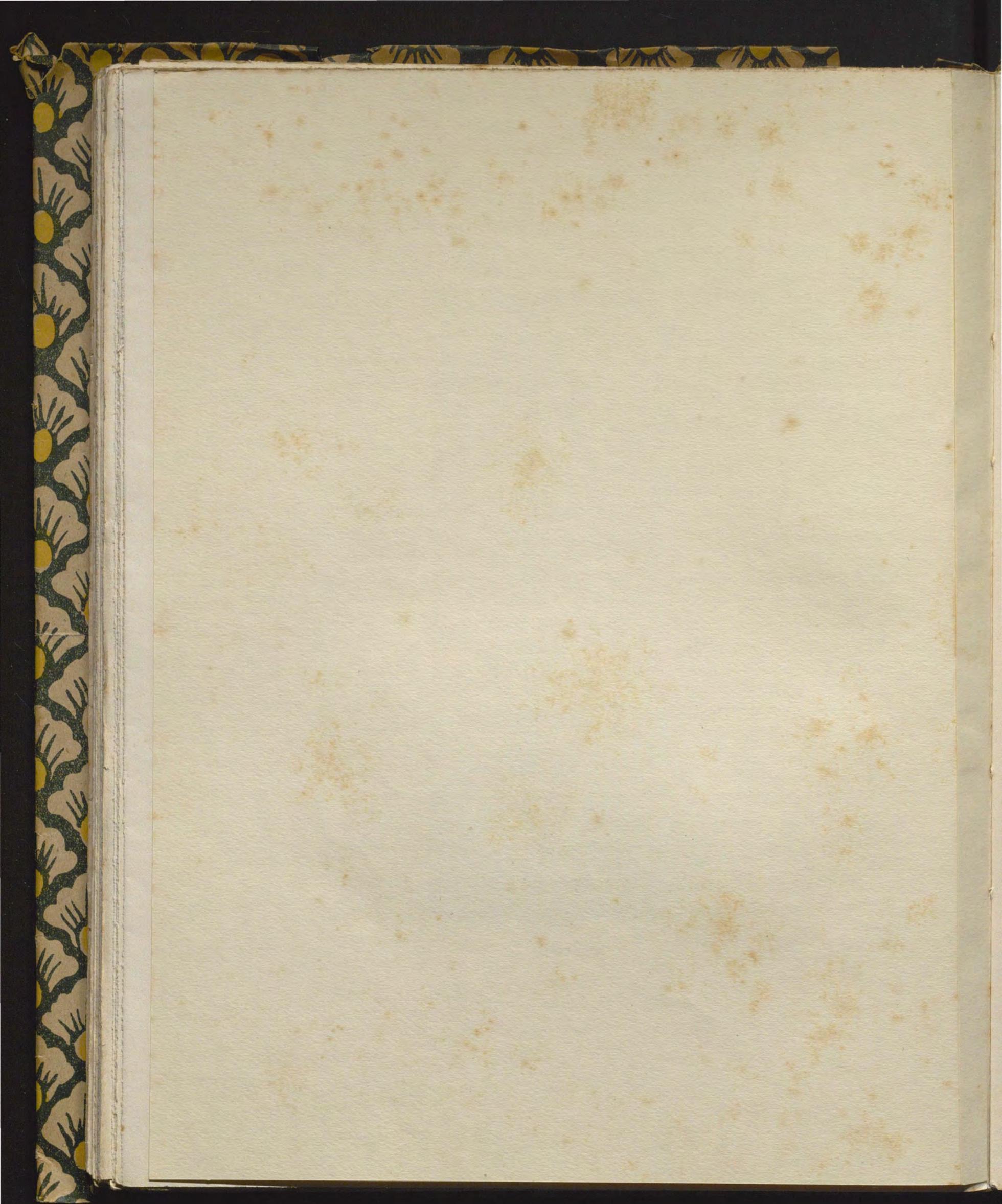
Puis, comme si l'écrivain rougissait d'avoir laissé passer sous sa plume un éclair de sa vie intime et profonde et voulait distraire le lecteur devenu rêveur, il accompagne cette dernière phrase du volume d'un vieux bois amoureuxment choisi : une caravelle du Roi de France s'avance légère et alerte à travers les mers du Levant, faisant feu de toutes ses pièces.

Telle à certains soirs, de la grève, au milieu des rides gracieuses de la mer, nous voyons passer tout à coup une ondulation lourde et puissante qui nous révèle la force cachée et lointaine des grands fonds.

En mai 1923, Laurent-Vibert faisait un premier voyage à travers l'Orient : Egypte, Palestine et Transjordanie, Syrie et Turquie. De Beyrouth, il pousse une pointe à Palmyre. Il passe là quelques jours au campement hospitalier des méharistes du Désert. Il comprend qu'il faudrait aller plus avant dans la mystérieuse Asie qu'il entrevoit devant lui. Le temps le presse. Il rentre et rédige, pour ses amis, quelques notes de voyage, *l'Orient en mai 1923*. Dans les milieux politiques on lui demande de répandre sa brochure. Il refuse. Il lui faut auparavant voir encore, voir plus loin. Cependant que de vues d'ensemble sûres et précises il rapporte déjà de sa rapide tournée !

« Le fait nouveau de l'Orient est le réveil de l'Islam. De l'Egypte à Constantinople, ce fait s'impose comme une obsession. Il adopte des formes variées selon les peuples et les circonstances, mais on le retrouve partout. Il ne faut pas





le confondre avec les divers « nationalismes », égyptien, arabe et turc ; il ne faut pas le confondre non plus avec le panislamisme théorique d'avant-guerre. Ce n'est pas non plus une doctrine précise, se formulant dans des revendications définies : le fait est que, partout où il y a des musulmans, ils ont le sentiment de plus en plus conscient que l'Islam, dont ils acceptaient, depuis des siècles, la défaite en face de la toute puissance européenne, est redevenu une force morale et matérielle devant laquelle les nations occidentales *ont peur*... La victoire de Moustafa Kemal contre les Grecs, qui fut suivie par une abdication complète des puissances européennes devant la force nouvelle de l'Asie musulmane, est devenue pour tout l'Islam le symbole du réveil. Pour la première fois, depuis le xvii^e siècle, l'Islam a cessé de reculer ; bien plus, les Etats d'Europe ont peur... Sans doute, la réalité des faits est infiniment plus complexe. Mais les masses musulmanes voient « simple ». Moustafa Kemal est devenu, même dans les pays où les Turcs ne sont généralement pas aimés, le symbole de la délivrance... Il est impossible de rencontrer un musulman dans les propos ou dans les yeux duquel on ne lise clairement cette pensée : « Maintenant nous sommes à deux de jeu »... Voilà bien dans ses traits essentiels, l'atmosphère actuelle de l'Orient où se développe la politique des puissances et des chefs mêmes de l'Islam ».

Et l'historien, qui a saisi, sur le terrain, le fond de la question d'Orient en 1923, ajoute mélancoliquement : « C'en est fini de ce cher et vieil Orient où les choses finissaient toujours par s'arranger, avec un petit café sur un tabouret entre les deux interlocuteurs. Tout cela n'est plus qu'une vieille estampe.

« Et c'est parce que les hommes d'Etat européens, surtout en France, conservaient dans l'esprit cette image rassurante, alors que les dirigeants de l'Islam prenaient conscience de sa force nouvelle, que les erreurs, les malentendus et d'innombrables fautes ont compliqué naturellement la situation au point de la rendre presque inextricable ».

Il avait compris le danger d'une politique de faiblesse et de désunion envers l'Islam. L'Islam est fort surtout de la désunion des Puissances occidentales. Une entente loyale et une attitude énergique feraient bientôt tout rentrer dans l'ordre.

En 1924, Laurent-Vibert est décidé à pousser à fond son étude de l'Orient.

Il a vu s'ouvrir devant lui les mystères politiques de l'Asie. Il traversera le Désert de l'Euphrate et ira jusqu'au golfe Persique pour voir une fois le Proche-Orient du côté des Indes et de l'est : seul moyen de comprendre la politique britannique, seul moyen de réaliser l'importance de la Syrie, porte de l'Asie sur la Méditerranée.

En 1923, il a su se faire en Egypte, en Transjordanie, en Mésopotamie et en Syrie des amitiés précieuses auprès des spécialistes français et anglais. Ici, nous notons en lui cette qualité de l'industriel, sévère dans le choix de ses informateurs, mais confiant dans leur expérience quand il les a éprouvés.

Au printemps 1924, bien armé pour achever de voir à fond l'imbroglio oriental, il repart. A une rapide traversée de l'Egypte, de la Palestine, de la Syrie et de la Turquie, il joint une pointe à travers le Désert jusqu'à Bagdad et au Chatt el Arab ; il revient par Mossoul et Palmyre. Puis, de retour en France, il publie en quelques semaines, avec une rapidité incroyable, *Ce que j'ai vu en Orient*. Le Parlement français est à la veille de la discussion du Traité de Lausanne. Laurent-Vibert qui, dans ses voyages, ne pense plus qu'à servir son pays, fait de son volume une arme de combat pour sauver, s'il est encore possible, les droits historiques de la France.

Dans ces pages nerveuses, imagées, pleines de visions vécues, il nous déclare d'abord que la question d'Orient est rendue, par le désaccord des Alliés victorieux, pratiquement inextricable, si on entend la résoudre sans parti pris.

« Pour moi, j'ai pris parti. Je suis Français, ce qui implique dans cette affaire des droits incontestables et des devoirs précis. J'examine, je juge, je résous suivant les intérêts de mon pays. Ah ! la bonne règle, droite, solide, et qui ne trompe personne, et qui rassure tout le monde ! Croyez-vous que les Anglais ou les Italiens ou les Orientaux aiment à discuter avec ces « citoyens de l'univers », qui se proclament vierges de tout nationalisme, en profitent pour distribuer gravement, et de haut, des prix de vertu aux nations, blâment leur propre patrie... mettent à toute sauce des principes bien abstraits à l'aide desquels on peut tout détruire ou tout étayer, tremblent de peur s'il faut choisir, et, trahissant leur pays sans servir l'adversaire, préparent par la confusion des idées les conflits, malentendus, guerres, incendies, massacres. Je suis Français, rien

que Français. Quelle bonne chance, dans cet Orient où la France a toujours projeté la lumière éblouissante de son génie!... Croyez-vous que cela doive nous empêcher de comprendre les autres nations et de nous entendre avec elles? Parler clair, net et fort, avec le ton de courtoisie qui se doit entre grands peuples, vaut mieux que psalmodier, *tremula voce*, des principes solennels si larges et si lâches que tout passe au travers, petites injustices ou grandes infamies.

« Donc, je supplie de ne pas me lire :

« 1^o Les Français qui croient que les questions internationales doivent se régler désormais par l'application pure et simple de principes abstraits, et qui estiment en conséquence que les droits acquis, au cours de l'histoire, par l'effort et la patience des nations, ne doivent jamais entrer en ligne de compte ;

« 2^o Les Français qui, oubliant que leur pays est un empire de 100 millions d'habitants, considèrent que la France, devenue puissance de second ordre, n'a plus les moyens d'avoir une politique mondiale.

« Par contre, je m'adresse aux Français, robustes d'esprit et de caractère, qui ne passent pas leur vie à geindre ni à craindre. Et je m'adresse à vous aussi, nationalistes italiens, que j'ai vu défiler à Milan chantant : « *Giovinezza, Giovinezza!* » et que j'ai retrouvés à Rhodes, Latins civilisateurs, — et à vous, solides et souriants Britanniques d'Empire, mes bons amis, vous que j'ai rencontrés sur la route des Indes, vous dont j'aime la courtoisie, la netteté des idées, le courage, cette ardeur flegmatique. Ce livre d'un nationaliste français ne saurait vous déplaire. « La paix est à l'ombre des sabres », dit le proverbe arabe, et vous savez bien qu'il ne s'édifie rien de grand à l'ombre de la peur ».

Voilà le voyageur de 1924 peint au vif par lui-même dans sa préface. On ne saurait faire meilleure esquisse. Il voyage désormais pour *voir en Français*; il voyage pour son pays.

Certains verront peut-être dans cette déclaration un coup de clairon juvénile; écoutez l'impression faite sur deux vrais Britanniques d'Empire, explorateurs connus, diplomates spécialisés dans les questions d'Asie.

« Londres, 24 septembre 1924... J'ai trouvé votre livre plus qu'intéressant, car il doit donner à penser à tous ceux qui ont à cœur les intérêts de l'Europe en Orient. Certes, je suis un Britannique d'Empire, un nationaliste impénitent, si

vous le voulez ; mais (et c'est un grand mais) je suis surtout un Européen, et les archives consulaires françaises de... me donneraient raison, lorsque je dis que, depuis mars 1918, en ma qualité de Haut Commissaire, j'ai conseillé, dès le commencement de nos relations avec la France, un accord intime pour régler notre politique et celle de la France en Orient, croyant comme vous qu'une entente cordiale ne pourrait être solide à moins qu'elle ne soit claire. Mon mot d'ordre en 1918, 1919, 1920, était toujours : « *Gouvernez et administrez ou quittez le pays* ; mais ne croyez pas qu'on puisse faire longtemps ni l'un ni l'autre ». En 1920, la force des paroles et des fantaisies wilsoniennes ont pris le dessus et nous avons commencé, vous et nous, à jouer à la politique, comme vous le disiez.

« J'espère avoir le plaisir de vous revoir chez moi, en Asie, pour un plus long séjour qui me serait d'autant plus précieux maintenant que j'ai pu estimer, en lisant votre ouvrage, combien vous voyez clairement les choses, et, si vous me permettez de le dire, avec quel charmant style vous savez fustiger les faibles cœurs ou anglais ou français : vous portez toujours « le faisceau du lecteur romain » que la Révolution a fait graver sur ses monnaies ».

Ecoutez le second Britannique d'Empire :

« 25 août 1924. Je viens de lire votre livre sous le toit de notre ami commun M. X..., et nous ne faisons que discuter ensemble le problème que vous avez si admirablement exposé dans le récit de ce que vous avez vu en Orient... Votre franchise, basée sur les faits comme elle l'est, est justement ce qu'il faut pour faire comprendre, tant aux Anglais qu'aux Français, le grand problème du Proche Orient. En Europe, on ignore complètement ce qu'est ce problème et nous avons, aussi bien que vous, commis de grandes fautes. Vous avez rendu un grand service à l'Europe tout entière en constatant les faits et la situation tels qu'ils sont. Je dirai même que vous vous en êtes acquitté avec une franchise et une netteté que je n'ai encore rencontrées chez aucun écrivain. C'est ce qu'il faut. Il est impossible de nous comprendre les uns et les autres sans cela et sans connaître les faits.

« Ne pensez pas que je sois d'accord avec vous dans toutes vos conclusions. Je ne le suis point et ne le peux pas être surtout dans la question arabe. Je ne préciserai pas, car j'espère avoir bientôt le grand plaisir de vous voir ici. Ce qui

a beaucoup d'importance à mes yeux, c'est que vous ayez si bien constaté les faits principaux sur lesquels il faut absolument que, nous tous, Français et Anglais, et Italiens si vous le voulez, arrivions à une solution raisonnable avant que les événements actuels ne nous emportent vers une catastrophe mondiale dont nous serions tous également responsables devant l'opinion publique de la civilisation ».

Certes Laurent-Vibert, dans son tour d'horizon, n'est pas tendre pour les fautes de la politique anglaise depuis la guerre. L'est-il davantage pour celles de la politique française ? Le Britannique d'Empire aime la loyauté et la franchise même brutale. Il estime un esprit indépendant qui dit sans parti pris tout ce qu'il a vu, revendique clairement les droits de son pays, et sait reconnaître franchement ceux des autres. Combien de discussions entre l'Angleterre et la France auraient été évitées, si nos diplomates avaient toujours parlé sur ce ton autour des tapis verts des innombrables conférences interalliées et si tous avaient eu une connaissance aussi « réelle », disons aussi brutale et franche des questions d'Asie.

« Angleterre, France et Italie représentent, à l'heure actuelle, dans cette Europe bouleversée, en proie à toutes les passions déchaînées et à toutes les folies, les seules grandes nations, où malgré bien des traverses, subsistent encore, avec la force nécessaire, les éléments d'ordre et de raison qui puissent sauver le monde du désastre. Leur entente n'est pas seulement la sagesse, c'est la nécessité. Si les gouvernements de ces trois pays poussent l'aveuglement au point de ne pas comprendre que notre étroite union est l'unique chance de salut pour nos trois patries, une autre nécessité, une autre fatalité, née de la coalition de toutes les haines et de toutes les rancunes, balayera notre vieux monde et détruira partout la seule chose qui vaille la peine de vivre : la civilisation qui naquit il y a des millénaires sur les bords du Nil et de l'Euphrate, et qui, par la Grèce, puis par Rome, est parvenue jusqu'à nous. Nous sommes, Angleterre, France, Italie, les trois principaux héritiers de l'empire romain. Devant le danger qui menace la Louve, faisons taire nos rancunes, même légitimes. Pour créer entre nos trois Etats un accord durable, il faut que nous prenions tous claire conscience des conditions essentielles de la vie nationale de chacun : pour la France, c'est la

sécurité sur le Rhin ; pour l'Angleterre, c'est la liberté de ses routes commerciales ; pour l'Italie, c'est le problème de l'émigration, la possibilité de trouver dans le monde de la place pour ses fils de plus en plus nombreux, de plus en plus en forts ».

Certes, Laurent-Vibert a vu l'Orient en Français ; il l'a vu aussi en Européen, suivant l'expression de son ami, le Britannique d'Empire. C'est là l'originalité et la valeur de son coup d'œil de voyageur. Pour voir comment il applique aux principales questions orientales sa méthode d'observation et de voyage, il faut le lire. L'analyser est impossible. Avec une sûreté de coup d'œil rare, il se joue au milieu des situations délicates et embrouillées pour les démêler et donner franchement son avis.

Parlant par exemple des Capitulations, que les Turcs déclarent un attentat à l'honneur de leur race, il trouve, dans ses souvenirs d'historien, cette remarque originale qui remet les choses au point :

« On ne veut voir dans les Capitulations que quelques privilèges obtenus de la faiblesse des Turcs. Quelle méconnaissance des faits ! Les Capitulations furent signées alors que l'empire Ottoman était au comble de sa puissance et qu'il faisait trembler l'Europe. Les Capitulations n'étaient pas un traité comme les autres, révoquant comme les autres, c'était la reconnaissance par toute l'Asie mulsumane de notre situation de Prince des Princes chrétiens ».

Et le Français, navré de cette ignorance et méconnaissance de l'Histoire ajoute :

« Et c'est au moment où la France est victorieuse, en 1918, après avoir répandu le plus pur et le plus noble de son sang pour une cause, qui, comme toutes les causes françaises devint une cause européenne, que, par une aberration qu'on a peine à concevoir, nous avons abandonné (à d'autres) une prééminence que nul ne nous contestait ».

Notre situation en Syrie l'intéresse particulièrement :

« Le centre de rayonnement de la France n'est plus Constantinople, c'est maintenant la Syrie, où nous sommes, d'où nous pouvons repartir pour faire, une fois encore, la conquête morale et intellectuelle du Levant ».

Il remarque trois points capitaux :

1^o Le Mandat est une fausse façade, mal établie par la Société des Nations. Il ne tient pas compte du rôle et des droits historiques de la France; il est fixé pour un temps trop court et arbitrairement limité.

« Dans le texte officiel, tout se passe comme si la France, parfaitement absente de la Syrie jusqu'au 24 juillet 1922, attendait dans la pièce à côté que la Société des Nations lui proposât le mandat sur la Syrie et le Liban. Aucune allusion à l'œuvre antérieure de la France dans ce pays... Vous croyez être, mes chers compatriotes, les membres d'un grand pays ayant derrière lui un passé magnifique, et ayant par suite droit de parler haut. Quelle erreur ! C'est la Bolivie et le Nicaragua et autres puissances que je respecte, certes, mais enfin qui n'ont rien à faire chez nous et dont certaines n'existaient pas, il y a deux siècles, qui nous donnent gravement le droit de continuer en Syrie l'œuvre de Raymond de Toulouse et de Louis XIV ! Ce serait bouffon, si ce n'était infiniment triste, car ce mandat, par son incertitude, ouvre la porte à toutes les espérances des ennemis de la France et à toutes les déceptions de ses amis.

« D'abord, sans en préciser la date, ce texte suppose une fin au mandat. A l'article premier, il prévoit dans un délai de trois ans, donc pour le 29 septembre 1926 (c'est demain) un statut organique. Alors devons-nous nous en aller à cette date?... Dans son esprit, quoique le plus vaguement du monde, dans les termes cet acte international envisage notre départ comme une certitude.

« Dès lors, de deux choses l'une : ou les rédacteurs de cet acte n'ont pas pensé un mot de ce qu'ils ont écrit et sont persuadés que, sous une forme ou sous une autre, la France continuera à être, en Syrie et au Liban, la grande puissance protectrice, ou mieux, tutélaire. Et alors pourquoi cette hypocrisie ? Ou bien ils ont pensé vraiment qu'au bout de trois ans la France, comme un « homme de la classe » retournerait dans ses foyers, et alors c'est la mettre très exactement dans l'impossibilité matérielle et morale d'accomplir son mandat ».

Avec un délai aussi limité comment organiser sérieusement un pays de races aussi variées et aussi divisées, comment obtenir une collaboration sincère des éléments indigènes qui peuvent vraisemblablement craindre les représailles du successeur de la France, comment décider les groupes commerciaux et financiers français à engager leurs capitaux dans l'organisation économique de la Syrie ?

« C'est cette idée du départ possible de la France qui a pesé sur toute l'organisation du mandat... C'est cette perspective qui arrête toute initiative et compromet tout effort ».

Il nous faut donc à tout prix, pense justement Laurent-Vibert, trouver un moyen de nous stabiliser en Syrie, pour pouvoir remplir le mandat que nous avons accepté : autrement nous avons dépensé en vain nos milliards et le sang de nos soldats.

« Voilà la vérité toute brutale, toute simple et que les Orientaux qui me liront vont admirablement comprendre. J'entends d'autres voix, dont certaines amies : « Chut, chut, taisez-vous ! Est-ce que l'on dit ces choses-là ?... Laissez-nous faire. Et puis nous avons signé le papier de Genève ». — Hé, je ne l'ai point signé, pour ma part ! Aurais-je, citoyen d'une République démocratique, perdu le droit de « remontrances » qu'avaient mes pères vis-à-vis d'une monarchie que vous prétendez avoir été absolue, droit de remontrances dont ils usaient, allez, à tout propos, avec une verdeur, une netteté et une audace dans les idées, que vous êtes bien loin d'avoir ? ».

2^o L'auteur applique alors son droit de remontrances à la façon dont nous avons, jusqu'en 1923, appliqué le mandat : Nouvelle cause de difficultés pratiques. A ses yeux, nous avons fait trop de politique, pas assez d'administration et d'organisation économique. Il trouve que la division de la Syrie en plusieurs Etats suivant les races et les religions est une affirmation imprudente de notre faiblesse : nous avons voulu diviser pour régner. Nous n'avons fait ainsi que perpétuer les haines de races au lieu de les calmer. Faute également d'après lui « de vouloir faire de la politique en nous appuyant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. La France ne doit pas avoir besoin d'appui, c'est sur elle que l'on doit s'appuyer ».

« En pays d'Orient, la rouerie diplomatique est une faute : un Oriental sera toujours plus habile qu'un chrétien. Nous avons, depuis François I^{er}, en Syrie et en Orient, une situation très nette : protecteurs des chrétiens dans un grand empire, dont nous accueillons l'amitié née de notre force. Le Mandat, en nous donnant un rôle supérieur, fait de la France *l'arbitre* entre les diverses parties de

la Syrie. Chrétiens et Musulmans doivent avoir également l'oreille de la France. mais notre mandat serait absurde s'il ne consistait avant tout à fonder, par une administration soucieuse de tous les intérêts, les divers éléments de ce pays en une unité qui n'est pas dans la nature des choses ni des gens, mais que nous pourrions assurer, en reprenant notre antique rôle de justicier ».

Et après avoir remarqué que les Musulmans ont le respect de la force, il ajoute :

« Personne n'attend de nous dans ce pays, ni chrétiens, ni musulmans, des paroles d'amitié : on veut une autorité qui gouverne même avec fermeté... J'ai recueilli la même note sur toutes les lèvres, *sans exception*. Chefs bédouins du Désert, députés et même Présidents des Conseils consultatifs, Chrétiens ou Musulmans, Commerçants, Juifs ou Arméniens, l'homme de la rue comme le Levantin intellectuel, tous n'ont qu'un mot : « Gouvernez, Gouvernez ». Djemal Pacha, qui a fait pendre beaucoup de Syriens, mais qui a percé des avenues à Damas et à Beyrouth, conserve des admirateurs, même parmi les Chrétiens. J'ai entendu dire : « Sans doute, il était terrible, mais il a fait le Boulevard! ».

Avoir un gouvernement fort et énergique, puis, une fois la sécurité, le calme et l'union établis par une ferme occupation militaire, donner la part principale à l'administration et à l'organisation économique du pays : voilà en effet, la seule solution du problème syrien que la France a reçu dans sa tâche. Si, au printemps 1923, l'organisation n'était pas plus avancée, la faute en est d'abord à mille difficultés intérieures et extérieures rencontrées par la Puissance mandataire, elle est aussi, pour une large part, à l'incertitude d'un mandat à terme trop limité. Laurent-Vibert l'avait parfaitement compris. Il lui aurait fallu encore un séjour en Syrie pour mûrir et changer tant soit peu ses idées sur l'unité à réaliser entre les races. Il le sentait lui-même. La question du Liban, par exemple, lui apparaissait comme l'obstacle véritable à la fusion de toutes les provinces syriennes en un seul Etat, surtout dans l'hypothèse d'un départ plus ou moins éloigné de la Puissance mandataire. Un troisième voyage aurait certainement amené l'historien qu'il était à remarquer que la grande époque de prospérité de Syrie coïncida avec l'organisation romaine. Sous un pouvoir central entre les

mains de Rome, les différents petits Etats syriens jouissaient de l'autonomie administrative.

3° Au printemps de 1924, il constata lui-même qu'une politique de réalisation pouvait rapidement amener en Syrie et au Liban un réel progrès économique.

Les longues heures où nous le retrouvons causant avec le grand Chef, à la volonté de fer et à l'esprit organisateur, que la France venait d'envoyer, l'ont impressionné profondément. Qui n'a ressenti la même impression que lui en pénétrant dans le bureau du Grand Sérail de Beyrouth auprès du général Weygand ?

En quelques mois, ce chef a pris possession du pays : à l'intérieur, c'est la sécurité parfaite sur les routes et dans la montagne. Les brigands savent que les cordes sont solides à la potence du Grand Sérail. C'est la paix entre les races et les Etats. On sait que par un labeur personnel et incessant, l'œil du Maître a étudié toutes les affaires et qu'il connaît chacun. Certains chefs de tribus, ennemis de la France, ont plié docilement devant sa force et sont devenus des collaborateurs sincères. Aux frontières du nord, le calme : la seule annonce de son arrivée en 1923 a suffi à disperser les concentrations de troupes turques vers Alep. A la frontière de l'Irak, paix et entente loyale avec les Anglais. La route des Indes vient d'être ouverte de Beyrouth à Bagdad. Téhéran est maintenant à cinq jours de Beyrouth. Et le chef aime à montrer du doigt, par la large baie du grand Diwan, le port de Beyrouth où les échanges commerciaux s'accroissent de jour en jour.

Peu après cette entrevue, Laurent-Vibert prenait la nouvelle route des Indes. Il nous dit lui-même son enthousiasme à suivre cette ligne de pénétration de l'Asie, résultat tangible d'une ferme application du Mandat. Il constate la largeur de vues du Chef qui l'a ouverte aussi bien pour les voisins britanniques que pour la France. Il constate surtout, avec une émotion mêlée de respect, que le nom seul du Maître du Désert est la plus puissante des escortes.

« Sans bruit dans le vaste monde, presque à l'insu des journaux, il s'est passé un fait extraordinaire dont l'avenir nous révélera toute la portée. Une nouvelle route des Indes, depuis un an, a été créée, pratiquée. L'immense désert qui n'était jadis franchissable qu'aux lentes caravanes, à travers mille difficultés

ou dangers, est devenu tout simplement un seuil que les automobiles passent avec rapidité, et qui constitue le pont le plus aisé et le plus rapide entre les Echelles du Levant et la Mésopotamie, et par delà, sans aucune solution de continuité, la Perse, le golfe Persique, les Indes, tout l'Extrême-Orient. Désormais, en neuf jours, vous pouvez aller de Paris à Bagdad. C'est une conquête dont on ne saurait exagérer l'importance. Beyrouth est désormais le port sur la Méditerranée de toute la Mésopotamie ».

Si nous voulions faire ressortir dans notre voyageur son talent d'écrivain et d'artiste, il nous faudrait le suivre à travers le désert de Syrie, à Bagdad, à Bassorah et au Chatt el Arab, à Mossoul.

Le Désert qu'il a entrevu, en 1923, dans sa promenade aux ruines de Palmyre, le saisit, maintenant qu'il s'y sent plongé. Il reçoit là le sceau du « Routier », la pénétration intime de l'immensité silencieuse dont Ernest Psichari nous dit dans son « Voyage du Centurion » : « Malheur à qui ne connaît pas le Silence ! » et Laurent-Vibert écrit :

« La beauté infinie et monotone et fière et méditative de cette solitude prend le cœur et l'exalte au delà du rêve ».

Puis c'est l'enchantement de l'arrivée à Bagdad : « Dans l'étendue jaune, apparaît le front d'une palmeraie qui se perd au nord, qui se perd au sud, et qui cache le Tigre. Par-dessus les feuillages miraculeusement verts, d'un vert d'émeraude, une grande coupole, des minarets. C'est Kasmein, la mosquée sainte des Chiïtes, le grand sanctuaire de l'orthodoxie stricte, redoutable. Mais les palmiers s'ouvrent, des maisons, des maisons : Bagdad ! Je regarde de toute mon âme.

« Un grand détour dans les cultures, puis le fleuve apparaît, et la ville sur le fleuve. Je suis ébloui. La ville basse, rose, dominée par ses coupoles, baigne toute dans le fleuve, par ses terrasses de terre grise. Vers le sud la palmeraie s'effile, s'effile jusqu'à se mêler avec l'eau et avec le ciel. Tout est noyé dans une lumière merveilleusement nacrée. La forme des maisons, toutes les lignes, tout cet éclat transparent, toutes ces teintes, tout est changeant, instable, d'une délicatesse frémissante. Un mystère enveloppe cette nature nouvelle. Sur le pont,

aux costumes de Syrie qui me sont familiers se mêlent des types que je ne reconnais pas, des voiles éclatants, les hauts turbans des Hindous immaculés. Et sans doute ce n'est pas encore l'Inde, mais c'est le pont vers l'Inde. Le Levant a fait place à l'Orient ».

L'étude des problèmes politiques de Mésopotamie et de Mossoul le prend alors tout entier ; il redevient le voyageur cherchant à saisir au vif les situations. Au Chatt el Arab, il ne peut s'empêcher de crier à ses amis, les Britanniques d'Empire, qui viennent de lui faciliter loyalement ses études, son impression sur la puissance de pénétration de l'Angleterre aux bords du golfe Persique et en Mésopotamie. Le récit de sa visite à la puissante usine de l'Anglo-Persian Oil C^o sur les bords du Chatt el Arab, sa réception chez le roi Fayçal et à la Résidence britannique de Bagdad, ne lui font pas oublier un pèlerinage ému chez les Sœurs françaises, « ces femmes d'élite qui apprennent aux enfants de Bagdad ce qu'est le sourire de la France! ». Il décrit avec amour l'entrée « dans cette école silencieuse sous le soleil. Dans la classe des toutes petites, dont les regards noirs, ardents, se fixent sur moi, musulmanes et chrétiennes s'unissent fraternellement dans un chœur, où chante le nom de la France. Quelle émotion irrésistible et douce! Comment ne pas s'y prêter? Je touche ici le point le plus exquis, le plus noble de l'âme française, cette puissance d'expansion, de conquête toute spirituelle qui confond les étrangers ».

Nous revoyons apparaître la plume qui décrivait les dernières heures du « Solitaire au Mont Liban ».

Puis, après un rapide voyage à Mossoul, c'est de nouveau la traversée du Désert. La sécurité parfaite sous la domination du grand Chef français de Syrie. A Deir Ez Zor, sur l'Euphrate, les Méharistes l'attendent pour le ramener lentement à Palmyre.

« Rien au monde n'est supérieur, ni même comparable à la marche lente, rythmée, pleine de rêve, de grandeur, d'une caravane au désert ».

Les Méharistes lui font visiter les ruines d'une ville parthe, inconnue des voyageurs, car elle est maintenant loin de toute piste. Il rêve d'y revenir à son prochain voyage. L'élève de l'Ecole de Rome se réveille en lui. Il fait avec ses amis des projets pour les fouilles de « sa ville inconnue ». Nous sommes en avril

1924. Hélas! un an plus tard, à pareille date, il mourra, lui aussi, en face de son rêve, et en face de travaux plus grands encore projetés pour son pays.

Il est bref sur sa traversée du Désert de Palmyre. Il est pressé de revoir Beyrouth, la Méditerranée et la France (L'industriel n'aime pas manquer ses rendez-vous d'affaires. Il est strict à observer les dates fixées dans ses plans de voyage). Quelques semaines plus tard, en composant son livre, il nous avoue qu'une des impressions les plus pénétrantes de ce qu'il avait vu en Orient fut le spectacle de cette poignée d'hommes, ses amis les Méharistes, tenant une immense étendue, « les marches de notre Empire » et y faisant régner ordre parfait et sécurité. Il leur dédie son livre :

« La Paix est à l'ombre des sabres ». Telle est la devise de la Compagnie des Méharistes de Palmyre à qui ce livre est fraternellement dédié ».

Et répondant à cette dédicace, voici la dernière phrase de la conclusion de l'ouvrage :

« Dans le domaine de l'histoire, la paix, contraire à l'imperfection de notre espèce, doit être imposée par les hommes de bonne volonté à ceux qui ne le sont pas. Il y a eu dans le passé « la paix romaine ». Nous aurons « la paix française », si résolument nous mettons notre force au service de la raison ».

Ce que j'ai vu en Orient révèle à ceux qui ne la connaissaient que dans ces brillants côtés extérieurs la riche nature de Laurent-Vibert. Il s'y montre en pleine force, entièrement dévoué au service de son pays.

En octobre 1924, invité à parler de la mise en valeur de nos colonies, au Congrès national des Conseillers du Commerce extérieur, il définissait ainsi le devoir d'agir, pour celui qui a vu les besoins de son pays.

« Le problème colonial, conçu sous la forme la plus haute et la plus féconde, consiste à examiner de quelle façon, par la mise en valeur systématique des ressources de notre Empire, nous pouvons conquérir, à une époque où les nations se renferment dans leurs frontières, la pleine et complète liberté économique.

« Et nous, Messieurs, il faut choisir : ou bien ajouter, à chacun de nos congrès, rapports sur rapports et vœux sur vœux, c'est-à-dire faire la besogne la plus vaine qui soit au monde ; ou bien nous attaquer résolument, de front, aux problèmes qui nous sollicitent ; puis ayant vu clair, agir avec décision auprès

des pouvoirs publics, en mettant toutes nos forces morales et matérielles au service de quelques idées simples, mais décisives pour l'avenir de l'Empire français ».

Voir clair, pour agir. Voilà la mentalité originale du voyageur.

L'âme du « bon Routier de France », si modeste sous sa riche complexité, avait pour les intimes, aux heures angoissantes, des aveux plus révélateurs encore que ses livres. Elle était prête à tous les risques pour suivre loyalement et fermement son idéal d'action.

Il aimait alors à répéter cet aveu d'un diplomate oriental auquel il objectait un jour, devant nous, les dangers certains de ses missions aventureuses à travers l'Asie et qui devait quelques semaines plus tard y trouver la mort : « Oh ! j'ai mis cela dans la trame de ma vie ! ». En écrivant à la fin de la préface de son dernier livre : « Vous savez bien qu'il ne s'édifie rien de grand à l'ombre de la peur », Laurent-Vibert ne faisait qu'exprimer le secret intime de son âme de voyageur : Ame énergiquement formée au danger pendant la guerre, retrempée plus profondément encore auprès de ses amis les Méharistes de Palmyre, dans le grand silence du Désert.

A. POIDEBARD.

Beyrouth, septembre 1925.

Paris, 38, rue Boileau (xvi^e). Ce 16 février 1926.

« MON CHER RÉMOND,

« Je regrette que mon mauvais état de santé ne me permette pas d'écrire l'article que vous m'avez demandé sur notre ami Laurent-Vibert. Je ne puis que vous envoyer ces quelques lignes pour vous redire combien j'ai regretté, lors de l'accident d'automobile qui nous l'a enlevé, de n'avoir pu le revoir, étant moi-même incapable de quitter le lit.

« J'ai été désolé de ne pouvoir lui rendre visite, j'avais pour lui la plus haute estime et la plus sincère affection. Le Comité Dupleix dont il était membre et qu'il soutenait généreusement perd un de ses meilleurs amis. La France est privée d'un serviteur vigilant et fidèle au moment où elle a le plus pressant besoin que ses fils se dévouent pour la servir. On remplace difficilement de tels hommes.

« C'était une souffrance pour lui de constater en quelles faibles mains les intérêts de la France étaient tombés, il s'indignait de voir combien ils étaient

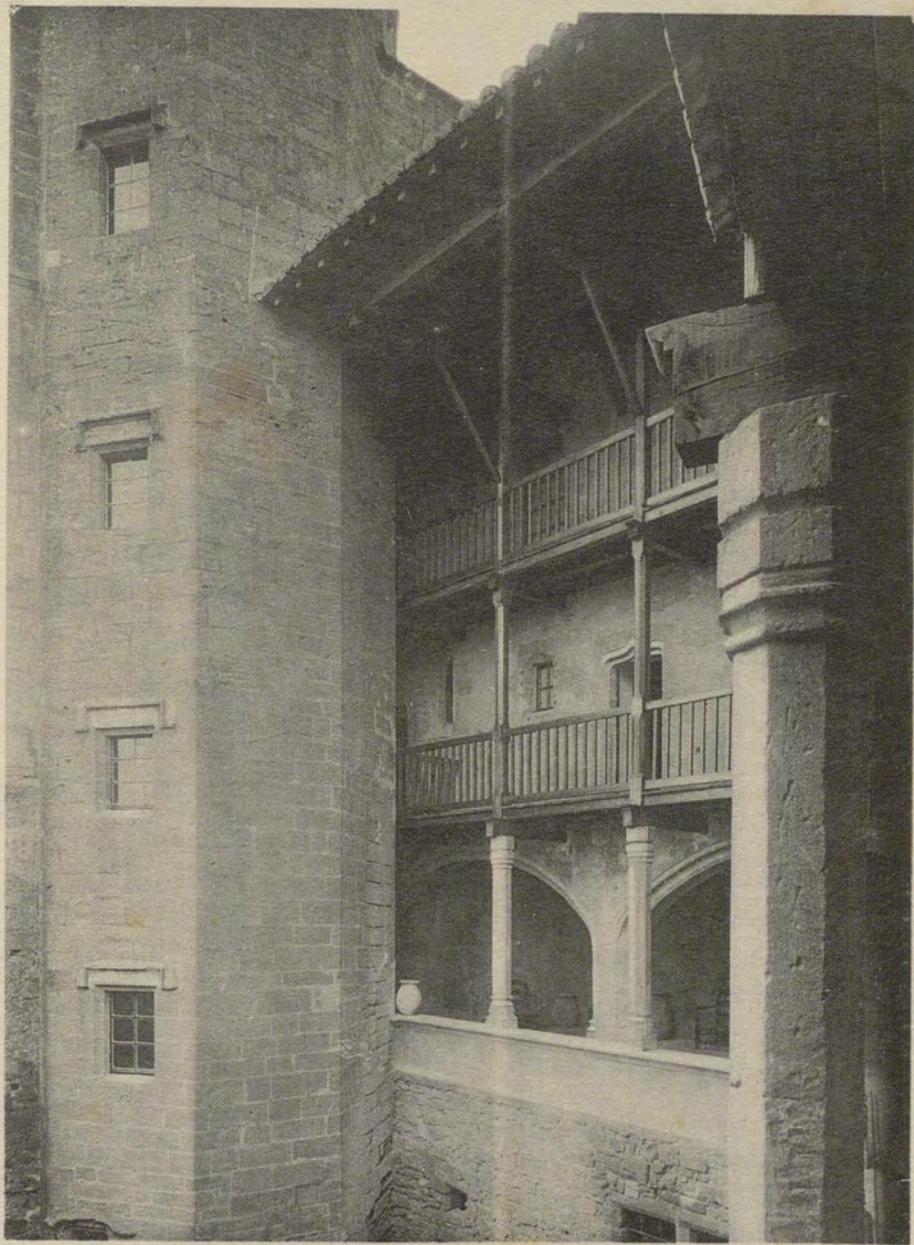
peu défendus. Il ne pouvait se désintéresser de la France, c'est ce qui nous avait liés.

« Vous pensez s'il fut bien accueilli au Comité Duplex, et s'il fut applaudi avec enthousiasme à ce déjeuner du 24 mai 1924, où il raconta avec force, esprit et chaleur, son récent voyage en Orient. Il se proposait de retourner en Syrie pour y faire des fouilles ; alors, la Syrie était en paix. Mais depuis!...

« Je pleure bien sincèrement avec vous ce bon Français. La perte est immense pour notre pays. Où trouver tant d'intelligence jointe à tant de générosité de cœur ? Ceux qui vécurent à ses côtés savent qu'il était le plus sûr et le plus prévenant des amis. Nous pouvons jurer que nous n'avons pas connu de Français aimant mieux son pays. Inclignons-nous devant cette noble figure respectueusement. C'est ce que je fais pour ma part de tout mon cœur.

« Je vous redis, mon cher Rémond, mes sentiments bien affectueux.

« G. BONVALOT ».



LE SOLDAT

1^o Citation à l'ordre de l'armée du 18 novembre 1914 :

Le 23 octobre à l'attaque d'un bois a pris, sous le feu, le commandement de sa compagnie dont le chef venait d'être blessé.

Blessé lui-même, à deux reprises, a conservé le commandement pendant toute la nuit sans être pansé et n'a voulu recevoir des soins qu'après que sa compagnie a été relevée. (J. O. 11 décembre 1914).

Pour le Ministre et par son ordre :
Le Chef des Services
L. GROS.

Je l'ai connu dans les tranchées de la Somme. Son arrivée était annoncée de la veille; il « convoyait » un renfort. C'était un peu de « l'intérieur » qui nous arrivait, et après ces rudes journées de la fin de septembre 1914, où les effectifs

avaient pas mal fondu, on était content d'avoir du monde, et aussi avec la curiosité des figures nouvelles, de prendre l'air du « dépôt ».

Il était précédé d'une réputation telle que j'avais hâte de le connaître et que déjà je me sentais attiré vers lui.

Je ne me souviens plus quel est celui de nous deux qui vint à la rencontre de l'autre : en vérité, disions-nous souvent plus tard, ce jour-là nous nous sommes « reconnus » et fûmes, dans le même moment, liés par une amitié dont les attaches devaient se resserrer tous les jours et nous unir en une fraternelle et tendre affection.

Nous ne devions plus nous quitter.

Il fut immédiatement un animateur merveilleux et d'une séduction folle ; et dès les premières heures, je fus conquis, comme tant d'autres, par l'ardeur de son génie, subissant le rayonnement irrésistible de sa pensée, lui obéissant avec cette joie consciente, profonde, infiniment douce que donne l'autorité d'un grand esprit. Cette pensée magnifique, je ne la puis comparer qu'à un aimant d'une inimaginable puissance, attirant autour de lui, en les groupant dans une sorte de champ magnétique, dont les éléments devaient se souder les uns aux autres, les intelligences les plus vives d'abord, les esprits les plus timides, les plus lents ensuite. Les simples bonnes volontés, elles-mêmes, trouvaient leur profit à ce merveilleux contact. Tout cela constituait un ensemble de forces vives, agissantes, dont il était l'âme enjouée, vibrante, intrépide. D'ailleurs, il assistait, il présidait à cette sorte de phénomène de polarisation autour de sa personnalité, sans gêne, mais sans orgueil, parfois même avec une volonté d'être modeste et un désir de rester effacé dont ses amis souvent le gourmandèrent.

Venu du monde intellectuel le plus raffiné et des pures spéculations de l'esprit aux choses de la guerre, il avait été frappé par le côté matériel presque végétatif de sa nouvelle existence. La tranchée l'avait surpris par la vie médiocre et la monotonie des heures ; mais, alors que beaucoup y perdaient leur personnalité dans une sorte de cristallisation intérieure plus ou moins rapide, lui-même, comprenant cet autre danger, s'était adapté à cette nouvelle vie, en la transformant elle-même, en quelque sorte en la spiritualisant. Du premier coup, il s'y

était mis tout entier. C'est là, dans ces moments de terrible ennui, où l'effroyable glu boueuse des tranchées enlisait les volontés les plus tenaces, que je l'ai vraiment admiré. Il n'admettait pas le découragement, même passager, et pourchassait, je ne vois pas d'autre mot, tout risque de défaillance par des moyens simples, naturels, habiles, tous excellents, qu'il eût à faire à ses chefs ou à ses hommes. Les conversations de la popote (Dieu sait de quelles banalités elles étaient faites!) devenaient, quand il était là, et sous son impulsion, des discussions littéraires, politiques, artistiques, passionnées, ardentes, utiles aussi, pleines d'enseignements et comme disciplinées par le grand prestige de sa pensée. Souvent il parlait. Il ne choisissait aucun sujet précis, mais, par des exemples tellement simples qu'ils en semblaient naïfs, arrivait à démontrer, clair comme le jour, la certitude évidente, absolue, nécessaire de la victoire, par les leçons même de l'histoire de notre France. Il parlait et son enseignement lumineux coulait comme une eau pure dans les esprits embrumés. « On arrive à avoir soif de lui », disait un brave homme de commandant. Quel magnifique témoignage à cet animateur magnifique!

J'ai assisté souvent aux commentaires des journaux, qu'il faisait dans les tranchées. Les nouvelles étaient quelconques, la phrase ampoulée cachant l'ignorance ou la peur de la censure ou simulant le grand « tuyau ». Je revois les groupes formés silencieusement autour du « Lieutenant » qui parlait, sa grosse moustache blonde couvrant le sourire de ses lèvres charnues, reconnaissant du regard tel ou tel qu'il appelait par son nom et, quand il les sentait bien là, bien près de lui, bien à lui... « Mes enfants... », commençait-il, et la leçon se déroulait et la voix chaude, limpide, faisait vibrer les pauvres cœurs découragés, et dans le silence absolu des attentions tendues, au milieu des visages barbus, hirsutes, sous les invraisemblables cache-nez et les bonnets engoncés, les yeux, les bons yeux des paysans de chez nous, brillaient d'admiration et de reconnaissance.

Il faisait de tout, histoire, littérature, musique (n'avait-il pas fait, dès les premiers mois de l'hiver 1914 une Revue qui fut jouée, chantée, et avec quel entrain, dans une cave d'un château fameux, à 200 mètres des boches? Je me rappelle même la volée de 105 que nous reçûmes pour avoir trop crié). Et je me souviens encore d'une chevauchée héroïque de plus de vingt kilomètres que nous

fîmes un jour d'été, par une chaleur torride (il était monté sur une effroyable rosse du train de combat), pour entendre le Prélude et le Choral de Franck. Et j'entends encore le rythme du « Pas d'Armes du Roi Jean » qu'en revenant, le soir, il battait avec sa cravache. Le lendemain, avec le même naturel, car il n'y avait chez lui rien qui fut affecté, la même ardeur simple, la même gaieté débordante, il faisait une reconnaissance ou une patrouille dangereuse, et, en rentrant, redisait les vers qui avaient chanté dans son cœur.

Une après-midi d'octobre, toute rose, je passais dans la tranchée qu'il occupait. Sur le parapet, un guetteur, calotté de fer, l'œil au périscope, veillait sur les friches désolées : « Oui, le lieutenant est là, me dit-il, qui regarde des dessins... ». Deux pas plus loin, Laurent-Vibert, accroupi à la turque, à la porte de sa cagna, lisait à haute voix, s'exclamant à ma vue : « Ah ! mon cher vieux, viens vite, regarde... ». Dans la bibliothèque éventrée du curé du village, il avait trouvé les *Commentaires des Gaules de César*. Il était fou de joie, il avait déplié les plans du siège d'Alésia, étudiait les défenses rapprochées des Romains, les arbres ébranchés, les pieux tordus et durcis au feu, les trous de loups, les chausse-trappes... « Comme l'Histoire est une science vivante, disait-il, mais tout cela est d'hier et recommencera demain. Cette nuit, oui cette nuit même, je vais faire faire cela, monter tel dispositif, en préparer tel autre : Quelle œuvre magnifique !... ». Il feuilletait, caressait, humait ce vieux bouquin, annoté, souillé aux angles et qui puait le tabac à priser. Le jour entier il me l'avait relu, trouvant des enseignements à toutes les pages, des leçons de la guerre à toutes les lignes. Finalement, il l'avait emporté dans un autre secteur et longtemps il l'a gardé.

César ! Ce nom devait revenir bien souvent dans nos conversations, et j'ai compris, depuis, quel culte, quelle admiration il nourrissait pour lui. C'était une sorte de vénération familière ; il parlait de lui, comme s'il l'eût réellement connu et faisait de l'étude de son œuvre la base même de l'intelligence de la guerre. Il l'avait « connu » comme il aimait à le répéter, bien avant la guerre, lorsqu'il avait vécu à l'École de Rome et, de longues années, il avait vécu dans son intimité. Je l'entends, je vois sa main admirable caresser le bouquin crasseux : « tout de même, tout de même, si nos généraux connaissaient bien « cela », je veux dire intelligemment, et Napoléon le connaissait, disait-il, un jour, à un colonel, mé-

duisé, et... incrédule, nous n'aurions pas, je vous le jure, toutes ces pertes dont nous souffrons ». C'était, en effet, l'époque fameuse des « grignotages » et des attaques « décisives » dont beaucoup d'entre nous ont gardé le souvenir empoisonné. Ces attaques préparées à la diable, lancées sur des fils de fer où venaient se pendre et dessécher des fantassins épuisés, l'irritaient. « C'est inutile, parce que c'est mal conçu, l'idée est fausse. On nous essoufle », répétait-il. Au contraire, un grand combat l'enthousiasmait. L'attaque! Quelle minutie dans l'exécution des ordres qu'il recevait. Il s'acharnait à tout prévoir, cherchant dans les plus petits détails la pensée même du Grand Chef, en saisissant, du premier coup, toute l'ampleur, toute l'intelligence, et aussi tout l'intérêt. « Une attaque bien préparée, disait-il, c'est une belle œuvre d'art », et, avec la clarté familière et l'ironie souriante dont il était coutumier, il en exposait aux hommes l'intelligence facile, l'excellente préparation, les risques minimes, le but prompt, les résultats indubitablement heureux. Toute appréhension disparue, on attendait, sans plus « s'en faire ». On était tranquille. On avait confiance dans le Chef, et cela était réciproque; il savait qu'il pouvait compter sur ses hommes. J'ai dit qu'il avait besoin de confiance, elle lui était nécessaire pour être heureux. D'ailleurs, il aimait profondément le soldat. Il l'aimait à cause de ses qualités et de ses défauts et aussi parce qu'il se sentait très près de lui. « Ils sont pillards, disait-il en riant, paresseux, paillards, hâbleurs; regarde : ils grognent sans cesse et obéissent en semblant s'y résigner; au fond ils sont enchantés d'être commandés; mais ils sont extrêmement simples et possèdent un bon sens d'une robustesse absolue, auquel pas un soldat au monde, pas un, ne peut prétendre. Par là, mon vieux, ils sont infiniment braves. Tu vois bien, disait-il, c'est un paysan de France qui ne comprend pas, puisqu'il ne l'a pas voulu, ni désiré, ni provoqué, qu'un boche soit là, dans « sa » terre, et qu'il ait pillé « sa » maison. Cette idée-là est dans sa tête, comme un noyau dans un fruit, c'est le germe de son patriotisme. Patriotisme de terrien, évidemment, mais trouve m'en un autre qui pour lui soit plus convaincant? ».

Plus tard, à Salonique, il a développé cette pensée dans vingt pages d'une revue qu'il avait fondée là-bas, la *Revue Franco-Macédonienne*. Consacrées à l'âme du combattant, elles peuvent compter parmi les meilleures pages qui aient

été écrites sur le soldat français. Ce chef-d'œuvre de clarté, en même temps de magnifique élévation morale, les jeunes Français de notre époque devraient tous l'avoir lu, peut-être comprendraient-ils mieux ce que fut cette guerre.

Il avait à son service une intelligence puissante, mais aimable, d'une vivacité, d'une mobilité extraordinaires, et en quelque sorte gracieuse (car il était d'abord gai), et aussi il avait, au fond du cœur, une immense tendresse. Il devait cela, sans doute, à celle qui fut sa mère adoptive, et à laquelle il avait voué un culte fervent. J'étais là lorsqu'il reçut, un jour, la nouvelle de sa mort : je savais sa maladie martyrisante, dont lui-même à distance souffrait affreusement ; de longs moments, nous étions restés dans les bras l'un de l'autre, silencieux, puis, chaque jour, nous avons pris l'habitude de parler d'elle.

Cette tendresse, ce désir de bonté, de confiance débordaient de lui, comme débordait la foi qu'il avait dans la vie et dans les hommes. Nous parcourions souvent ensemble le secteur de sa compagnie, et il venait quelquefois me prendre au poste de secours ; c'est un lieu terrible qu'habitent sans cesse la douleur et la mort. Il se penchait sur les pauvres formes suppliciées et prodiguait affectueusement les paroles simples, fraternelles, qui consolent, par ce qu'elles viennent du cœur. Il sortait de là bouleversé, irrité devant tant d'injustice et de souffrance et, dehors, répétait, pataugeant dans la boue de la tranchée : « Ah vivre ! mon petit vieux, vivre ! ». Et, les yeux illuminés d'une joie profonde, il disait encore combien la vie était bonne et combien, après ces épreuves effarantes, il faudrait l'aimer davantage. Il l'adorait. Elle-même l'avait comblé de tous les bienfaits ; il en ruisselait, en quelque sorte, elle jaillissait hors de lui dans ce besoin perpétuel, que j'ai dit, d'agir, de créer du mouvement et de la force. Et pourtant cet amant magnifique de la vie, en entrant dans la première tranchée, avait fait le sacrifice de sa propre existence : sacrifice total, absolu. Il nourrissait cependant au fond de lui-même l'ardent espoir que ce sacrifice ne fut pas vain. « Il faut, répétait-il à satiété, il faut avant tout, quand on commande, être avare de l'existence des autres, et, pour la sienne propre, en faire fi, une bonne fois, de parti pris. Mais, quand même, il est bon que la mort d'un chef serve d'exemple, et pour cela il ne doit pas gaspiller follement sa vie, mais, au bon moment et quand il le faut, il doit la donner tout entière, sans regret ». Hélas ! sa mort, plus vaine qu'il ne l'eût

jamais pensé, n'a servi qu'à désespérer ceux qui l'aimaient et à leur enlever la raison même de leur propre courage.

Il était brave, mais de telle sorte que cela paraissait naturel ; il eût été impossible d'imaginer qu'il pût ne pas l'être. Il avait la conscience nette du danger et aussi la perception aiguë de la minute précise où il faut se dire, avec une petite crispation du cœur, qu'elle sera peut-être la dernière. Il connaissait le danger ; il en avait même je ne sais quelle curiosité ; il le redoutait moins pour lui que pour ceux dont il avait, dans ce moment-là, le souci, mais il trouvait en lui-même les ressources d'une vie intérieure et d'une volonté tellement fortes que rien n'apparaissait dans les lignes de son visage, qu'un calme absolu, avec un sourire confiant dans ses yeux railleurs. Quant à lui, et pour oublier la souffrance, il avait une puissance de distraction extraordinaire ; l'esprit dominait vraiment la matière. Une nuit, qu'il guettait le retour d'une patrouille, je le retrouvai au point fixé pour la rentrée dans les lignes. Les hommes tardaient. Immobile, comme pétrifié par la boue, trempant à mi-jambes dans la fange glacée, il attendait dans le silence, et comme je le gourmandais de son imprudence (chaque jour des malheureux avaient des pieds gelés...) : « Je pensais à Pascal, me dit-il, et j'oubliais ce froid mortel, mais tu as raison, mon vieux frère... ». Je l'emmenai de force quelques pas plus loin, pestant bien haut contre tant d'insouciance.

Cette magnifique volonté, le sens que son génie lui donnait de son devoir, sa place dans le commandement, sa responsabilité qu'il percevait bien plus grande et plus noble qu'elle n'apparaissait à ceux-là même qui l'en avait chargé, et puis son charme irrésistible, tout cela faisait de lui un chef incomparable. Je n'en ai jamais connu qui l'ait égalé. Et nous le sentions tous voué à une tâche impérieuse, plus grave, plus haute : l'avenir devait donner raison à nos espérances. Délégué à la Conférence de la Paix, il y défendit la France comme il l'avait défendue sur le front. Je l'ai revu à ce moment-là, il était resté le même, avec la même lumière dans les yeux, la même joie de travailler pour sa patrie dans laquelle il me disait sa foi. Si la fortune des armes l'avait de bonne heure attiré, il eût été peut-être un des plus grands soldats de notre histoire, sans aucun doute, en tous cas un admirable conducteur d'hommes. Car c'était un grand, un très grand Français, sans ambition pour lui-même — j'ai dit que sou-

vent nous le lui reprochions — mais animé d'un ardent désir de voir son pays prospère comme il devait l'être, et grand, respecté, aimé parmi tous les autres. Il souffrait avec nous, ses amis les plus chers, quand quelque affront nouveau dans notre honneur venait nous atteindre, il clamait avec nous son désespoir et sa colère quand nous voyions notre pauvre France meurtrie.

Et il luttait sans arrêt, sans une seconde de défaillance, sa pensée tout entière tendue vers ce but unique du salut de la France. Dans la tranchée il avait commencé; dans les hautes fonctions diplomatiques qu'on lui a confiées à la fin de la guerre il a continué; plus tard, dans la vie civile, il a mené le même combat, pour la même cause, entraînant avec lui une troupe d'hommes jeunes, ardemment décidés à le suivre, dussent-ils en périr, à cause même de leur ardeur à vivre.

Tous appartenaient de toute leur âme à cette doctrine de salut public que Maurras a réapprise aux Français jaloux de la grandeur de leur pays et qui l'avait conquis tout entier.

Il a lutté jusqu'au bout, contre la mort même, qui l'arrachait à nos cœurs brisés, anéantis de chagrin. Un soir (six nuits affreuses, je l'ai aidé à supporter les souffrances atroces dont il allait mourir) nous évoquions tous ces souvenirs de guerre : « Cette pauvre paix, me disait-il, mon cher vieux, est pire que la guerre et il faudra travailler longtemps pour trouver sinon un peu de bonheur, au moins un peu de sécurité; mais j'en reviendrai, tu verras, et nous continuerons nos efforts ». Ai-je dit sa foi dans la vie ! J'ai été témoin qu'elle ne l'abandonna pas jusqu'au dernier instant... Et quelques heures plus tard, épouvanté, fou de douleur, je l'avais pris contre ma poitrine, le pressant dans mes bras inutiles, essayant de garder encore contre mon cœur et d'arracher à la mort horrible ce front magnifique où allait s'éteindre l'une des plus nobles pensées qui ait animé le cerveau d'un homme de France.

Joseph DE SAINT-RAPT.



L'HUMANISTE

Je le revois à Salonique, arrivé du front de Champagne, où il s'était admirablement battu, apportant la même ardeur aux besognes pacifiques que permettait l'accalmie entre la retraite de Serbie et l'offensive sur Monastir, tantôt groupant les bonnes volontés littéraires autour de la *Revue Franco-Macédonienne* ou bien organisant pour les artistes de l'armée le premier salon de Salonique, tantôt créant le Bureau commercial de l'armée d'Orient et partant à la conquête du marché macédonien, jusque-là inondé par la camelote autrichienne, unissant — comme tant d'autres l'ont déjà fait entre la Croix-Rousse et Fourvières — l'idéalisme d'un penseur et le sens pratique d'un commerçant lyonnais. On était séduit tout de suite par sa franchise souriante et son optimisme agissant ; on découvrait bientôt la sûreté de son jugement et la délicatesse de sa sensibilité et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer le bel équilibre physique et moral où s'épanouissait sa joie de vivre.

Pour ceux qui ne l'ont pas connu, je voudrais le faire parler lui-même, en

puisant dans les pages anonymes, que personne, je le crains, n'ira plus chercher dans la *Revue Franco-Macédonienne*.

Laurent-Vibert est un artiste, mais en même temps que ses sens saisissent les couleurs et les nuances, sa raison cherche les lignes qui décèlent l'ordre et retrouve dans la nature quelque chose d'humain. Ses paysages sont intellectualisés, comme ceux des peintres florentins qu'il aime.

Voici, un admirable cyprès :

« Il offre une architecture puissante, ramassée, harmonique, où l'œil et l'esprit se complaisent sur une belle construction logique. Après le jaillissement du tronc hors du sol, jaillissement marqué par de fortes nervures qui assouplissent l'effort comme les colonnettes autour d'un pilier gothique, c'est l'épanouissement mesuré, comme méthodique, des branches. Par un parallélisme sans monotonie, elles dessinent une structure d'un ordre sévère. Le feuillage serré revêt sans les détruire les lignes de cette forte construction. Il enveloppe l'arbre entier dans un contour d'une netteté parfaite ; il crée des masses à plans définis qui traduisent en beauté la charpente intérieure. La lumière, sur ce feuillage sans reflet, ne peut absorber l'ombre, qui va jusqu'au centre de l'arbre, de ces mille rameaux pressés ; elle laisse subsister la profondeur obscure des teintes, mais elle souligne fortement les masses et fait ressortir, comme en une eau-forte magistrale, leur harmonieuse unité, comme si cet arbre était, plutôt qu'une création de la nature, la réalisation d'une pensée humaine ».

Plus qu'un artiste, je reconnais en lui un humaniste, et cela encore rappelle ses origines lyonnaises, le Lyon de la Renaissance, de Louise Labé et des imprimeurs. Il est humaniste par sa forte culture classique ; il est fier d'être ancien élève de l'École normale, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École de Rome, et parfois il regrette que les hasards de la vie aient interrompu sa carrière de professeur pour faire de lui un industriel. Il est humaniste par son amour de Rome, sa foi « en la pérennité de la civilisation latine », son admiration pour « notre âme latine, raisonneuse, organisatrice, subtile, élégante, brave » ; il se dit sans pédantisme, disons mieux, il se sent l'un des fils de Munatius Plancus :

« Peut-être me suis-je si docilement prêté aux influences romaines, parce que ma petite patrie, au confluent de deux fleuves historiques, marque le point d'arrivée de cette vallée du Rhône, qui prolonge en Gaule d'une façon si pure et si parfaite l'essentiel du génie latin. Arles est une des filles de Lavinia, et Lyon, comme Rome, a ses collines sacrées. Les belles soies et un peu de notre esprit traditionnel nous sont venus d'au-delà des Alpes avec les dentelles et les banquiers lombards. La pire ingratitude serait d'oublier que c'est une main romaine qui fonda notre cité ».

Humaniste, il aime les écrivains érudits et raffinés. Il est nourri d'Anatole France au point de pouvoir nous redire les propos que tint sur les quais de Salonique « M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des Lettres, caporal à la sous-intendance de la base de Salonique, à M. l'abbé Lantaigne, professeur au grand séminaire, aumônier militaire à bord du *Charles-le-Chauve* », et si, dans quelques siècles, un critique retrouve ce délicieux morceau, je ne sais s'il saura y reconnaître un pastiche :

« D'une barque accostée et enfoncée jusqu'aux plats bords dans l'eau verte, un matelot des îles lançait d'un geste adroit et rythmé à l'un de ses compagnons debout sur les dalles du quai des amphores de terre cuite, ornées de dessins rudimentaires tracés à la peinture blanche. Le pont de la barque dont la poupe ronde ornée de balustrades de bois portait en or sur fond bleu : Eutyché-Peirraieus, disparaissait sous l'amoncellement fragile, propre et rouge, des vases d'argile ; la grande voile, qu'on avait larguée pour qu'elle séchât, déployait, comme un fond de scène, sa blancheur que le couchant teignait de rose. Les amphores, une à une, prenaient, sitôt débarquées, des alignements réguliers par les soins d'un jeune Salonicien, vêtu d'une petite culotte en loques et d'une chemise déchirée.

— Voici un spectacle consolant, dit M. Bergeret. Il prouve qu'au sein même des pires bouleversements, certains hommes persistent à répéter docilement le geste des ancêtres et empêchent de se rompre le fil ténu et serré qui relie le passé à l'avenir. Le débarquement de ces cruches s'opère assurément sous la même forme qu'au VI^e siècle avant notre ère : il vous suffit d'imaginer sur les flancs de ces vases des dessins moins barbares et de mettre aux trois quarts nu cet enfant

qui l'est déjà à demi. Je ne vois à modifier ni la forme du bateau, ni son nom qui est de bon augure et propre à prévenir la colère de Poseidon. A une époque plus proche de nous, Cicéron, revenant de son proconsulat de Cilicie, voyageait sur une de ces barques, lorsqu'il se plaignait avec véhémence à son ami Atticus de la lenteur désespérante des navires ronds des Iles. Et je me plais à penser que Villehardouin mit à rafraîchir dans ces urnes le vin léger de l'Ile de France ».

Humanisme, Renaissance, poésie, grâce nonchalante et sourire d'une vie heureuse, tout cela illumine le sonnet que Laurent-Vibert a intitulé *Ronsardise* et que je ne puis relire aujourd'hui sans une profonde mélancolie. Pourtant, j'y retrouve si vivant l'accent de mon ami que, sur sa tombe encore fraîche, je veux déposer ses vers, comme une couronne de roses :

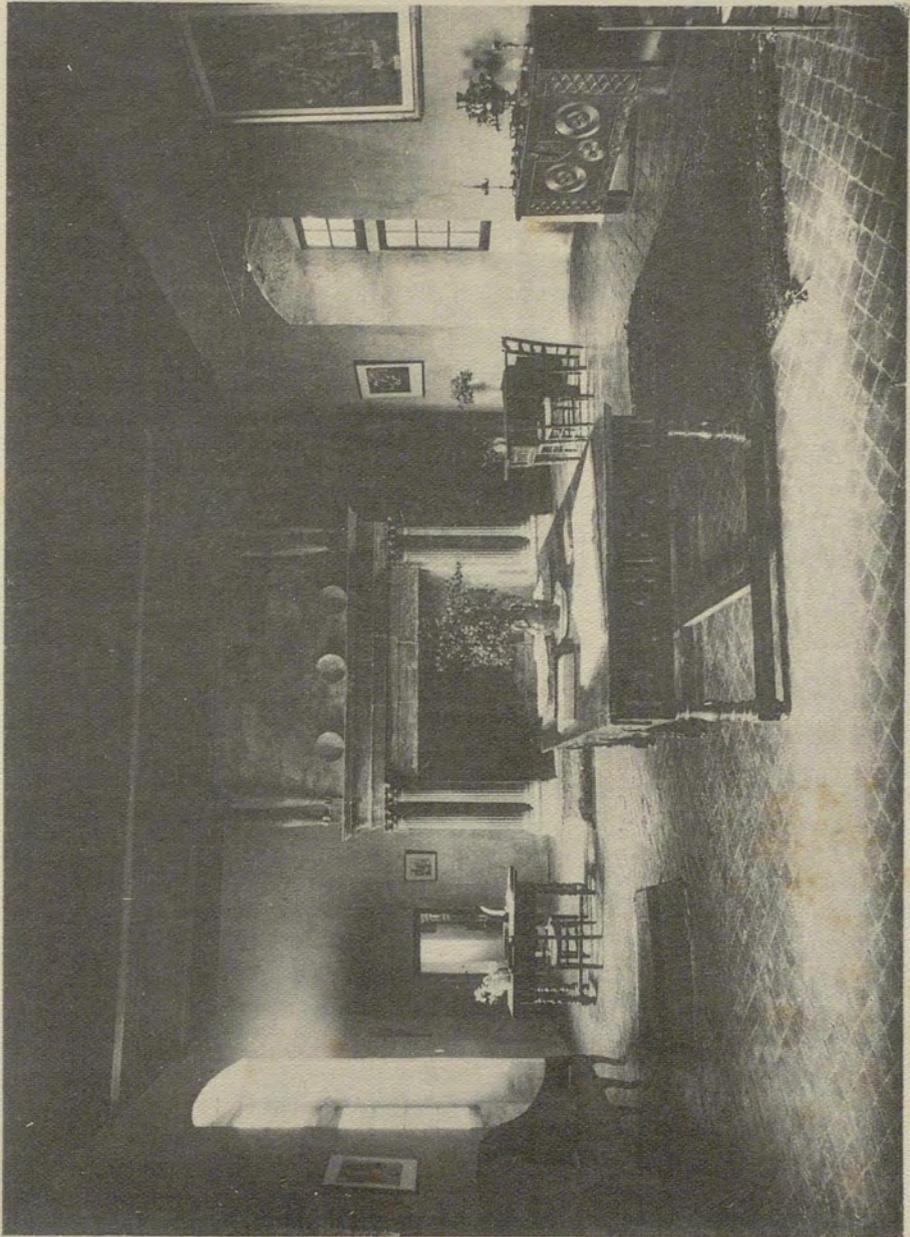
« Sur ma tombe, je veux qu'on plante un cep de vigne :
Plus me plaît son abri que le saule léger
Ou l'odorant réduit d'un bois noir d'oranger
De qui la fleur candide a la neige du cygne.

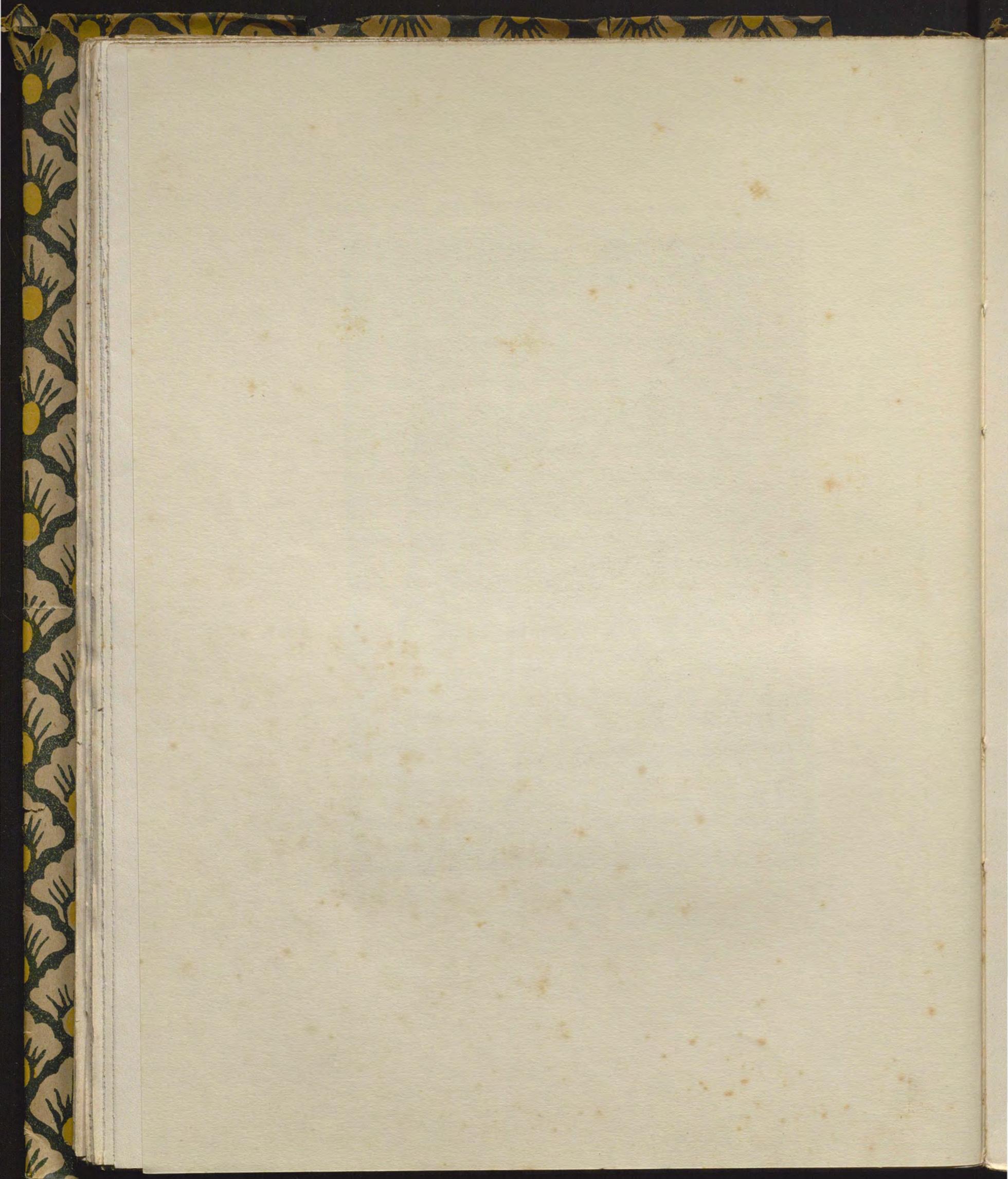
Et sur ce gai tombeau, je ne veux qu'on se signe
Quand du vieil Achéron je serai passager :
Je veux, quand la saison viendra les ceps charger,
Le jus d'un pur raisin pressé par le plus digne.

J'aime mieux le bois tors que le laurier romain,
Depuis qu'Hélène un soir de sa mignonne main
A froissé sur ma bouche une grappe pourprée.

Je lui pris un baiser où je reçus son cœur,
Et je demeurai fol, toute cette vesprée,
Ivre du suc vermeil et de sa lèvre en fleur ».

A. JARDÉ.





« *Tu regere imperio populos Romane memento...* ».

VIRGILE.

« *Eheu fugaces Posthume labuntur anni...* ».

HORACE.

S'il est vraiment une Sagesse sans mélancolie, résignation aux joies de l'éphémère, ce fut elle qui enchantait cette âme que nous ne verrons plus jamais.

L'ami qui est mort, il vivait, agile, éloquent, le front en bataille, le cœur à la pointe des lèvres, piquant droit à l'espoir comme un chef de cohorte. Et cependant il avait limité son œuvre aux jours fragiles de la vie. L'âme lui semblait douce à fréquenter, mais il n'attachait pas aux élans douloureux qui la distendent le sens de quelque certitude ultra-terrestre. Il nous disait : « Nous sommes nés. La naissance nous divinise. On nous a fait asseoir à la table des Dieux. Ainsi

jouissons de nous-mêmes. La vie n'est qu'une fin de vacances, un bel automne, dont il faut profiter rapidement ».

Toutefois il croyait en Dieu. L'ordre de l'univers, le large mouvement des Lois lui en imposaient l'évidence. Il n'y avait pour lui qu'un seul problème, celui du mal, écho de l'apologie pascalienne. Chrétien, mais chrétien un peu résigné, ami des sanctuaires, il mêlait aux soucis de sa religion le soin de la beauté, la préoccupation des formes de l'histoire, et une vive admiration pour la force romaine de l'Eglise.

Mais il se retirait aussi très volontiers dans les pures « cellae » de la Minerve. Un païen religieux méditait sur sa vie. Il nous disait, un soir, devant le temple du Vernègues (une colonne dans les chênes) : « Quelles qu'en soient les dimensions, l'antique est toujours grand. Les Anciens ne bâtissaient pas sur des rêves. Leur métaphysique était bonne ».

Pascal, Racine, Molière, Chateaubriand, Barrès, Maurras, les logiques et les passions, le bon sens savoureux gonflant les mots d'un jet de sève, et les enchantements d'une mélancolie vagabonde, tels étaient les quelques points de préférence où s'arrêtait, au hasard de ses élans, de ses improvisations et de ses chances spirituelles, le caprice de sa pensée. Caprice ailé, chargé de miel, sa poésie et la séduction de sa parole !

Il poursuivait cependant des travaux calmes et précis, l'humble recherche qui s'enfonce aux solitudes des bibliothèques. Il avait ce culte patient et, chez lui, un peu sensuel, des bibliographies et des petites notes, culte d'apaisement et de limite, cher à l'équilibre mental. Charmeur de livres, aimé des livres, des beaux livres légers que l'on tient au creux de la main, et des incunables massifs, gothiques monuments sculptés de syllogismes, il ne s'en tenait pas aux joies abstraites de la connaissance, mais cherchait quelque volupté dans la rareté des caractères, le relief puissant des gravures.

C'était un humaniste, mais un humaniste vivant, ivre d'action qui, sachant s'évader de ses lectures, allait vers les terres romaines comme aux sanctuaires de l'ordre. Il avait le sens de l'Empire, l'amour des légions, le goût des Lois brèves et fortes. Tout ému de Virgile et de César, il parcourait les voies latines. Sa passion du concret, l'habitude des souverainetés impériales, c'est à Rome,

où deux ans il habita, qu'il les acquit dans le commerce d'une grande histoire et la contemplation des monuments de force.

Grâce charmante, disions-nous, mais nourrie du lait de la Louve.

L'âme était souple ; il en jouait. On y trouvait aussi la poésie des beaux voyages. Il aimait redire ce vers :

« Je demurai longtemps errant dans Césarée... ».

L'Orient!.. Nous nous y connûmes. Il y retournait presque chaque année.

Je me rappelle un soir d'Aix-en-Provence où, revenant de Mésopotamie, il nous avait chanté, rythmant ses mots, le printemps de la mer orientale et, sur la mer, couronnée de remparts, la beauté parfumée de Rhodes dans les fleurs.

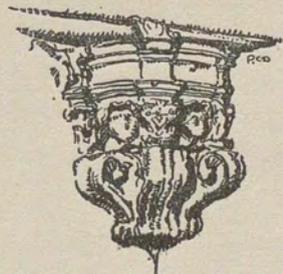
Par ses voyages il reliait ses amitiés aux plus beaux lieux du monde. Nous allions de Bagdad aux temples d'Assouan, de Byzance à Grenade ou à Tolède.

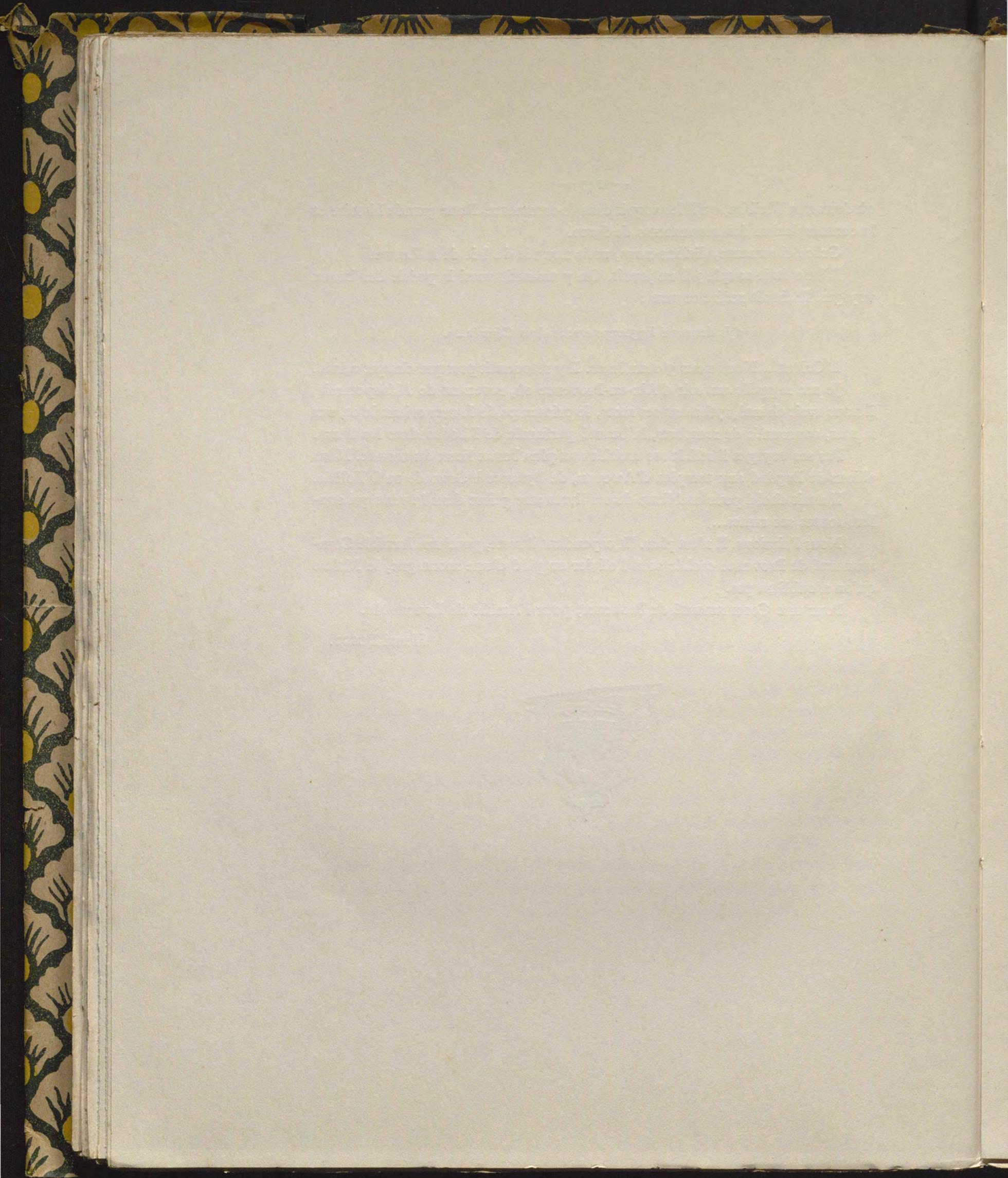
Il avait choisi pour emblème de ses livres une galère dans le vent qui soulève toutes ses rames...

Nous l'aimions. Il n'est plus. Et cependant il reste, pour une humble Communauté de Provence cachée sous l'olivier au pied d'une montagne, le Maître qu'on n'oubliera pas.

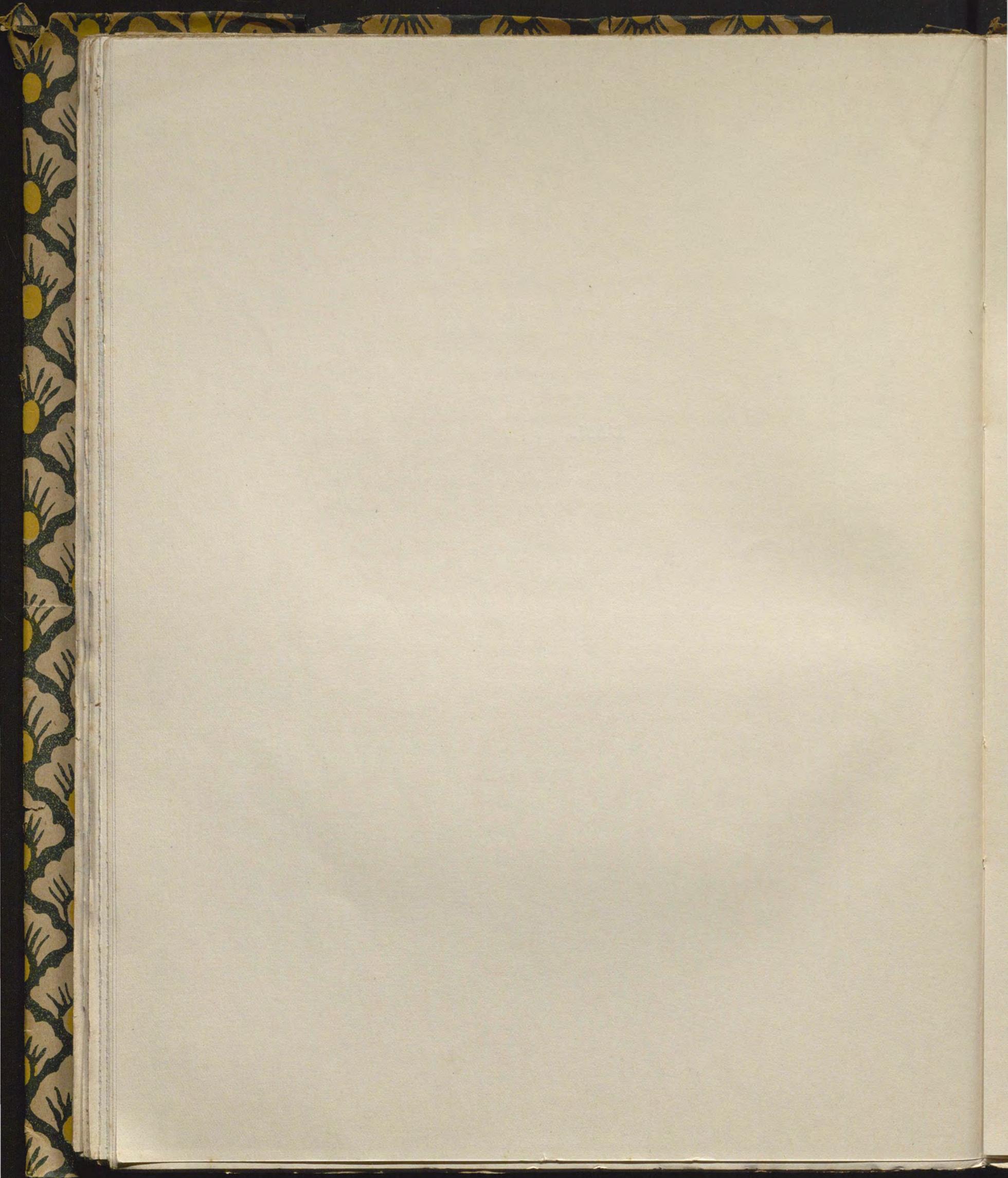
Pour une Communauté de Provence, pour l'Amitié de Lourmarin.

Henri Bosco.





L'AMI



« Non amici, fratres; non sanguine, corde ».

Nous nous étions rencontrés à l'armée d'Orient, il y a dix ans de cela, et je crois bien que, tout de suite, nous nous aimâmes et devînmes inséparables.

Nous venions de loin l'un à l'autre; lui de l'École de Rome, du professorat, de la grande industrie; moi, d'une bohême d'outre-mer qui m'avait conduit des plateaux éthiopiens à la tente des Senoussis; lui d'une « gauche » au ton plus ou moins foncé, moi d'une « droite » intégralement blanche.

Que de chemin parcouru!

Quand, en novembre dernier, partant pour l'Extrême-Orient, je regardais du pont du navire décroître, sur le quai de départ, son amicale silhouette agitant « le terrible mouchoir » des adieux, nos pensées étaient, dès longtemps, si bien jointes, si mêlées, que j'eusse pu me demander si c'était moi là-bas et lui ici.

Le bateau vira. Devant mes yeux se déroula, d'un coup, un immense ruban,

tantôt vert, tantôt céruléen, de route marine, qu'il me faudrait suivre durant sept mois et au bout duquel je voyais m'attendre, les bras tendus et avec ce gentil sourire qui s'est éteint, cet autre moi-même.

Hélas! j'ai trouvé là d'autres amis accourus pour adoucir, pour accroître mon deuil par le leur.

Sa passion de l'amitié était si grande qu'elle a lié à jamais entre eux ceux et celles qui l'aimaient.

Ai-je besoin de votre témoignage pour l'attester, amies, amis qui m'attendiez en ce lieu où il m'avait donné rendez-vous, pour l'y pleurer avec moi?

— Je l'ai aimé comme ami. Je l'ai aimé, admiré, servi comme patron.

Ecrivain, artiste, voyageur, archéologue, chef d'industrie, il a porté partout les mêmes dons de vivre, de comprendre, d'aimer, de faire s'entr'aimer autour de lui, la même magnificence de cœur et d'esprit.

Il s'intéressait à tout. Tout l'intéressait. Ah! certes, il ne fut pas de ceux à qui il convient de répéter sans cesse le « memento vivere ». La vie, il en débordait. Je suis sûr qu'il ne s'y est jamais ennuyé, fut-ce une minute. Les plus médiocres compagnies, qu'il nous faut bien subir parfois, l'amusaient au même titre que le reste. Que de fois il m'a dit : « Plains-moi, mon vieux frère, il va me falloir endurer aujourd'hui tels ou tels ». — Allons donc, lui répondais-je, à peine au milieu d'eux, dans ton auto qui vous mènera le long du Rhône, ou sous quelque patriarcale suspension de salle à manger, je t'entends t'écrier : « Mes enfants, mes enfants, délaissons tout souci », puis conter histoires et nouvelles histoires, jusqu'à ce que tous se trémoussent de plaisir et que la journée s'achève, te laissant enchanté d'eux et de toi ».

Il me regardait alors d'un œil un peu fâché qui signifiait : « Quel fichu caractère! Enfin, tu as peut-être raison tout de même! ».

Il était si vivant qu'on ne peut parler de lui avec des phrases de deuil. Je pressens son pas vif à ma porte, j'entends sa voix si clairement timbrée; je vois les expressions soudaines, variées, mouvantes de son visage, moquerie, tendresse, attention, sourire : « Tu n'imagines pas à quel point nous sourions, nous autres Français », me disait-il un jour que nous voyagions dans les pays du Nord, parmi d'implacables visages; « je ne m'en étais jamais douté avant un petit ac-

cident, une coupure, qui m'immobilisa la lèvre durant un temps. J'étais torturé de vouloir sourire, de me déchirer la lèvre à chaque coup, de ne pouvoir m'en empêcher ».

Non ! il n'est pas mort !...

— Dans notre maison, directeurs, ouvriers, ouvrières l'ont adoré. C'est qu'il était, plus encore que la bonté et la générosité, le naturel même. Il est des hommes bons ou courtois par contrainte, éducation, discipline, grands chefs à force de travail et d'application. Tous ces dons jaillissaient, s'épanouissaient de lui.

Nul n'a non pas méprisé plus « le vil argent » mais n'y a été plus indifférent. Simplement, la machine tournait et, sous sa direction, tournait bien, pour fournir largement à de grandes œuvres. J'ai connu, de nos jours, un Patricien à la façon de ceux de Venise ou de Florence, pour qui l'argent c'était l'aide aux artistes et aux poètes, l'embellissement de leur ville, la gloire de leur patrie, la construction et l'ornement d'une demeure ouverte à tous.

Sa générosité était infinie. Que n'a-t-il pas distribué autour de lui ! « Sans mon ami P., je me serais dix fois ruiné », me disait-il. Il usait de ruses enfantines pour échapper à la surveillance de celui-ci. Force était de se fâcher. Ce n'était pas facile avec lui !

Que de fois j'ai pensé : « Nous n'avons pas été assez gentils avec lui, nous l'avons embêté, gourmandé, retenu ».

Il le fallait cependant.

Ainsi cet homme riche, ce chef d'une florissante industrie, hors de grandes œuvres et sa maison, a laissé peu ou point d'argent. Dans la vie courante, il n'en avait jamais, sans cesse sollicité par l'achat d'un livre, d'un tableau, d'une gravure. Nous tenions ensemble des comptes invraisemblables. Souvent il m'a redit les vers de l'admirable Ponchon :

« Je veux sortir de cette vie
N'ayant que ma chemise au cul ».

Il y fut aussi bien demeuré dans ce costume.

Je lui ai toujours vu l'indifférence la plus totale à l'organisation matérielle de l'existence. Ceux et celles qui l'ont servi en savent quelque chose.

— En des temps moins calamiteux, il eût été un grand ministre. Je l'ai admiré à Athènes à la réorganisation du ravitaillement, en Macédoine où son œuvre continuée eût mis non seulement tout le commerce, mais toute la direction intellectuelle de ce pays entre nos mains, à la marine marchande, aux conférences de Spa. On ne lui résistait pas. Je le vis bien durant tout un jour qu'il fut aux prises avec le plus dur, le plus clos des Orientaux, Djemal Pacha. Il avait comme le Crétois Vénizelos, qu'il avait beaucoup fréquenté, le don de la persuasion. Il était conquérant.

Mais il sortit de la politique démocratique comme d'un mauvais lieu, à demi-asphyxié, me disant : « Non, cher vieux, il n'y a rien à faire là qu'à pourrir de compagnie ».

Nous avons parcouru ensemble une partie du monde, nous rêvions de parcourir le reste. L'organisation de l'exportation de notre maison nous y poussait. Il voulait qu'en témoignage de notre amitié nous unissions nos deux noms en tête d'un livre sur de tels voyages. Que de souvenirs charmants, comiques aussi, quel compagnon ! quels bons commis-voyageurs nous fûmes ! « Mon cher Robert, en vérité n'avons-nous pas dépassé de cent coudées le héros balzacien à la bouche d'or ? ».

— Il faut tout dire.

Il avait deux grands défauts :

Le premier était d'ignorer la paresse. Accablé parfois, lorsqu'il me traînait à sa suite, j'éclatais en reproches, déclarant qu'il n'est point d'homme supérieur sans le sens du loisir, du repos, de la paresse même. Mais quoi ? Tout lui était à lui repos et plaisir comme le mouvement aux enfants. Pourtant, grâce à mes prédications peut-être, et, bien plus grâce à l'influence de ses voyages en Orient, il faisait quelque progrès en ce sens.

Enfin, dans un temps comme celui-ci, il ne savait peut-être pas assez haïr et mépriser. « A quoi bon être ton ami, lui disais-je, si tels ou tels ne te dégoûtent pas absolument ? — C'est, me disait-il, citant Chateaubriand, qu'il faut faire à notre époque économie de tels sentiments, à cause du grand nombre des nécessaires ».

Mais ce n'était pas dans sa nature. Il était fait pour aimer et concilier.

Sur ce point aussi, cependant, il avait changé. Cela date du moment où il se sépara avec éclat d'un homme qui avait été son Maître, qu'il avait beaucoup aimé et qui, sans doute, compta sur lui pour mettre quelque décor dans son misérable entourage.

Il me disait, à son propos, la dernière fois que je le vis, hélas ! sur ce quai de Marseille où nous nous séparâmes et où je ne devais plus le retrouver : « Je l'ai revu à Lyon au Congrès du commerce extérieur, eh bien ! il est dur de revenir sur ses souvenirs et ses illusions de jeunesse, mais cet homme est un imbécile ».

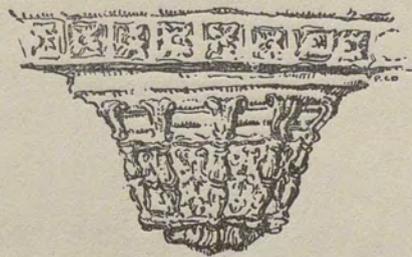
J'ai su depuis qu'au cours de ces derniers mois son jugement s'était fait plus sévère encore.

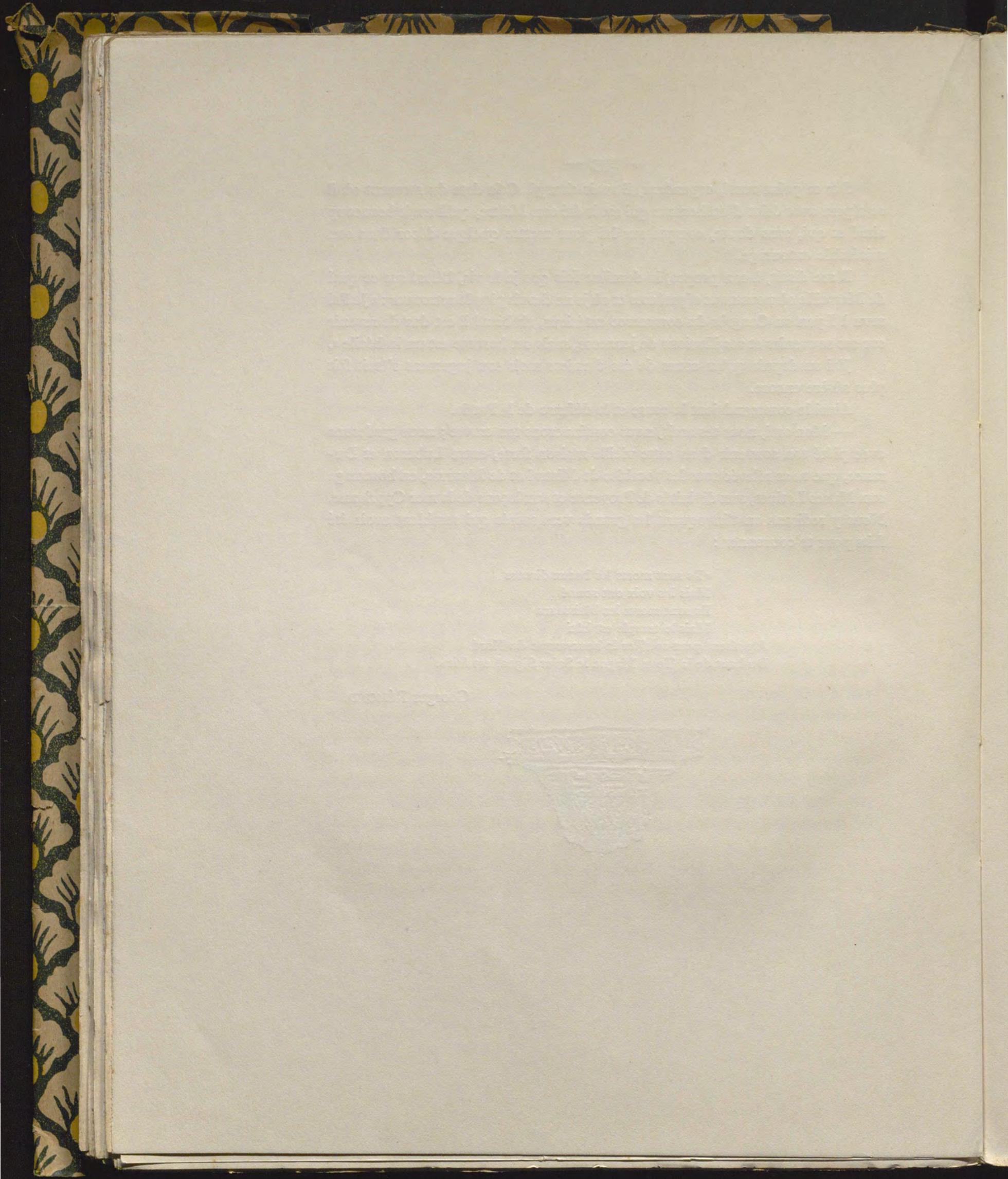
Ainsi le commandaient la cause et la défense de la Patrie.

— Mon ami, nous tes amis, nous continuerons ton œuvre ; nous garderons avec piété ton souvenir dans cette vieille maison forte, entre Luberon et Durance, que tu as relevée sous les vocables de Mistral et de Maurras, en hommage aux Muses Latines, aux divinités de Provence et aux leçons de la mer Cyprienne. Nous y redirons en t'invoquant les grands vers sacrés qui semblent avoir été faits pour te couronner :

« Ils sont morts les beaux diseurs
Mais les voix ont sonné
Ils sont morts les bâtisseurs
Mais le temple est bâti
A présent peut souffler la bourrasque du Nord
Du haut de la Tour Magne le Saint Signal est fait ».

Georges RÉMOND.





Je comprends qu'il soit mort ainsi : en pleine santé et croissance, en pleine entreprise, la parole et le rire aux lèvres, par accident. On n'imaginait pas que Laurent-Vibert pût un jour se ralentir, diminuer, vieillir. Il était tout ardeur, générosité, mouvement et force. Gaïté, savoir, fortune, amour et sa vie même, il les dépensait pour que le monde fût meilleur et plus beau. Ce monde meilleur, il l'ébauchait dans l'amitié, dans une alliance de plus en plus ferme, de plus en plus agissante avec tout ce qui portait promesse, étant pur, honnête, épris de grandeur, capable de création. Et l'image la plus achevée qu'il conçut de cette ample amitié était celle d'une France régénérée selon ses traditions, vigoureuse, ordonnée et pacifique.

Vous le croyiez turbulent et vous trouviez en lui la sagesse, distrait et nul n'était plus attentif ni plus fidèle. Je sens encore sur moi ce regard mobile et pénétrant qui vivait la pensée de l'interlocuteur et parfois la devançait. Il n'était point facile, avec ce grand voyageur, de prendre des habitudes, d'entretenir des

relations casanières. Où qu'il soit, cependant, il pense à ceux qu'il aime, et, comme tous ses sentiments sont actifs, il travaille pour eux. Un mot de lui, un livre, quelque cadeau viennent rappeler à ses amis la vigilance de son cœur. Ou bien il apparaît soudain, tout bronzé par une longue traversée, ramenant avec lui une immense capture de souvenirs vivants et d'images, qu'il répand devant nous comme un trésor dont il ne commence à bien jouir qu'au moment où il le partage. C'est ainsi qu'après une absence, maintes fois il fit irruption, vers minuit, dans ma loge du Vieux-Colombier. Nous nous étions connus à Lyon, un soir de première. Et je n'avais pas su, ce soir-là, que la chaleur de sa parole dût être plus durable que tant de flambées que j'ai connues, pleines d'inconscients artifices. Je n'avais pas compris qu'il pensait ce qu'il disait. Son intelligence et son goût l'avertissaient. Mais cela n'est pas assez. Il était capable d'amour. Séduit par les cent mille attrait du monde, il savait aussi s'attacher. Ebranlé par de vives impressions, il les reliait les unes aux autres en les soumettant aux desseins de sa volonté hardie, logique et constructive. Nul plus que lui n'était respectueux du travail. Si passionnément qu'il s'intéressât à la pensée d'autrui, il gardait à son égard la plus scrupuleuse discrétion. C'était là une forme de sa politesse et de sa modestie. Pendant fort longtemps ce n'est que d'une grande distance que je reçus, régulièrement, les témoignages de son amitié. Il fallut de longues instances pour qu'il se persuadât de n'être pas un visiteur importun... J'entendais sa voix derrière ma porte. A l'enfermé que j'étais alors, ce cher garçon salubre, frais comme le vent et la mer, apportait des nouvelles de Rome, de la Grèce, de New-York ou de la Syrie. La variété de ses expériences ne produisait dans son esprit aucun désordre. Le désir qu'il avait eu, en sautant du train, de venir entendre une bonne pièce, et de bons acteurs faisait parfaitement suite à cet autre désir qui, plusieurs semaines auparavant, lui avait fait lever l'ancre vers les grandes ruines du désert. Il saisissait aisément les rapports qu'il y a, pour la grandeur du pays, entre une saine doctrine politique, des mœurs raisonnables, la bonne administration coloniale et le bel art dramatique. La fonction naturelle de son esprit était de construire et d'organiser.

Ah! qu'il est encore vivant pour moi! Comme je le vois! Dans mon grand atelier de Paris, marchant de long en large, passant la main sur son front et ra-

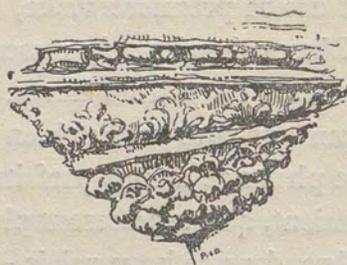
menant ses cheveux en arrière : à ce moment, il a fait siennes mes difficultés et mes peines, il s'en indigne, il veut les surmonter, et s'il en aperçoit le moyen, rien ne l'empêchera de le saisir, avec quel naturel et quelle charmante abnégation !

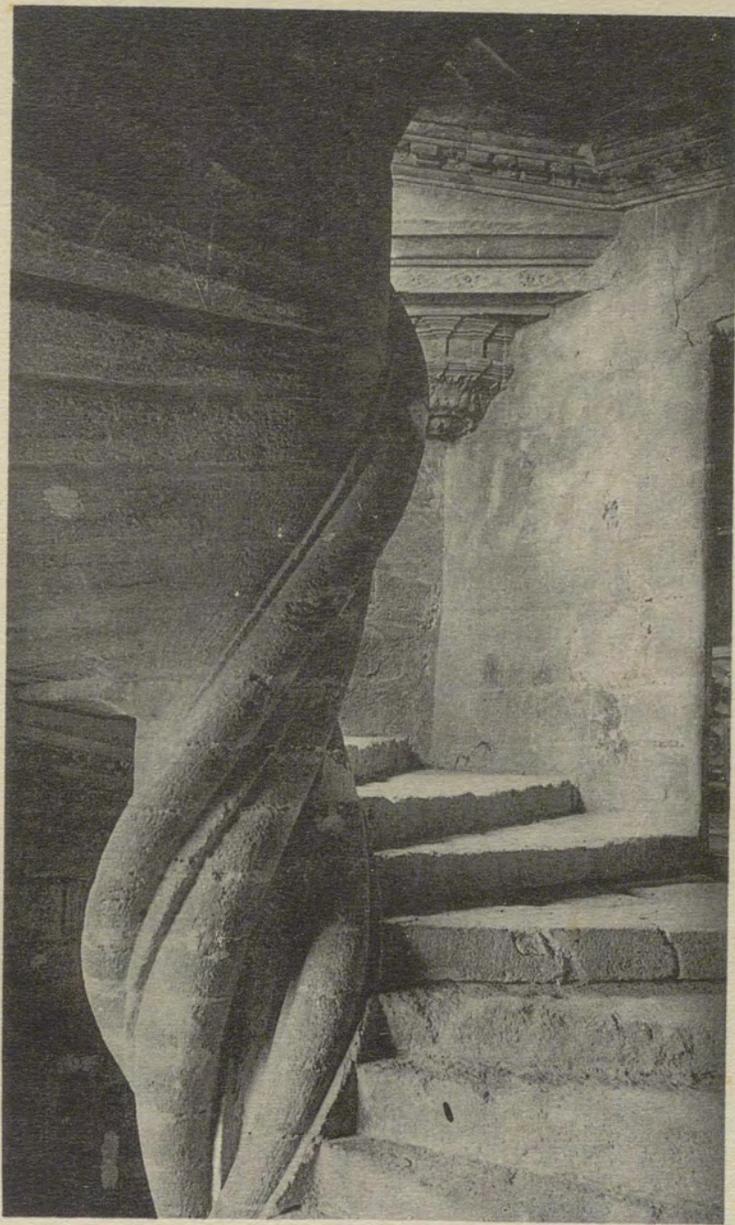
Sur une route dévorée de soleil, je lui dessine dans la poussière les plans d'une scène nouvelle : il rit de plaisir en me tenant l'épaule. Devant la gare d'Avignon je l'attends : il arrive en auto et tend vers moi les bras, beau comme un caïd, dans sa cape de poil de chameau. Nous roulons, en mangeant des figues, sur les routes de Provence, faisant pèlerinage à des chapelles inconnues, à des arbres qu'il vénère comme des dieux. On stoppe au premier village devant une façade Renaissance. La porte s'entr'ouvre, sans doute devant notre ferveur. — Vous rappelez-vous, mon ami, avec quelle grâce ces vieilles gens nous accueillirent..., la cour et l'escalier de pierre, le salon frais dans la pénombre ? Une main poussa les volets clos pour éclairer ces humbles portraits de grande race dont le dernier descendant fit revivre pour nous, avec des larmes, les loyales actions au service de la France et des Rois.

Ses intimes diront mieux que moi ce que Laurent-Vibert avait fait de Lourmarin, une ruine rencontrée sur sa route un jour de promenade, dont il avait pris possession par l'esprit dès sa première visite, et qu'il rendit magnifiquement à la vie. Toutes les Muses devaient s'y rassembler. C'était déjà un lieu d'élection pour l'amitié, l'étude et les plaisirs élevés. — Nous en aurions fait ensemble — hélas ! hélas ! — puisque vous vouliez bien que je fusse des vôtres, que je fisse partie de cette petite phalange d'amis parfaits qui vous respectaient, qui vous admiraient et vous aimaient, qui ne cesseront plus de pleurer, en vous cherchant de chambre en chambre, dans ce beau palais —, nous en aurions fait avec vous un de ces pieux asiles de croyance et de civilisation qu'il faudra bien, pour la préservation de l'élite, créer sur notre terre occidentale, à l'image des abbayes où dans les temps anciens des ascètes se réfugièrent, par horreur des turpitudes du siècle, offrant leurs prières et leurs travaux pour le salut commun de ceux qui oublièrent les lois divines. Laurent-Vibert, homme de bonne volonté, homme enthousiaste, entreprenant et dévoué, il me semble que je vous ai surtout aimé parce que vous aviez le culte de la perfection. Je me rappelle de quel

œil vous regardiez votre création, entouré comme un prince de la Renaissance d'artistes et d'amis dont vous sollicitiez le jugement et la critique, vous réjouissant comme un enfant si l'un d'eux attirait votre attention sur tel détail qui vous avait échappé, projetant toujours pour l'année suivante quelque embellissement, ne souhaitant la fortune que pour la faire servir à l'achèvement d'une œuvre dont la jouissance et le bienfait devaient s'étendre à d'autres que vous-même. Vous construisiez à Lourmarin, à la ressemblance de votre cœur, un modèle d'unité, de sagesse, et de beauté, comme ces petites basiliques en réduction que le donateur élève vers le saint ou la sainte de sa prédilection, dans les tableaux primitifs. En revoyant ces jardins, ces terrasses, ces bibliothèques, ces grandes salles claires et sonores, ces nobles appartements où vous n'êtes plus, je sens une révolte que seules votre présence et votre parole pourraient apaiser. Je sais bien, mon ami, que vous me diriez d'accepter sans murmure la volonté divine, et de travailler, à mon poste, avec la même confiance et simplicité, tant que j'aurai de force. Je ferai de mon mieux...

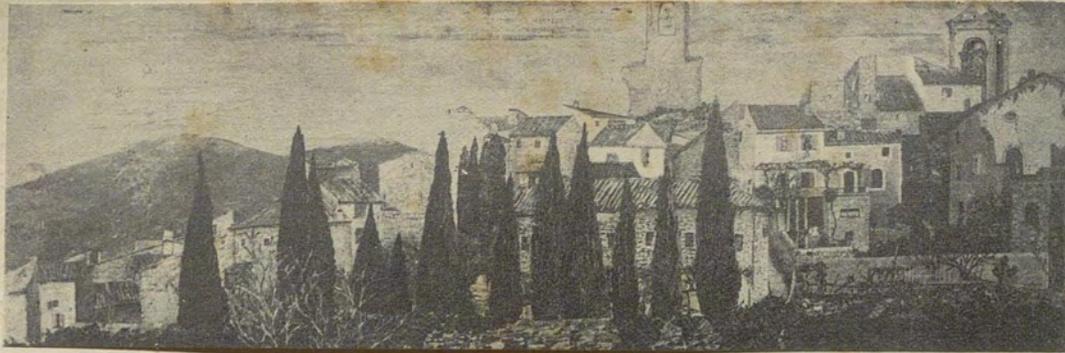
Jacques COPEAU.





LE MAITRE DE LOURMARIN





Y a-t-il des prédestinations dans le cours du monde? Plutôt que le cours des choses, ce qui nous figure un écoulement illimité de l'univers, le *panta rei* des Grecs — de quelques Grecs! — et l'*éternel devenir* des philosophies asiatiques et germaniques, faut-il dire leur trame, une trame où peuvent être brodés de beaux dessins? Quelques lieux existent-ils pour appeler, pour fixer les âmes et même n'en est-il pas qui semblent faits pour recevoir et contenir des sentiments qui sans eux ne feraient que passer à travers les hommes et leurs générations?... Depuis dix-huit ans, je puis dire que face à un village dont le rocher mystique rassemble et ordonne mes rustiques méditations, je n'ai cessé d'avoir ces problèmes présents à l'esprit.

Ces pensées cherchaient leur expression et commençaient à se la donner, quand je vis jouer cette prédestination sous mes yeux qui ne pouvaient y croire et d'une façon à forcer l'évidence.

Robert Laurent-Vibert fuyait à notre large dans sa hâte d'aller goûter à l'un

des plus beaux lieux de la terre provençale, aux vallons de la Maison-Basse du Vernègues où survit, hanté de la déesse et de ses nymphes, un temple de Diane dans l'élégante fierté d'une colonne et d'un mur. Il courait lorsque l'esprit de nos ruines l'accrocha par le médiocre effet d'un accident de la route. Ces ruines en étaient à leur suprême moment, et, sans couvert, sans protection, il ne fallait que les voir pour que leur grande noblesse émût la pitié. Elles parlèrent ainsi au cœur du pèlerin d'art. Laurent-Vibert ne douta pas une seconde qu'il ne fût appelé par elles et qu'il ne dût les posséder pour s'y consacrer. Il y fallut pourtant le dévouement et la ténacité du plus avisé des amis de ces vieilles pierres, Maître Bernard, notaire de Lourmarin, vrai descendant, par la race, de ces notaires des congrégations vaudoises qui vinrent du Piémont rebâtir quelques villages sur Durance et sur Luberon.

Joseph de Maistre se défiait en fait d'entreprises et surtout de constitutions humaines de ces gens qui portent en leur cerveau des institutions toutes faites et réglementées jusque dans leur plus petit détail, tout comme Platon s'en railait aussi, amusé qu'on pût croire que les Lois se font avec de l'encre sur le papier *en udati melani kai dia calamou*. Les plus heureuses et les plus fermes réussites ont de petits commencements, peu concertés, souvent fort humbles, et les plus grandes choses à l'origine ont germé sans qu'on parût presque y penser. S'il est quelque favorable augure pour cette œuvre de Lourmarin déjà sacrée par le deuil des deux premiers ouvriers, Charles Martel et Robert Laurent-Vibert, je me plais à le trouver dans ce caractère! Au début tout fut jeu et simple piété des vieux murs... Ce beau monument de la Renaissance provençale, dru, doré de soleil, on ne souhaite tout d'abord que de le soutenir, de le panser et de retenir sa vie qui s'en allait par tant de brèches! Ainsi réduisait-on les projets à l'immédiat et au plus nécessaire! Je crois avoir fait comprendre que Lourmarin ne pouvait se contenter de si peu, quelque beau conte de fée que ses ruines pussent abriter! Ce pays a une âme, cette âme est une héritière. Son héritage, tout spirituel qu'il soit, s'atteste écrit sur toute la face du pays; ici la Grèce et ici l'Orient, là l'Italie et Florence, ici et là des coins de nos plus beaux siècles provençaux et français! Comment y échapper? Le sacrement opère. De tels lieux enfantent toujours une religion, nouent un lien entre des hommes.

Et quand il y a un héritage, peut-on se refuser à l'enrichir, puis à le transmettre? Tout au moins ne faut-il pas essayer?... Eh bien! même de telles suggestions ne cherchèrent pas à s'imposer sous une forme arrêtée, laquelle aurait pu mettre en émoi la fantaisie et l'indépendance d'hommes qui, ayant fait la guerre, ne rêvaient que de se détendre en heureux propos!... Mais c'est au cours de ces propos et de cet allègement que nous fûmes pris et menés! Il est vrai qu'au centre du groupe le destin le plus malicieux, pour nous conduire aux travaux que rien ne semblait désirer en nous, avait placé le plus vivant et le plus agile des esprits. Incroyable animateur, Robert Laurent-Vibert ne concevait que le plaisir, mais il arrivait que ses plaisirs fussent choisis la plupart du temps parmi ce que l'ordinaire du peuple appelle travaux. Plaisirs qui en tout cas se couronnaient de fleurs et de fruits!

Dans ma piété pour sa mémoire, j'ai dit ailleurs ce que Lourmarin fut pour lui et ce qu'il rendit à Lourmarin pour prix de tels bienfaits. Le destin de Robert Laurent-Vibert avait été conduit par une surprise, selon l'apparence, jusqu'au lieu qui devait lui plaire par-dessus tout, à lui ce voyageur que la terre ne pouvait lasser; mais une prédestination plutôt paraît avoir tout disposé. Nous aimons à le penser, puisque ce lieu groupe des Français qui, soit par la guerre, soit par la naissance, soit autrement encore, furent appelés à être des Méditerranéens et à sentir que s'approfondissait, plongeant dans les flots de la mer divine, leur amour du génie national. Lyon, d'où partait Robert Laurent-Vibert, est une des portes romaines. Par le Rhône on descend jusque vers cette Syrie où notre ami volait chercher les traces égales des Légions et des Croisés.

A se passionner pour tant de signes du passé, Robert Laurent-Vibert avait appris la peur du temps destructeur et surtout des Barbares. Il faut expliquer par cette crainte l'évolution de cet esprit qui résolument sût abandonner l'amitié d'un Herriot, si profitable en démocratie! La Provence lui enseignait le goût le plus fier. Il ne put continuer à supporter ces vulgarités. Sa nature généreuse les lui masquait d'abord, tant il répandait de sa richesse d'esprit autour de lui et tant il avait, par une certaine grâce épicurienne, le désir que tout fût riant et facile dans une suprême indulgence.

Cependant cette facilité n'empêchait pas la fermeté d'une âme qui, difficile

sur les clartés qu'on lui proposait, se réglait par celles dont il ne pouvait plus douter.

Chef d'industrie, autant qu'humaniste, élève de monseigneur Duchesne, homme moderne et qui était entré assez avant dans la vie politique au sous-secrétariat de la Marine marchande et à la Commission économique pour l'élaboration du Traité de Versailles, Robert Laurent-Vibert devint royaliste. Il sentait que le bienfait du Prince dans un Etat est d'abord dans sa présence. « Que faut-il de moi, me disait-il, à ma maison de commerce ? Que je m'y trouve tant d'heures sans avoir souvent grande tâche à faire ! ». C'était trop grande modestie, certes!... Il était donc préparé à méditer sur cette absence de prince qui fait le trouble des Etats, sachant, et le disant, que de toute petite monarchie, patronat, commandement, famille, il faut conclure à la grande dans une nation.

Sa tentation pouvait être de se disperser. Mais Lourmarin lui permettait de reprendre le conseil renanien et lui donnait le temps de faire oraison. Là encore que de projets ! Courant sur la route de Martigue à Lourmarin, parmi les bruyères roses que nous rapportions et faisant brûler dans nos cœurs les grains d'un encens mérité à l'amitié et à l'honneur de Charles Maurras qui nous fut un hôte magnifique, il dessinait enfin ce que, sans presque y penser, nous avions tous commencé à fonder : tous et autour de lui formant un cercle qui augmentât l'étendue et la puissance de ses rayons !

Du simple manœuvre à l'écrivain il nous avait en somme fédérés en une communauté libre. Ce fervent de l'Amitié, qu'il rêvait d'honorer par un autel votif entre les roses et les cyprès, appelle ici autour de son ombre évoquée, maintenant qu'il leur a laissé sa tâche à poursuivre, tous ceux qui furent les confidents et les disciples de son beau dessein.

Contre les barbares qui peuvent toujours venir et contre ceux qui se forment au sein des démocraties, Laurent-Vibert avait compris qu'il fallait organiser et fortifier les hauts-lieux de l'esprit.

Lourmarin, avec la Fondation qu'il laisse, représente cette pensée.

Je ne me défends pas de nous croire comme revenus à ces temps où le château-fort était l'asile de la sécurité commune, et le monastère celui du savoir, des livres, de la prière. Alors la prédestination des lieux se faisait enten-

dre au féodal et au moine. Est-ce une invitation du même ordre que nous avons reçue ?

A l'un des angles du grand escalier d'honneur, dont l'architecture est aussi ferme qu'audacieuse, un masque représente, dit-on, François d'Agoult qui fut un des constructeurs du château. Sa moustache tombante, le front rond et solide, la mâchoire forte, semblaient revivre dans le dernier maître qui, s'amusant, se plaçait à dessein sous la figure de pierre. Ressemblance presque trop singulière ! François d'Agoult fut gouverneur de Lyon !... Une inscription gravée à la pointe du couteau, par un familier de cuisine, le marque encore dans un couloir : « *Ce XII octobre monsieur est parti de céans pour s'en aller en son gouvernement à Lion. 1561* ». Et face à celle-ci un Vaudois de la pure doctrine avait écrit cette sentence prédestinatienne : « *Pour néant sert qui n'est en grâce* ».

Ni Robert Laurent-Vibert, ni ses amis, ni son œuvre, *les Terrasses de Lourmarin*, sa Fondation, ni l'échange qu'il voulait entre Lyon et la Provence, et, par ces échelles, entre Paris et la Mer latine, échange noté comme à dessein pour lui sur les murs mêmes de la demeure qu'il avait acquise, rien de tout cela qui ne semble avoir été en tel état de grâce qu'on ne le tienne pour bien établi, pour appelé à d'autres services que ceux du néant !

Cependant, la mort est venue, la seule qui pouvait d'un coup jeter sa faux au travers d'une si vigoureuse maturité ; l'épi a été moissonné dans un silence où la Grâce dernière put entreprendre une âme que préparait à l'ouïr le goût des grandeurs spirituelles !

Noël VESPER.



NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Robert Laurent-Vibert, né le 24 mars 1884 à Saint-Genix, dans l'arrondissement de Chambéry, fut de 1904 à 1907 élève de l'Ecole normale supérieure. Il en sortit agrégé d'histoire pour être de 1907 à 1909 membre de l'Ecole française de Rome. Et justement, c'est par l'étude d'un monument romain de cette Provence, à laquelle un peu plus tard il devait se donner tout entier, que le jeune archéologue inaugura la série de ses travaux : *le monument romain de Biot, Alpes-Maritimes*, par Robert Laurent et Charles Dugas (*Revue des études anciennes*, 1907, pp. 48 à 68). A la même époque, je trouve des mêmes auteurs, dans la *Revue archéologique*, une importante étude sur les vases de style cyrénéen. Dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, de 1907 à 1910, Laurent-Vibert a fait paraître : les Publicains d'Asie à l'époque de Cicéron ; Marianum scutum cimbricum ; Inscriptions inédites de Minturnes ; le salon Farnèse d'après l'inventaire de 1643 et quelques comptes rendus de fouilles.

Dans toutes ces pages, sur les sujets les plus aridement techniques, nous

retrouvons ses qualités maîtresses : la clairvoyance, une merveilleuse aptitude à la généralisation et cet immense amour de la vie sous toutes ses formes.

Nul ne pouvait mieux juger cette œuvre d'érudit qu'Henri Focillon, le camarade et l'ami de Laurent-Vibert, lorsqu'il a écrit dans ce bel article nécrologique que vient de publier la *Revue du Lyonnais* : « L'histoire lui était, non l'herbier des faits, mais la pulsation affaiblie, toujours sensible de l'humanité d'autrefois... Merveilleusement apte à l'étude des textes, à l'analyse critique, il savait en dépasser les limites, sans en fausser les résultats ».

Professeur au lycée de Lons-le-Saunier, Laurent-Vibert s'est tout de suite intéressé à la vie provinciale. Il publie de 1910 à 1914, des articles sur *l'art du fer forgé à Lons-le-Saunier*, sur *Une famille d'artisans au XVIII^e siècle*. De même, dès son établissement en Provence, créera-t-il les *Terrasses de Lourmarin*, collection de monographies la plupart politiques ou sociologiques, où la pensée de chaque auteur se module à sa guise, mais que régit, que domine le dogme traditionnaliste tel que Charles Maurras le formula ; les neuf terrasses dont il a écrit en 1922 la seconde, *le Sophisme de la compétence*, et la quatrième, *le Sophisme parlementaire*.

Auparavant, pendant la guerre, lorsque du front de Champagne, où il se conduisit héroïquement, il fut appelé à Salonique pour organiser ce bureau commercial qui rendit tant de services, il avait été le grand animateur de la *Revue franco-macédonienne*. A cette époque, nous avons de lui, quand il remplit la fonction de chef de cabinet au sous-secrétariat de la Marine marchande et fut membre de la commission économique dans la Conférence de la paix, toute une série d'articles, notamment dans *l'Opinion*.

Lorsque sa vie eut pris une orientation nouvelle, qu'il fut devenu un grand industriel et un grand commerçant, il apporta aux affaires la même lucidité, la même largeur de vues, le même esprit généralisateur qu'aux problèmes archéologiques.

Laurent-Vibert fut, avant tout, un historien. Il avait en horreur le vertige et la spéculation creuse et, dans tel de ses rapports pleins de chiffres et de précisions techniques, on retrouve comme dans celui qu'il présenta en 1924 au Congrès des conseillers du commerce extérieur sur nos colonies le souci de se ratta-

cher à la grande tradition française, c'est ce que montre le titre qu'il choisit : *l'Empire français*.

En 1923, il publia dans la collection de l'éditeur Crès *Voyages : Routiers, Pèlerins et Corsaires aux Echelles du Levant* et, en 1924, *Ce que j'ai vu en Orient*.

Il venait d'achever — et l'impression du premier volume est je crois terminée — une bibliographie des ouvrages écrits en langue française du xv^e au xviii^e siècle et traitant des voyages en Orient : bibliographie étendue, cela va sans dire, et analytique, donnant pour chaque article l'itinéraire, la liste des gravures et des cartes. Il y a quelques semaines a paru chez Champion le premier volume d'un ouvrage intitulé *les Marques de Libraires et d'Imprimeurs en France aux xvii^e et xviii^e siècles*, par R. Laurent-Vibert et M. Audin.

Il avait pour ce genre de travaux une grande prédilection et aussi pour tout ce qui touche à l'art de l'imprimerie. Nous voulions fonder une société bibliographique qui aurait eu comme emblème ce mystérieux quatre de chiffre de certaines marques au xv^e et au xvi^e siècle. Il avait le culte des beaux caractères, des beaux papiers, des fleurons, en un mot de tout ce qui fait l'esthétique du livre. Il fut pour Audin, le maître imprimeur qui continue aux *Deux Collines* la grande tradition lyonnaise, le plus précieux des collaborateurs. Il a publié là, dans *les Causeries typographiques*, des études minutieuses et charmantes où débordent l'érudition et la verve, où se révèle toujours l'historien sous le bibliophile : sur *l'accent grave typographique dans le corps des mots* ; sur *le prix des bouquins aux siècles passés* ; sur le sens qu'il faut accorder à l'expression : *clameur de haro* que l'on trouve dans le texte des privilèges. Mais la plus parfaite, la plus savante de ces études a paru dans le *Moniteur judiciaire de Lyon* du 1^{er} mai 1922 sous le titre : *Approbation, permission, privilège*.

Et je ne puis parler ici de tout ce que je sais qu'il se proposait d'entreprendre pour le plus grand bien de l'art et de l'érudition, lorsqu'il est mort, le 27 avril 1925, à l'âge de quarante et un ans.

E. AUDE.

STÈLE

Le bois est embaumé de ses plantes sauvages,
Et la stèle est debout

Entre les romarins fleurissants et les sauges,
Et du soleil sur nous!

Oh! comme elles tournoient alentour les abeilles,
Ivres de ce thym doux,

Jusques à ce frelon, le compagnon des treilles,
Qui se grise de ciel ;

Et même un lézard coule entre les herbes bleues
Vers la pierre funèbre ;

Puis un cyprès! puis les collines! puis nos dieux!
Puis comme un temple ta demeure.

Dans le dessin des murs, sous la fougue du lierre...
Nous te vouons un nouveau seuil,

Robert! C'est le portique immense de la terre
Où tu grandis devant nos yeux,

Chère Ombre! Fier vivant, hélas! où sont tes flammes
Dans cet ordre des cieux ?...

NOEL VESPER.

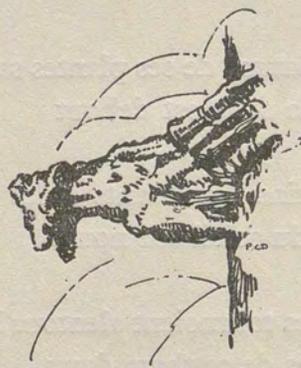


TABLE DES ILLUSTRATIONS

PORTRAIT	frontispice
LA TOUR RONDE DU CHATEAU (DESSIN DE BEPPI MARTIN)	face à la stèle
VUE D'ENSEMBLE DU CHATEAU DE LOURMARIN	face à la page 28
AUTRE VUE D'ENSEMBLE	— 48
PROJET DE DÉCORATION POUR LE CHATEAU (DESSIN DE BEPPI MARTIN)	— 64
LA VIEILLE PORTE (AQUARELLE DE CHARLES MARTEL)	— 80
LA GRANDE TOUR	— 96
LE MIROIR D'EAU	— 112
LES GALERIES DE LA COUR INTÉRIEURE	— 128
LA GRANDE SALLE	— 144
LA VIS DE L'ESCALIER D'HONNEUR	— 160
VILLAGE DE LOURMARIN (PEINTURE DE NOËL VESPER)	Page 163

E CINERE PHOENIX...

CE LIVRE A ÉTÉ IMPRIMÉ
PAR M. AUDIN ET CIE
DE LYON

EXEMPLAIRE N° 163
IMPRIMÉ POUR MONSIEUR HENRI BOSCO

